2

ESSAI DE CLASSIFICATION DES MONNAIES AUTONOMES DE L'ESPAGNE,

PAR

F. DE SAULCY,

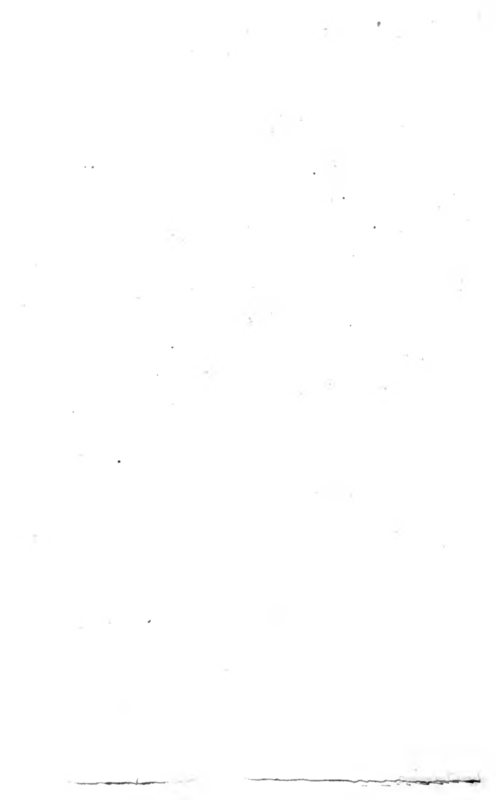
CAPITAINE D'ARTILLERIE, CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES (INSTITUT DE FRANCE).



METZ.

S. LAMORT, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE ROYALE.

1840.



A MONSIEUR

T. E. MIONNET,

MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE,

Hommage d'une vive reconnaissance et d'un attachement inaltérable.

F. DE SAULCY.

TABLE DES LÉGENDES.

—

b

NUMISMATIQUE

CELTIBÉRIENNE.

Tenter de débrouiller les légendes des monnaies antiques de l'Espagne, c'est aborder un problème bien difficile et dont la solution a vivement préoccupé les antiquaires et les philologues. Jusqu'ici, malheureusement, leurs écrits n'ont servi qu'à rendre la question plus inextricable encore, grâce à l'esprit de système bien arrêté que chacun apportait dans ses études sur l'écriture celtibérienne. Je croirais perdre un temps précieux en retraçant l'histoire des explications parfois si étranges que ces légendes ont successivement reçues des savants exclusifs qui n'y voulaient voir, ceux-ci que du phénicien, ceux-là que du basque. Il serait par trop facile de prouver que les interprétations proposées par eux sont presque toujours fautives, et souvent même assez bouffonnes; d'ailleurs c'est chose faite pour quiconque s'est occupé de classer

les monnaies celtibériennes à l'aide de l'un des ouvrages spéciaux écrits sur la matière, soit en Espagne par Lastanosa, Velasquez, Bayer, Florez, Erro, etc.; soit en Italie, par l'illustre Sestini lui-même. Aucune des méthodes de lecture proposées jusqu'à ce jour ne pouvant supporter le plus léger examen *, il fallait évidemment fermer les livres déjà publiés et chercher à tâtons quelques faits nouveaux qui vinssent offrir des bases assez solides pour soutenir l'édifice entier d'une classification rationnelle.

Guillaume de Humboldt ** dans les conclusions de son Essai de recherches sur les habitants de l'Espagne, par le moyen de la langue basque, a fait bonne justice des erreurs accréditées avant lui, tout en indiquant la seule voie par laquelle il était possible d'arriver à une appréciation exacte de la vérité. Après avoir établi que les Basques modernes sont les Ibériens, parce que la comparaison des anciens noms de lieux avec le basque, prouve que le basque était la langue des Ibériens, et que cette langue était parlée dans toute la péninsule, il ajoute qu'il faut étudier exclusivement les monuments ibériens sur lesquels se retrouvent des légendes en écritures nationales.

Il ne faut pas, dit-il, examiner les gravures de Velasquez, Lastanosa, Florez, Erro et autres, mais bien les médailles elles-mêmes; parce que tous ont des préjugés pour ou contre le basque, et que leurs explications sont

* Je n'en veux pour preuve que la transcription des deux alphabets d'Erro et de Sestini. Pl. I et II.

** *Prüfung der untersuchungen über die urbewohner hispanien, vermittelst des vaskischen sprache.* Berlin, 1821.

d'ailleurs fort arbitraires ; les uns suppriment des voyelles, contractent des syllabes, etc., etc. ; d'autres font des alphabets où le même caractère reçoit plusieurs valeurs, où la même valeur est exprimée par divers caractères. Ce sont autant d'imperfections qui, selon Guillaume de Humboldt, doivent inspirer une extrême défiance.

Sans contredit il n'y avait plus d'autre parti à prendre que celui d'étudier les monuments eux-mêmes et rien que les monuments, pour peu que l'on désirât arriver à quelque chose de positif; mais il fallait avoir à sa disposition une riche série de ces monuments, ou se voir forcé de recourir aux recueils gravés par les numismatistes espagnols ou italiens, et par suite se fatiguer en pure perte à déduire des conclusions de la comparaison de légendes incomplètes ou inexactes en tout ou en partie.

C'est à cette fâcheuse nécessité que s'est trouvé réduit tout récemment l'un des plus habiles philologues de l'Allemagne, le Dr Grotefend jeune, qui, raisonnant sur des légendes erronées, n'a pu nécessairement parvenir qu'à un petit nombre de résultats réels. Dans des conditions plus favorables, le Dr Grotefend eût sans aucun doute jeté une vive lumière sinon sur toutes, du moins sur la plupart des légendes celtibériennes déjà recueillies.

Lorsqu'en octobre 1837, ce savant publia la planche lithographiée dans laquelle il avait inscrit toutes les légendes celtibériennes parvenues à sa connaissance, expliquées ou non, il fit un appel à tous les philologues qui seraient tentés de s'occuper du même problème, ou qui pourraient l'aider à rectifier les légendes extraites par lui des recueils gravés.

Je me mis aussitôt à la recherche des antiques monnaies espagnoles; je recueillis un nombre vraiment immense de légendes, avec variantes, dans les collections publiques et privées, et j'eus bientôt assez de matériaux pour pouvoir entreprendre le travail comparatif que je publie aujourd'hui.

Qu'il me suffise de dire que j'ai étudié plus de deux mille monnaies celtibériennes, et que toutes les légendes copiées par moi, l'ont été avec une religieuse exactitude. La planche III donne le tableau de toutes ces légendes avec leurs variantes.

Ainsi que je l'ai fait pressentir plus haut, je me suis fait un devoir de ne comparer mes attributions à celles qu'avaient proposées mes devanciers, que lorsque je me suis vu bien fixé sur la valeur des légendes que j'analysais. En aucun cas je n'ai pu négliger les inductions premières que devait me fournir l'étude des types monétaires et de la fabrique.

Un premier travail qu'il était impossible d'éluder, c'était le dépouillement des géographes de l'antiquité. Il importait d'avoir un catalogue par ordre alphabétique de tous les noms géographiques cités par Strabon, Ptolémée, Pline, etc., etc. Ce n'est donc qu'après avoir achevé cet inventaire que j'ai pu m'appliquer à l'étude des légendes celtibériennes.

Il ne faut pourtant pas se faire illusion sur l'importance de cette ressource; en voici la cause : les géographes grecs et latins, fatigués de transcrire des noms qu'ils étaient forcés d'estropier pour les représenter, tant bien que mal, avec les sons de leurs idiomes prétentieux, les géographes,

dis-je, croyaient rendre un grand service à leurs lecteurs en leur épargnant la peine de lire des noms qu'ils taxaient de barbares. Aussi Pline, le plus fidèle de tous, n'hésite-t-il pas à dire, en maint passage, qu'il ne se sent pas le courage de surmonter le dégoût que lui inspirent les dénominations nationales des vieilles peuplades de l'Espagne; en conséquence il élague avec indifférence la plupart des noms de peuples, et l'on peut juger de la facilité d'élimination qu'il se permet, en jetant les yeux sur le résumé suivant des notions géographiques qu'il nous a transmises sur l'Espagne.

Il la partage, comme tous les autres géographes, en trois grandes divisions territoriales ou provinces, nommées la Bétique, la Tarraconaise et la Lusitanique.

Chacune de ces provinces est subdivisée en conventions juridiques qui, à leur tour, se partagent en petits pays habités par des peuplades particulières ayant chacune leur *oppidum* ou métropole.

La Bétique contient quatre de ces conventions juridiques, dont les siéges ou chefs-lieux sont Gades, Corduba, Astigi et Hispalis. Suivant Pline, cent soixante-quinze *oppida* sont répartis entre ces différentes conventions : dans ce nombre sont comptés neuf colonies, huit municipes, vingt-neuf villes latines, c'est-à-dire jouissant des droits de l'antique Latium, six villes libres, trois alliées et cent vingt stipendiaires. Pline ne cite pas la moitié de toutes ces villes; Ptolémée n'en mentionne que quatre-vingt-quatre.

La Tarraconaise contient sept conventions juridiques dont les noms suivent : *Conventus Carthaginensis*,

Tarraconensis, Cæsaraugustanus, Cluniensis, Asturum, Lucensis et Bracarum.

En outre de deux cent quatre-vingt-quatorze villes secondaires et dépendantes des *oppida*, la Tarraconaise contenait cent soixante-dix-neuf de ces derniers, comprenant douze colonies, treize municipes, dix-huit villes latines, une alliée et cent trente-cinq stipendiaires.

Voici du reste la répartition que Pline fait de toutes ces différentes cités primordiales ou secondaires, entre chacune des conventions juridiques.

A la convention de Tarracon appartiennent quarante-trois peuples, dont onze seulement sont nommés par lui.

A Cæsaraugusta cent cinquante-deux, dont trente sont nommés.

A Carthago soixante-quinze, dont dix-neuf sont nommés.

A Clunia soixante-huit, dont dix-huit sont nommés.

A Asturica vingt-deux, dont quatre sont nommés.

A Lucus seize, dont deux sont nommés.

Enfin, à Bracara vingt-quatre, dont sept sont nommés.

La Lusitanique comprend trois conventions juridiques, dont les siéges sont Emerita, Pax Julia et Scalabis. Quarante-six *oppida* dépendent de ces trois conventions, et cette fois Pline les nomme tous. Dans ce nombre sont cinq colonies, un municipe, trois villes latines et trente-sept stipendiaires.

Il y a vraiment une sorte de fatalité attachée à la prédilection avec laquelle Pline a mentionné toutes les villes de la Lusitanique dont nous n'aurons presque pas à nous occuper dans le travail qui va suivre, tandis qu'il

nomme à peine le quart des villes de la Tarraconaise*, province à laquelle appartiennent presque toutes les monnaies dites celtibériennes.

On voit donc qu'en opérant le dépouillement des géographes de l'antiquité, je ne devais pas m'attendre à trouver dans le répertoire que j'obtiendrais, une ressource complète, c'est-à-dire la clef de toutes les légendes celtibériennes recueillies. Quoi qu'il en pût arriver, je ne devais pas moins commencer par là, comme je l'ai fait. Dès-lors, la marche à suivre était toute simple et naturelle; il s'agissait de procéder toujours du connu à l'inconnu, et c'est en marchant à tâtons dans cette voie lente mais sûre, que je crois être parvenu à l'appréciation des signes alphabétiques de l'ancienne Espagne. Je dis *je crois*, parce que la solution d'un problème archéologique de ce genre peut malheureusement se présenter sous beaucoup de formes différentes et que partant l'on ne saurait, sans outrecuidance, avoir la prétention d'imposer aux autres ses propres opinions, quelque bien établies qu'on les supposât. C'est donc, je le déclare sincèrement, avec une extrême réserve que je propose aujourd'hui mes nouvelles explications des légendes celtibériennes. D'ailleurs,

* Il en nomme quatre-vingts sur trois cent cinquante-sept. Ptolémée, il est vrai, donne les noms de deux cent soixante-quinze villes de la Tarraconaise; mais il ne nous resterait pas moins encore quatre-vingt-deux noms inconnus, si l'on admettait, ce qui n'est pas du tout probable, que Ptolémée n'a omis aucune des villes primordiales pour citer des villes secondaires. Dans tous les cas, au dire de Pline, la Tarraconaise comprenait quatre cent soixante-treize villes de tous rangs, et il en reste toujours cent quatre-vingt-dix-huit dont les noms ne paraissent nulle part.

toutes les fois que j'ai douté de ma lecture, je me suis fait un devoir d'enregistrer le pour et le contre, en laissant au lecteur le soin de décider lui-même.

En résumé, le travail que je livre à la publicité, je l'ai entrepris avec courage, j'ose le dire, et je l'ai poursuivi avec opiniâtreté sans me laisser rebuter par des difficultés en apparence insurmontables. Maintenant, ai-je eu le bonheur de voir un peu plus clair que mes devanciers; c'est ce dont je n'ose me flatter, et ce que je ne penserai que lorsque mes nouvelles attributions auront été sanctionnées par l'adoption des hommes spéciaux auxquels je soumets, en toute humilité, le fruit de mes veilles. Si j'ai réussi, leur approbation sera pour moi la plus douce des récompenses. Si je me suis trompé, je ne me croirai pas moins bien payé de ma peine, puisque l'on m'aura mis à même de reconnaître mon erreur.

Avant d'entrer en matière, il importe d'examiner quelques faits généraux qui dominent tous les autres, et dont l'appréciation ne peut manquer d'éclairer notre marche.

Je m'occuperai d'abord de l'antiquité présumable des monnaies à légendes celtibériennes.

On s'est trop hâté, je crois, d'assigner une origine très-reculée aux monnaies purement celtibériennes. On est toujours tenté de croire que les monuments que l'on ne comprend pas, appartiennent à une époque fort éloignée, et le plus souvent c'est tout le contraire qui a lieu. Aussi est-il arrivé nombre de fois que des inscriptions et

des médailles auxquelles on avait attribué, de confiance, une antiquité trop élevée, ont dû, plus tard, grâce à une interprétatiou sainement établie, redescendre beaucoup plus bas dans les tableaux chronologiques. Les monnaies celtibériennes me paraissent parfaitement dans ce cas, et ce ne serait qu'avec répugnance que je me déciderais à les considérer comme des monuments antérieurs de plus de deux siècles au règne d'Auguste.

Ces monnaies sont d'argent et de cuivre, et je n'hésite pas à déclarer que le système monétaire qu'elles constituent est calqué sur le système monétaire de la république romaine. En effet, pour quiconque voudra se donner la peine d'examiner la chose de près, il sera facile de voir immédiatement que les monnaies celtibériennes d'argent sont les copies fidèles des premiers deniers consulaires. Ceux-ci ont pour type à peu près constant la tête de Pallas ou de toute autre divinité, et au revers les Dioscures*: sur nos pièces celtibériennes nous retrouvons, au droit, une tête de divinité, et au revers un cavalier avec divers attributs. Ce type est une dégénérescence évidente du type des Dioscures. Pour les monnaies de cuivre, la ressemblance n'est pas aussi frappante. Presque toujours, en effet, les artistes espagnols se sont arrêtés à reproduire sur les monnaies de cuivre les types qu'ils avaient trouvés bons pour celles d'argent.

* Ce type des Dioscures caractérise constamment les plus anciens deniers des familles romaines, ainsi que l'observe Havercamp, en disant, à propos d'un denier de M. Junius : « Dioscurorum typus » antiquitatem nummis familiarum conciliare solet, undè ad altiora » reipublicæ tempora adsignatio hujus denarii spectat. »

2

Remarquons, cependant, qu'il existe entre les monuments du système monétaire italique et certaines pièces du système monétaire celtibérien, un point de contact qui prouve jusqu'à l'évidence l'espèce de servilité avec laquelle les peuplades espagnoles ont calqué les monnaies italiques. Ainsi nous verrons paraître, sur des pièces de cuivre éminemment celtibériennes, les indices habituels de la valeur monétaire des analogues frappées en Italie et à Rome même, c'est-à-dire que ces pièces nous présenteront les globules dont le nombre désigne, au premier coup-d'œil, chacune des subdivisions de l'*as* *. Puisque le système monétaire celtibérien n'est qu'une imitation du système monétaire italique, il lui est postérieur ; c'est une conséquence rigoureuse.

Je n'ai pas la prétention de fixer d'une manière positive l'époque à laquelle toutes ces monnaies, dont la fabrique et le style prouvent la contemporanéité, ont été mises en circulation par les cités espagnoles.

Néanmoins, je ne pense pas m'exposer à commettre une grande erreur en admettant que le système monétaire celtibérien fut établi pendant les luttes que l'Espagne soutint à diverses reprises et avec tant d'énergie, pour défendre sa liberté contre les envahissements des Romains. Ce ne fut probablement pas dès le début de leurs guerres contre

* Il est si vrai que les monnaies celtibériennes ont été fabriquées à l'imitation des deniers consulaires, que les faux-monnayeurs celtibériens se sont exercés à imiter les deniers romains fourrés, et y sont parvenus à merveille, ainsi que le prouvent les collections. C'est là un indice d'une civilisation bien avancée ; en d'autres termes d'une démoralisation qui ne put être importée que par les Romains.

les armées de la république, que les Espagnols comprirent le besoin de frapper des monnaies nationales ; sans doute, les espèces romaines avaient pénétré dans l'Espagne, ou du moins dans la Tarraconaise entière, et y circulaient depuis long-temps avec faveur, lorsque les enfants du sol, songèrent à créer un système monétaire, comme celui que nous allons étudier, et qui porte des traces si évidentes de l'influence toute romaine sous laquelle il fut conçu.

Chacun sait qu'après la guerre de Numance, l'Espagne subjugée par les armes victorieuses de P. Cornelius Scipio, fut déclarée province romaine (140 ans avant l'ère chrétienne; an de Rome 611). Si donc, depuis ce moment, les cités espagnoles usèrent encore du droit de frapper des monnaies, cela ne pût plus avoir lieu qu'avec l'assentiment de leurs nouveaux maîtres, et sans doute, ceux-ci durent exiger impérieusement que l'on fit usage de la langue latine pour composer les légendes des espèces dont ils autorisaient la fabrication. Plus tard, il est vrai (entre les années 84 et 74 avant l'ère chrétienne), l'Espagne entière s'émut à la voix de Sertorius, et se souleva, mais non pas contre la domination romaine que le chef de la révolte lui-même faisait respecter. Il ne s'agissait pour Sertorius que de résister aux oppresseurs de la république, et Plutarque, en écrivant l'histoire de ce grand homme, n'a pas manqué de le laver du crime de trahison envers la mère patrie. Ceux-là que Sertorius combattait avec les bandes celtibériennes, ceux-là étaient les traitres. Il n'y a donc pas lieu de croire que ce fut pendant la guerre de Sertorius que

le système monétaire celtibérien prit naissance. Peut-être pourrait-on objecter que Sertorius, afin de resserrer encore les liens des peuplades qui l'adoraient et qui combattaient pour lui, toléra l'émission de monnaies inscrites de légendes en langue celtibérienne; à cela, je répondrai qu'en adoptant cette mesure, il n'eût pas manqué d'exiger qu'il fût constaté par des légendes latines, que ces monnaies étaient frappées pour le service de la république. Je ne crois donc pas qu'à l'époque de Sertorius, des monnaies celtibériennes proprement dites aient été fabriquées de nouveau. De la nature mêmes des types celtibériens, je me suis cru en droit de conclure que les monnaies qui les portent avaient été calquées sur les espèces courantes de la république romaine, c'est-à-dire sur les deniers et as consulaires; de là se déduit facilement la limite supérieure que l'on peut attribuer à l'antiquité des monnaies celtibériennes. Quant à la limite inférieure, elle me paraît fixée par la date même de la réduction de l'Espagne en province romaine; c'est-à-dire que les monnaies celtibériennes pures ont été nécessairement frappées antérieurement à l'année 140 avant l'ère chrétienne.

Ici je crois devoir rapporter quelques passages de Tite-Live, passages dont l'appréciation intéresse trop vivement la question de l'antiquité présumable des monnaies celtibériennes, pour que je puisse me dispenser de les citer. Déjà beaucoup de savants numismatistes se sont fortement préoccupés de leur véritable sens qu'il est important de fixer définitivement. Nous lisons dans Tite-Live 1° (lib. xxxiv, cap. 10): « argenti infecti tulit » (Helvius) in ærarium quatuordecim millia pondo septin-

» genta triginta duo : et signati bigatorum septemdecim » millia viginti tria, et oscensis argenti viginti millia quadringenta triginta octo. 2° (Ibidem) Hic quoque (Q. Minucius) tulit argenti pondo triginta quatuor millia octingenta : bigatorum septuaginta octo millia, et oscensis » argenti ducenta septuaginta octo millia. 3° (lib. XXXIV, » cap. 46) Per eos dies collega ejus (L. Valerii Flacci) » M. Porcius Cato ex Hispaniâ triumphavit et tulit in eo » triumpho argenti infecti viginti quinque millia pondo, » bigati centum viginti tria millia, oscensis quingenta » quadraginta : auri pondo mille quadringenta. 4° (lib. XL, » cap. 43) Tulit (Q. Fulvius Flaccus) in triumpho coronas » aureas centum viginti quatuor : prætereà auri pondo » triginta unum, et signati oscensis nummûm centum » septuaginta tria millia ducentos. »

Examinons successivement chacun de ces passages. Le premier, dans l'énumération des métaux précieux enlevés aux Espagnols, mentionne 1° *argentum infectum*, c'est-à-dire de l'argent en barres ; 2° *argentum signatum*, c'est-à-dire de l'argent monnayé ; 3° et enfin *argentum oscense*, c'est-à-dire de l'argent d'Osca. Remarquons que le premier membre de phrase, dans lequel il est question de l'argent en barres, est bien séparé du deuxième, dans lequel il s'agit : d'abord de l'argent monnayé qui avait un cours universel sous le nom de *bigati* (ce sont les deniers consulaires de nos collections) ; puis de l'argent d'Osca. Cette dernière dénomination est si peu facile à comprendre que les opinions des érudits sont complètement partagées sur son compte. Les uns remarquant que les mots *argentum oscense* sont séparés de ceux *argen-*

tum infectum, et placés dans la même phrase que l'*argentum signatum*, en concluent qu'il s'agit d'*argentum oscense signatum:* dès lors, le passage désigne pour eux 20 438 pièces de l'argent d'Osca monnayé ; les autres s'appuyant sur ce que le mot *argentum* seul se trouve répété après l'adjectif *oscense*, et sans adjonction de l'épithète caractéristique *signatum*, supposent qu'il ne peut être question que d'argent brut extrait de mines existant vraisemblablement dans le territoire d'Osca. Ce qui donne surtout du poids à cette deuxième opinion, c'est la certitude que le mot *argentum* isolé n'a jamais eu la valeur des mots *pecunia*, ou mieux *moneta*. Toutefois comme la division de la phrase semble établir d'une manière irrécusable une sorte de classement entre l'*argentum infectum* et l'*argentum signatum*, il me semble que l'on pourrait traduire le passage de la manière suivante, en sous-entendant le mot *nummum* pour tout le second membre de phrase, ce qui est plus naturel que de sous-entendre d'abord ce mot, et aussitôt après le mot *pondo:* Il apporta au trésor 14 732 livres d'argent en barres ; et en argent monnayé, 17 023 pièces dites *bigati*, et 20 438 pièces fabriquées avec l'argent d'Osca.

Je reviendrai tout à l'heure sur l'expression *argentum oscense* qui mérite une discussion toute spéciale.

Le deuxième passage de Tite-Live présente exactement la même structure que le premier, sauf que les mots *infectum* et *signatum argentum* s'y trouvent omis, par la raison que le deuxième membre de phrase commence encore par l'énumération des *bigati*. Je propose donc de le traduire ainsi : Celui-ci apporta encore 34 800 livres

d'argent en barres; 78000 *bigati* et 278000 pièces fabriquées avec l'argent d'Osca.

Le troisième passage me paraît comporter le sens suivant: A cette époque son collègue M. Porcius Cato eut les honneurs du triomphe pour ses succès en Espagne; il apporta dans ce triomphe 25000 livres d'argent en barres; 123000 *bigati*, 540000 pièces fabriquées avec l'argent d'Osca, 1400 livres d'or.

Le quatrième et dernier passage est plus explicite et ne permet plus d'incertitudes; il se traduit immédiatement ainsi : Il apporta dans ce triomphe 124 couronnes d'or, plus 31 livres d'or en barres, et 173200 pièces en argent d'Osca monnayé.

Voyons actuellement ce que peut signifier le mot *argentum oscense*. Faut-il dans l'épithète *oscense* voir un mot qui spécifie une localité, en excluant toutes les autres localités métallifères de l'Espagne; voilà ce que je ne saurais admettre. Reportons-nous à l'origine de la domination romaine. Les vainqueurs se donnèrent-ils la peine d'apprendre, pour les employer, les noms nationaux, et par conséquent barbares pour eux, de tous les lieux où existaient des exploitations de mines? Très-probablement ils n'en firent rien, puisque les géographes eux-mêmes et Pline entre autres, qui n'avaient pas d'excuse à alléguer en faveur de leur négligence, se sont dispensés sans scrupule, d'écrire les noms celtibériens, dont les consonances les rebutaient. Osca devint une des villes les plus importantes de l'Espagne après la venue des Romains, puisque Sertorius en fit sa métropole, et que d'ailleurs, elle fut érigée en municipe; il est donc bien probable

que les Romains familiarisés avec le nom d'Osca, durent étendre ce nom à ce qui provenait non-seulement de cette ville, mais encore de toute l'Espagne en passant par Osca pour arriver en Italie; de là, sans aucun doute, le nom de pièces frappées avec l'argent dit d'Osca, c'est-à-dire avec l'argent extrait des mines de l'Espagne. Si l'on m'objectait que cette hypothèse est peu naturelle, je répondrais que les Romains méprisant la langue celtibérienne, et voyant les mêmes types à très-peu de chose près sur toutes les monnaies qui leur provenaient de l'Espagne, en firent une grande classe sous la dénomination de *nummi oscenses*, faute de pouvoir lire et préciser les noms de chacune des villes qui avaient émis ces différentes monnaies; ils ne firent ainsi que ce que nous faisons nous-mêmes en nommant indistinctement *médailles romaines*, les monnaies frappées à Rome, à Constantinople, à Sirmium, à Trèves, à Antioche, à Alexandrie, etc., etc. Quant à la richesse métallique du sol de l'Espagne, elle est constatée par le passage suivant de Pline, « metallis » plumbi, ferri, æris, argenti, auri tota fermè Hispania » scatet. » Il n'y a pas là de mention particulière pour Osca; c'est donc avec raison, je crois, que j'ai conclu que les mots *argentum oscense* forment un nom générique et non spécifique, de l'argent obtenu des mines de l'Espagne. Peut-être d'ailleurs, y avait-il à Osca des usines d'exploitation ou d'affinage assez importantes pour que le nom de leurs produits ait pu s'appliquer aux produits de toutes les autres usines du pays.

Revenons actuellement aux conséquences qui découlent des passages extraits de la narration de Tite-Live.

La monnaie celtibérienne dite : *argentum signatum oscense* avait donc cours en Espagne dans les années où eurent lieu les cérémonies triomphales auxquelles correspondent les quatres passages en question. Or, ces dates respectives sont :

1° L'an de Rome 557 (195 avant l'ère chrétienne), pour les triomphes d'Helvius et de Q. Minucius, qui furent célébrés à deux mois de distance ;

2° L'an de Rome 558 (194 avant l'ère chrétienne), pour le triomphe de M. Porcius Cato ;

3° Enfin, l'an de Rome 572 (179 avant l'ère chrétienne), pour le triomphe de Q. Fulvius Flaccus.

La guerre de Numance fut terminée l'an de Rome 611 (140 avant l'ère chrétienne), donc, soixante ans avant cet événement, les monnaies autonomes qui portent dans les cabinets numismatiques le nom générique de monnaies celtibériennes, avaient cours chez les peuplades espagnoles *.

Tout bien considéré, je regarde les monnaies celtibériennes au type uniforme du cavalier, type qui n'a pu pénétrer jusqu'aux extrémités de la Bétique que dans un moment où l'Espagne entière était animée d'une même

* Il existe de beaux deniers consulaires des familles Cornelia et Domitia figurés dans Havercamp, et offrant le nom OSCA avec la tête ordinaire des monnaies d'argent celtibériennes ; mais ces deniers qui appartiennent le premier à P. Lentulus Spinter, envoyé en Espagne avec la toute-puissance, l'an de Rome 694, et le second à Cn. Domitius Calvinus, qui reçut le titre d'*imperator* pour ses victoires sur les Accétans, l'an de Rome 709, ces deniers, dis-je, sont trop modernes pour que leur examen puisse être de quelqu'utilité dans la discussion qui nous occupe.

pensée, je les regarde, dis-je, comme ayant été fabriquées dans le siècle qui précéda la guerre de Numance.

Jusqu'ici je n'ai point fait usage d'une preuve de plus, qui, cependant, n'est pas à négliger. Ces types, éminemment celtibériens, nous les retrouvons sur quelques monnaies à légendes purement latines ; donc, la substitution de la langue étrangère à la langue nationale sur des pièces de même type et de même fabrique, prouve que ces types étaient encore en usage lorsque l'emploi de la langue latine fut imposé aux vaincus. Or ceci dut avoir lieu dès que l'Espagne eut été déclarée province romaine.

Il existe des monnaies bilingues, celtibériennes et latines ; donc les Espagnols ne renoncèrent pas à leur idiome tant qu'ils jouirent de quelque liberté. Pline, en donnant la description de l'Espagne, énumère des cités libres, des municipes, des colonies et des villes stipendiaires ; évidemment les cités libres ne renoncèrent pas de leur propre volonté à se servir de leur langue nationale, et de là, peut-être, est venue la présence d'une légende locale celtibérienne, et d'une autre légende locale, mais latine, sur les monnaies bilingues dont j'aurai à parler plus tard. Si donc le même nom de lieu paraît dans les deux langues et sur la même pièce, c'est que sans doute la cité libre qui fabriquait sa monnaie, tenait à la rendre intelligible pour les Latins qui s'étaient fixés sur son territoire ; c'est là, du reste, une curieuse question dont je n'ai point à m'occuper spécialement, et je laisse à de plus habiles le soin de l'élucider.

En définitive, les monnaies celtibériennes sont assez

modernes, relativement à l'antiquité qu'on s'est plu quelquefois à leur attribuer *.

Maintenant voyons quelles sont les influences étrangères qui ont dû nécessairement concourir à former l'alphabet celtibérien, ou mieux les alphabets celtibériens. Strabon nous apprend que les Turditans et les Turdules étaient les plus civilisés de tous les peuples d'Espagne; qu'ils étaient lettrés; qu'ils possédaient des ouvrages écrits dans leur langue nationale, tels que des poèmes, qui remontaient, suivant eux, à plus de six mille ans. Le même auteur ajoute que les autres peuples connaissaient aussi l'usage de l'écriture, mais que leurs signes alphabétiques étaient variés comme leurs dialectes. Que conclure de ceci? que l'influence de la civilisation phénicienne fut la première qui vint éclairer l'Espagne, et que, par suite, la première écriture espagnole dériva de la phénicienne, et prit naissance dans la Bétique. Nous reconnaîtrons effectivement une physionomie toute orientale aux légendes des monnaies celtibériennes, et notamment à celles des monnaies turditanes, qui offrent toujours des légendes écrites de droite à gauche, avec suppression des voyelles. Strabon nous assure que ces caractères se modifiaient chez les différentes peuplades, et prenaient, ainsi que le langage, des formes différentes; de là ressort

* Strabon lui-même nous fournit une preuve de ce fait, lorsqu'il nous apprend que les Lusitaniens habitant l'intérieur des terres, trafiquaient par voie d'échange, au lieu de se servir de monnaies; « ou bien, » ajoute-t-il, ils ont des lames de métal qu'ils coupent par morceaux, à » mesure qu'ils en ont besoin, pour payer ce qu'ils achètent. »

(Liv. III; p. 155, éd. de 1620.)

cette conséquence nécessaire, qu'un élément différent de l'élément phénicien, et marchant en sens inverse, imposait à son tour des modifications notables aux systèmes alphabétiques adoptés dans chaque contrée. Quel est ce second élément? c'est incontestablement l'élément grec ou plutôt italique. Le sytème monétaire du nord de l'Espagne présente dans plusieurs cités, des traces non équivoques d'une imitation parfaite du système italique; si donc les peuplades espagnoles du nord adoptèrent le système monétaire, et jusqu'aux indices de valeur employés dans les provinces græco-italiques, elles durent adopter également le mode d'écriture usité dans les mêmes régions qui leur fournissaient tout le reste*.

En résumé, à Emporiæ, à Rhoda, nous trouvons des types et des légendes purement grecs: à Gades, nous trouvons des légendes purement phéniciennes. De ces deux points extrêmes, les deux systèmes d'écriture marchèrent très-probablement à la rencontre l'un de l'autre, et de là cette diversité d'alphabets signalée par Strabon. Ce qui concourt à prouver la contemporanéité des monnaies celtibériennes au cavalier, et en quelque sorte à légitimer leur attribution à l'époque de la guerre de Numance, c'est l'espèce d'unité alphabétique qui se présente sur toutes les pièces frappées au même type, et qui ressortira

* Plutarque (vie de Sertorius) nous apprend que Sertorius avait établi à Osca un collége où les jeunes espagnols de distinction étaient admis gratuitement, pour s'y livrer à l'étude des langues grecque et latine. Il est incontestable qu'une pareille institution dut exercer une influence immense sur les idiomes nationaux, et ce fut elle peut-être qui fit disparaître les légendes celtibériennes des monnaies frappées en Espagne.

plus tard de l'examen des légendes. Cette unité ne peut avoir existé qu'assez tard, et semble coïncider avec les derniers efforts de la nationalité espagnole.

Donc alors l'alphabet celtibérien, après avoir subi beaucoup de modifications successives, était définitivement fixé, et les signes qui le composaient avaient reçu une valeur constante et bien déterminée, quelle que fût leur origine, phénicienne ou grecque; de là ce mélange de caractères éminemment grecs, et de caractères empruntés à une autre source.

Il ne me reste plus qu'à mentionner un dernier fait déjà signalé par les auteurs, et qu'il importe néanmoins de rappeler ici; c'est celui des alliances de ville à ville, alliances dont les monnaies présentent souvent un témoignage irrécusable. Chacun connaît les pièces à légendes latines, mais au type celtibérien, qui portent les deux noms de Bilbilis et d'Italica. Ces deux villes, quoique fort éloignées l'une de l'autre, avaient donc contracté entre elles une association qui fut constatée par l'émission de monnaies présentant les noms des deux cités amies, et devant avoir cours chez les deux peuples indifféremment. Bilbilis est une ville de la Tarraconaise, Italica est une ville de la Bétique; donc il n'y a pas lieu de s'étonner si les légendes celtibériennes nous offrent des indices d'alliances analogues, et nous devons croire que celles-ci se multiplièrent lorsque l'Espagne cherchait à ressaisir sa liberté, et à se soustraire au joug abhorré des Romains.

Ceci posé, je vais suivre la marche que j'ai adoptée, et m'efforcer d'assigner aux lettres celtibériennes la véritable valeur qu'elles comportent, en procédant méthodiquement et en recherchant d'abord les explications qui ne peuvent présenter aucune ambiguité.

Une remarque féconde en résultats nous donne immédiatement la valeur d'un assez bon nombre de signes; c'est que la substitution des caractères romains aux celtibériens ne peut avoir eu lieu tout d'un coup, et que, par suite, certaines légendes latines doivent présenter un mélange de lettres romaines et celtibériennes dont la signification respective se déduit immédiatement de la lecture indubitable du mot.

Voici effectivement une série de légendes de ce genre, à l'aide desquelles il nous sera possible de dresser un premier alphabet celtibérien, dont la valeur est à l'abri de toute discussion.

ILIPLA, Légende 1, entre deux épis (V. le tableau général). ℞ Cavalier la lance en arrêt, un croissant et la lettre A; cabinet de M. Rollin. — C'est l'Illipula de Ptolémée et probablement l'Ilipa qui, dans l'Itinéraire d'Antonin, se trouve sur la route qui conduit de l'embouchure de l'Anas à Emérita. Aujourd'hui Niebla a pris la place d'Ilipla, et Florez remarque qu'on trouve fréquemment dans cette localité des monnaies à la légende ILIPLA.

ONVBA, Lég. 2; MB. du cabinet du roi. — Onoba, ville de la Bétique, aujourd'hui Huelva.

ORIPPO, Lég. 3; cabinet de feu M. le Dr Gorey, de Metz.

ACINIPPO, Lég. 4; cabinet du roi. — Ville de la Bétique, aujourd'hui Ronda-la-Vieja.

CAST, Lég. 5; GB. du cabinet du roi. — Castulo ville de la Tarraconaise, aujourd'hui Calzona.

EBVSITANV, Lég. 6; PB. du cabinet du roi. — Ebysus, île située sur les côtes de la Tarraconaise, aujourd'hui Iviça.

KARTEIA, CARTEIA, Lég. 7; cabinet du roi. — Carteia, ville de la Bétique, aujourd'hui Rocadilla.

OƆJVBO, OBOLIC, OBLCO, Lég. 8; cabinet du roi. — Obulco ville de la Bétique, aujourd'hui Porcuna.

OSTVR, Lég. 9; cabinet de feu M. Gorcy.

CARIZ, Lég. 10; MB. du cabinet du roi. — Carissa, ville de la Bétique, aujourd'hui Corixa.

ΕΜΠΟΔΕΙΤΩΝ, Lég. 11; argent, cabinet du roi. — Emporiæ, ville de la Tarraconaise, aujourd'hui Ampurias.

CELT. AAB. EX. S. C. ℟ Cavalier la lance en arrêt, TOLE, Lég. 12; GB. du cabinet du roi *.

* Cette monnaie, dont les analogues de MB. et de PB. sont décrits par Sestini, a probablement été frappée à Tolède, ville des Carpetans, en commémoration d'une alliance de cette ville avec deux autres cités dont les noms nous sont représentés par les mots CELT. AMB. Nous avons déjà reconnu un fait complètement analogue dans les monnaies de Bilbilis et d'Italica. Florez voyait dans la légende CELT. AMB les mots *Celtiber Ambustus* qui, suivant lui, devaient concerner quelque héros de Tolède. Sestini considère ces mêmes mots comme désignant une famille celtibérienne puissante, et traduit les signes EX. S. C par *ex seniorum consensu*. Toutefois il ajoute que cette interprétation n'est bonne qu'autant que l'on regarde les autonomes de Tolède comme antérieures à la domination romaine. Pour moi, je ne puis adopter cette explication; l'emploi du latin est un indice évident de postériorité à la conquête, et je crois qu'il faut regarder ces monnaies comme frappées *ex senatûs consulto*, avec le consentement du sénat, pour une alliance de Tolède avec les deux cités suivantes: Celti, ville de la Bétique mentionnée par Pline et dans l'Itinéraire d'Antonin, et Amba, autre ville de la Bétique, connue seulement par ses monuments numismatiques.

De l'examen de ces légendes découlent immédiatement les faits suivants :

Γ, ϙ et ր représentent notre lettre P.
ᐅ est un B.
Ⱶ ... un E, voisin de l'I.
⊙ ... un O.
↑ ... un T.
Ϻ ... un N.
K ... un C dur.
ʅ ... une S.
Δ remplace parfois notre lettre R.

Velasquez (Tab. VIII, Fig. 5) donne une pièce d'Emporiæ avec la légende MVNICI EMPORIA, Lég. 13.

Le même (Tab. VIII, Fig. 6) donne une médaille d'Ilurco avec la légende YLVRCON, Lég. 14. Donc ces deux légendes nous prouvent de plus que ‹ est l'équivalent du signe K ou de notre C dur, et que le signe Ч se prononçait I et était, par suite, l'analogue de forme et de son de l'upsilon grec.

Dans Sestini (Classes générales) nous trouvons les légendes suivantes, dont les variantes sont utiles à étudier. OSET, OSSET, OSSHT, Lég. 15. — EPORA, AIPORA, Lég. 16. — ILIPLA, ILIPENSE, Lég. 1. — IPAGRO, Lég. 17. — ILITVRGI, ILOITVRGENSE, Lég. 18. — IRIPPO, Lég. 19. — SISAPO, SISIPO', SISIP, Lég. 20.

Dans les légendes d'Osset, E remplacé par H, nous

montre que ce signe n'est autre chose que l'η grec, et qu'il se prononçait comme lui, en recevant un son voisin de l'I. Ce même nom est écrit par une ou deux S indifféremment : donc une consonne, bien qu'elle ne fût écrite qu'une seule fois, pouvait être doublée par une convention quelconque, que nous ne connaissons pas et dont on a fait usage dans la langue arabe, par exemple, en adoptant le Techdyd. Le changement de E en AI dans Aipora, d'I en OI dans Iloiturgense, de I en A dans Sisapo, nous montre tout ce que l'accentuation des voyelles avait de vague et d'indéterminé. Enfin, nous avons la valeur des signes ↾, Π et ς. Je doute de la correction du signe ⊼ qui ne s'est jamais rencontré dans les légendes recueillies par moi.

Les trois variantes du nom d'Obulco, nous prouvent que l'orthographe des légendes locales a subi de nombreuses modifications lorsqu'il s'est agi de représenter ces légendes en écriture latine. Il est de toute évidence que ces modifications successives doivent nous offrir des traces non équivoques du système orthographique primitif, à l'aide duquel les noms étaient figurés lorsqu'on employait l'écriture nationale. Voici dès-lors le fait dont ces légendes d'Obulco nous démontrent l'existence : les voyelles, dont la valeur chez tous les peuples orientaux, est si vague, qu'elles sont généralement supprimées dans la langue écrite, étaient soumises à la même incertitude de prononciation dans la langue celtibérienne, et par suite se supprimaient dans l'écriture qui en était l'image. C'est très-certainement à cette cause qu'est due la différence si tranchée que l'on remarque entre les noms

de lieu de l'ancienne Espagne, suivant qu'ils nous sont transmis par tel ou tel géographe *.

Nous avons remarqué plus haut que l'écriture celtibérienne avait nécessairement subi des modifications dues à l'influence directe de la langue phénicienne. L'omission des voyelles fut sans doute la principale de ces modifications.

D'après ce que nous venons de voir, nous avons déjà

* A ce sujet, il n'est pas sans intérêt d'observer que de tous les auteurs, celui qui a représenté le plus convenablement les noms des villes espagnoles, est Pline, dont les dénominations sont à très-peu près identiques avec celles que nous retrouvons sur les monuments, c'est-à-dire sur les monnaies elles-mêmes. Voici des exemples qui prouvent cette assertion.

TARRACONAISE.

MONNAIES.	PLINE.	MONNAIES.	PLINE.
Carisa	Carissa.	Lastigi	Lastigi.
Carbula	Carbula.	Obulco	Obulco.
Celsa	Celsa.	Oripo	Orippo.
Clunia	Clunia.	Sacili	Sacili.
Graccurris	Graccurris.	Searo	Siarum.
Iliturgi	Illiturgi.	Sisapo	Sisapo.
Ilici	Illici.	Segovia	Segovia.
Ilerda	Ilerda.	Tarraco	Tarracon.
Ilurco	Ilurco.	Toletum	Toletum.
Lacipo	Lacippo.	Turiaso	Turiason.

LUSITANIQUE.

Balsa	Balsa.	Osonoba	Osonoba.
Colip	Colippo.	Salacia	Salacia.
Myrtil	Myrtilis.		

BÉTIQUE.

Acci	Accitana colonia	Barea	Barea.
Acinipo	Acinippo.	Callet	Callet.
Asido	Asido.	Karteia	Carteia.
Asta	Asta.		

une série de caractères dont la valeur bien définie, ne peut être le sujet d'un doute.

Nous allons immédiatement en augmenter le nombre, en analysant d'autres faits qui présentent tout autant de certitude, et nous nous trouverons dès-lors à même de construire un premier alphabet dont la légitimité ne pourra point être mise en question. Ces faits, dont l'examen est si favorable à l'étude que nous poursuivons, se déduisent de la comparaison des monnaies bilingues, c'est-à-dire des monnaies qui offrent tout à la fois une légende celtibérienne et une légende latine équivalente. Le nombre de ces précieux monuments est malheureusement fort restreint ; voici les seuls exemples que je connaisse :

□ ℟ OBLCO.
× ℟ CARBVLA.
Lég. 21. ℟ GILI.
Lég. 22. ℟ OSI.
Lég. 23. ℟ CEL.

Cherchons maintenant à analyser ces légendes celtibériennes. La dernière nous offre quatre signes dont le premier et le dernier nous sont déjà connus ; ce sont un C dur et un E. Le second est identique avec le lambda grec, et si nous nous laissons guider par l'analogie de la légende latine CEL, nous ne pouvons conserver de doute sur la valeur du signe Λ ; c'est bien une L. Quant au troisième signe, ce doit être une consonne, puisqu'il précède la voyelle E ; si donc c'est une S d'origine græco-italique, comme cela paraît évident, nous avons le mot

KLSE, dans lequel une voyelle brève se trouve omise par suite du caractère tout oriental de la langue écrite. Il est impossible de ne pas reconnaître dans ce mot le nom Kelsa, d'une ville des Ilergètes, citée par Strabon, Ptolémée et Pline; on voit d'ailleurs ce nom transcrit en lettres latines, sur la pièce même qui porte le nom celtibérien KLSE. Nous avons ainsi deux nouvelles lettres à inscrire dans notre alphabet, savoir : L et S.

Cette légende est lue *Celce* ou *Celcea, Celsa,* par Erro; *Celse, Celsa,* par Sestini; *Clse, Celsa,* par M. Grotefend. Tout le monde est donc parfaitement d'accord sur sa valeur.

Maintenant que nous connaissons la signification de la légende celtibérienne de KELSA, nous devons nécessairement attribuer à cette ville toutes les autonomes celtibériennes portant cette légende. Elles présentent les types suivants :

GB. MB. Tête, trois poissons. — ℟ Cavalier tenant une palme. (Cabinets du roi et de M. Faure, à Villefranche-sur-Saône.)

MB. Tête, trois poissons. — ℟ Cheval libre, étoile. (Cabinet de M. Rollin.)

PB. Tête, trois poissons. — ℟ Cheval bridé, croissant. (Cabinet du roi.)

PB. Tête, trois poissons. — ℟ Parties antérieures d'un cheval. (Cabinet du roi.)

Kelsa était située sur l'Ebre; voilà pourquoi ses monnaies ont constamment des poissons pour type accessoire.

Passons actuellement à la légende 22, — ℟ OSI, qui est donnée par Velasquez, XV, 3; Florez, XXXVII, 7; Mion-

net, supplément, IV, 35; Dumège, cartons de l'Institut, mémoire sur Vieille-Toulouse. Des quatre premiers signes, l'initial seul nous est inconnu. Si, comme tout à l'heure, à propos de KELSA, nous nous laissons guider par la légende latine OSI, nous ne pouvons douter qu'il s'agisse de la ville située dans le pays des Edetans, et que Pline appelle *Ossigerda*, Ptolémée Οσικερδα. Or, les signes déjà connus nous donnent SEK; donc le premier nous représente une consonnance voisine de l'O latin et que nous devons, par comparaison avec les caractères græco-italiques connus, considérer comme un A prononcé largement. Nous avons donc ASEK. Le cinquième signe n'est pas la voyelle E que nous avons déjà vue supprimée dans le nom de KELSA où elle occupait une position parfaitement analogue entre la consonne < et une liquide; on peut donc la supposer supprimée ici par la même raison orthographique, et dès-lors nous devons prévoir que les deux derniers signes sont les équivalents de notre R et de notre D : mais ce n'est là qu'une présomption, et nous n'avons pas encore le droit d'admettre ces deux valeurs comme démontrées. Ce que nous pouvons conclure de l'analyse de cette légende, c'est que les valeurs attribuées jusqu'ici aux signes ϟ, ᚹ et < sont bonnes et confirmées, et que de plus, le signe ᛏ avait une valeur analogue à celle de notre O ou d'un A ouvert*. Nous verrons par la suite

* Ce qui vient corroborer cette présomption, c'est que la même ville nommée par Pline Ostippo, est nommée Astapa par Tite-Live et Appien (c'est aujourd'hui Estepa près d'Osuna). Nous verrons plus tard que tous les noms terminés par les Latins en *ipo* sont terminés en celtibérien par ᚹ ᛏ.

que la légende celtibérienne 21 doit se lire ASEKERT, ainsi que l'avait deviné le Dr Grotefend qui l'a traduite par OSAKRT.

Quant à la légende 21, — ℟ GILI, dans laquelle nous ne connaissons que le signe mitoyen L, nous reconnaîtrons tout à l'heure qu'elle doit se lire GLI, pour GILI, et qu'elle n'est que la transcription celtibérienne du mot latin GILI, qui l'accompagne sur la même monnaie.

Enfin les deux premières légendes bilingues, dans lesquelles la partie celtibérienne se sompose d'un seul caractère, ne peuvent que nous amener à supposer que le signe □ représente l'initiale du nom OBULCO, et ✕ l'initiale du nom CARBULA.

Nous sommes arrêtés maintenant par la nécessité de recourir à l'examen d'autres faits, si nous voulons faire quelques pas de plus dans l'investigation que nous avons entreprise; car nous ne pouvons procéder en disant que tel signe *doit* avoir telle valeur, il faut le prouver, pour que notre système de lecture s'établisse d'une manière stable.

Après avoir épuisé les légendes bilingues accouplées, il nous reste encore une ressource; c'est l'étude des légendes latines et celtibériennes, qui sûrement sont équivalentes, parce qu'elles se rencontrent sur des monnaies dont les types sont tellement identiques, qu'il est impossible de ne pas assigner la même origine aux pièces qui les portent.

Toutes les collections renferment des monnaies de MB. au droit desquelles paraît une tête à cheveux bouclés, et au revers, un cavalier galoppant la lance en arrêt, et accompagné de la légende 24. Or, il existe également des pièces, du même module, du même type et de la même fabrique, sur lesquelles on lit, du côté de la tête, BILBILIS, et au revers, ITALICA; ce sont évidemment des monnaies d'alliance frappées en commun par Bilbilis des Celtibères, et par Italica des Turditans. Rapprochons maintenant les monnaies à légende celtibérienne des monnaies latines, et nous ne pourrons méconnaître dans le mot celtibérien, l'équivalent du mot latin BILBILIS. Dans le nom celtibérien de KELSA, nous avons vu que l'E placé entre deux consonnes dont la seconde est une liquide, se supprimait dans la langue écrite; donc, le même fait devait se reproduire dans le nom de BILBILIS; c'est ce qui arrive en effet. Dans la légende qui nous occupe, nous connaissons le premier, le troisième et le sixième signe; le deuxième et le quatrième sont identiques; d'où il résulte que les deux premières syllabes du mot à découvrir étaient identiques elles-mêmes. La consonne représentée par le deuxième et par le quatrième signe est certainement une liquide, elle offre une grande analogie avec le lambda; c'est donc une L, et nous arrivons forcément alors à la transcription BLBLIS; qui nous donne le nom BILBILIS ou BELBELIS, de la ville capitale des Celtibères. Remarquons ici un premier exemple de la variété, que la position géographique apportait dans la forme des signes alphabétiques. Nous avons trouvé à IAIPPO le caractère ᚠ employé

avec la valeur P, valeur que nous observons à peu près constamment dans les légendes appartenant aux monnaies de la Bétique; le même signe se présente ici avec la valeur L. Il y a cependant certitude égale dans l'interprétation double de ce même caractère. En effet, nous avons deux légendes d'IRIPPO citées plus haut, qui prouvent que dans la Bétique, Γ était l'équivalent de ᛚ, et notre légende de BILBILIS, se trouverait par conséquent composée d'abord de quatre signes équivalents placés à la suite l'un de l'autre; ceci n'étant pas possible, force est de donner dans ce cas une valeur différente de P au signe ᛚ. En définitive, il serait impossible de trouver un autre nom que BILBILIS qui pût être représenté par les caractères de la légende celtibérienne que nous étudions; il faut donc y voir BILBILIS, et dès-lors rien n'est plus facile que d'assigner à chaque lettre sa valeur particulière.

On voit que l'analyse de cette légende nous fournit un caractère de plus; c'est le signe ᛗ qui, très-certainement, a la valeur d'un I, analogue à l'Ya arabe ou à notre Î, et qui, dans les légendes celtibériennes se présente constamment avec cette valeur.

Velasquez (Tab. XIV, Fig. 6), donne une pièce semblable avec la légende 25, qu'il a lue incorrectement par suite d'un défaut de conservation, et interprétée KARAESS, en y voyant le nom des Carenses, de Pline.

Erro reproduit la même faute, mais en lisant GARANEZ qu'il prend pour un nom de ville.

Sestini ne s'est pas trompé sur le sens de cette légende, et ce sens a depuis été pleinement adopté par le Dr Grotefend; il ne présente donc pas d'incertitude.

Voici les types qui se présentent sur les autres autonomes de Bilbilis.

MB. Tête, M. — ℟ Cheval; Lég. 24. (Cabinet du roi.)

MB. Tête, ┏. — ℟ Cheval; Lég. 24. (Cabinet du roi.)

Nous sommes en mesure actuellement de revenir sur la légende bilingue 21, — ℟ GILI, et d'en déterminer la valeur. Les deux derniers signes se lisent indubitablement LI; donc le premier représente le G initial du mot latin GILI. Ce signe devait être suivi d'une voyelle brève supprimée comme dans les noms de KELSA et de BÍLBILIS, et nous retrouvons lettre pour lettre le mot GILI qui devait vraisemblablement se prononcer *djili* ou *dzili*, le signe ʃ ayant la valeur du Djim arabe ou du G italien devant un I ou un E, ou enfin du Dzêta grec dont il offre à peu près la forme, mais renversée.

Reste à trouver l'attribution de ce nom GILI. Les types de la monnaie qui le porte sont une tête au droit, et au revers un cavalier au galop, tenant une palme de la main droite. Un specimen de cette monnaie déterré à Vieille-Toulouse, est cité par M. Dumège (cartons de l'Institut), et Velasquez (Tab. xv, Fig. 1, et 2), en donne deux exemplaires. Ce dernier traduit la légende celtibérienne par SLEN ou SALEN, et y voit le nom des SALENI ou SALINI, peuplade voisine des Cantabres, mentionnée par Pomponius Mela et Ptolémée. Toutefois, Velasquez exprime des doutes sur sa lecture et ajoute qu'il faut peut-être lire SAEN, et par suite classer ces pièces à Sentica, ville des Vaccéens, citée par Ptolémée. Plus tard cet auteur changea définitivement d'avis, et écrivit de sa main en marge d'un exemplaire de son livre, consulté

par Sestini, que cette pièce devait être classée aux Κιλινοι, de Ptolémée, Cileni, de Pline, confédérés avec les Saleni.

Florez (Tab. LXII, Fig. 1), reproduit la même monnaie, qu'il classe à Zilis, ville de la Mauritanie Tingitane, devenue colonie romaine, sous le nom de *colonia Augusta Julia Constantia Zilis*, et soumise à la juridiction qui régissait la Bétique.

Erro lit ZALEN comme Velasquez.

Sestini attribue la pièce en question, dont il lit la légende GILI, à la localité citée dans l'Itinéraire d'Antonin, sous le nom d'Aquis Celenis; celle-ci appartenant aux Cileni, de Pline, se trouvait, par suite, au nombre des villes annexées à la convention juridique de Bracara.

Je ne puis admettre cette classification; le nom des Cileni, par suite de son orthographe constante, devait se prononcer *Kileni*, et non *Djileni*. Or, comme nous trouverons des monnaies portant, en toutes lettres, le nom KILINI il faut, pour la légende GILI, chercher une attribution différente de celles que les auteurs ont fait connaître.

Cette monnaie, par ses types, appartient au nord de l'Espagne : Pline cite, chez les Astures, une peuplade à laquelle il donne le nom de Zoëlæ * : je propose donc,

* Je transcris ici la note suivante du P. Hardouin (Pline, éd. du Dauphin), parce qu'elle est intéressante, en ce qu'elle peut servir à déterminer un peu plus clairement la situation du pays des Zoëlæ.

« Zoëlæ, a quibus Zoëlicum linum nomen traxit (Plinius, lib. XIX, » sect. 2); nondudùm ex Hispaniâ Zoëlicum venit in Italiam, plagis » utilissimum; civitas ea Gallæciæ, et oceano propinqua. » Les Zoëlæ

à mon tour, de voir dans les pièces en question, des monnaies frappées par cette peuplade. Nous savons que la lettre I dans le nom d'Iliturgi, pouvait se changer en OI, et donner Iloiturgi; rien n'empêche d'admettre de même que les Zoëlæ ou Zoïlæ, de Pline, aient été nommés ailleurs Zilæ ou Zili. Quoi qu'il en soit, la valeur du caractère ᛏ se trouve déterminée d'une manière certaine, par la seule comparaison de la légende bilingue, celtibérienne et latine.

Un MB. du cabinet de M. Rollin, présente, au droit, une tête et une palme; au revers, un cavalier portant une palme, et au-dessous, la même légende 21, des Astures-Zoëles. Ce type est celui des monnaies de Kelsa des Ilergètes; donc, il s'agit bien d'une nation du nord de l'Espagne. Nous devons observer que ces monnaies ont en tout point une grande analogie avec celles de Kelsa; ainsi, non-seulement elles en offrent les types, mais encore elles se présentent quelquefois comme elles, avec la même légende locale, exprimée d'un côté, en caractères latins, et de l'autre, en caractères celtibériens.

sont nommés par Pline avec les Pæsici, qui habitaient la presqu'île connue aujourd'hui sous le nom de Coruna, les Cigurri, probablement les mêmes que les Egurri de Ptolémée et les Lancienses qui étaient placés au point où se trouve actuellement Oviedo. La position des Zoëles, peut donc, assez approximativement, être indiquée au nord d'Oviedo et vers la côte.

Ptolémée cite chez les Astures, une ville qu'il appelle Gigia; n'y aurait-il pas dans ce nom une faute de copiste: et ne serait-il pas permis de soupçonner que le nom correct de cette ville était Gilia?

Je passe maintenant à l'étude de quelques autres pièces celtibériennes et latines qui nous fourniront encoro plusieurs valeurs alphabétiques.

Des monnaies de cuivre de MB. présentent les types suivants :

Tête, accompagnée d'une palme et d'un poisson. — ℞ SEGOBRIGA ; cavalier galoppant la lance en arrêt. (Cabinet du roi.)

Tête d'Auguste, AVGVSTVS DIVI. F. — ℞ Comme la précédente, SEGOBRIGA. (Cabinet du roi.)

D'antres monnaies du même module, et purement celtibériennes, se rencontrent avec les types suivants :

Tête, accompagnée d'une palme et d'un poisson ; dessous, la lettre M. — ℞ Cavalier galoppant la lance en arrêt; Lég. 26. (Cabinet du roi, Sestini, Pl. VI, 15).

Ces mêmes types se retrouvent sur de nombreuses pièces d'argent.

Les deux légendes latines et celtibériennes ont indubitablement le même sens. Voyons donc à nous rendre compte du mot celtibérien : il se compose de huit caractères dont cinq nous sont connus, et nous avons ainsi à former un nom de ville avec les éléments suivants, .E.B.IKS., en remplaçant les lettres inconnues par des points. Si maintenant nous comparons cette légende à son équivalente latine, nous pourrons assigner aux trois signes douteux la valeur qu'ils comportent. Le premier est évidemment une S dure, c'est le Sigma grec, mais renversé et dans une position qui se rencontre fréquemment dans la palæographie græco-italique. Le troisième signe tient évidemment la position du G dur de la

légende latine, et comme il ne se trouve aucun signe entre ce G et le B suivant, il en faut conclure que l'O bref intercalé dans la prononciation du nom Segobrica se supprimait dans l'écriture. Reste enfin le cinquième signe, qui, de toute nécessité, doit prendre la valeur R, en sorte que nous avons le mot SEGBRIKS qui, par la restitution des voyelles brèves supprimées, devient SEGOBRIKES. Cette légende nous prouve que l'orthographe latine Segobriga est vicieuse, et que Pline a eu raison d'écrire *Segobrica*, en se conformant à la prononciation des Celtibériens eux-mêmes.

Remarquons ici que l'avant-dernier signe que nous connaissons parfaitement, est constamment accompagné, dans les légendes de Segobrica, d'un petit trait (ainsi ⟨) diversement placé, et qui peut-être indique que ce signe devait comporter le son de la voyelle E. Ceci est une hypothèse à laquelle d'ailleurs je ne tiens nullement et qui ne fait rien à l'affaire; l'important était de reconnaître le nom de Segobrica dans la légende celtibérienne, et ce nom s'y retrouve sans aucun doute. Nous avons maintenant les valeurs de quelques lettres de plus à intercaler dans notre premier alphabet. Nous trouvons deux caractères différents pour la consonne S; il faut donc admettre qu'il y avait une différence de prononciation entre M et ϟ; peut-être le premier signe était-il une S dure ou fortement accentuée, comme le Shad arabe, tandis que ϟ était une S plus douce, analogue au Siu arabe.

Sestini, lisant cette légende MERBRIKS, attribue les pièces qui la portent à Merobriga des Oretans. Cette lecture aurait dû néanmoins lui paraître vicieuse par suite de l'emploi

des deux caractères si dissemblables X et ◊ pour représenter la même consonne.

Le docteur Grotefeud a bien senti ce vice de lecture et n'a pas hésité à traduire par SAGBRICS, en retrouvant dans ce mot le nom de la Segobriea des Celtibères, aujourd'hui Segorbe. Cette ville étant située sur l'Uduba, de Pline, rivière qui arrosait aussi Sagunte, aujourd'hui Murviedro, il est tout naturel de trouver un poisson parmi les types accessoires de ses monnaies.

Tout le monde connaît les belles pièces d'argent d'Emporiæ, offrant la légende grecque ΕΜΠΟΡΕΙΤΩΝ. J'ai trouvé dans le cabinet de M. Rollin une de ces pièces, ayant au droit la même tête accompagnée de trois poissons, qui paraît constamment sur les drachmes d'Emporiæ; seulement au revers on voit, au lieu du pégase ordinaire, un bige accompagné de la seule lettre ⨪E qui est évidemment l'initale du nom des Emporitains; cette lettre est donc un E que nous retrouverons plus tard dans beaucoup de légendes.

Les monnaies frappées par le municipe d'Ilerda présentent le type suivant :

MB. Tête d'Auguste, IMP. AVGVST. DIVI. F. — ℞ Louve. MVN. ILERDA.

D'autres MB. du cabinet du roi présentent une tête sans légende, et au revers, une louve avec la légende 28.

Ces types identiques nous conduisent à voir dans le nom latin ILERDA, l'équivalent du mot celtibérien 28. Dans cette légende, trois signes nous sont déjà bien connus ; ils nous forcent à lire immédiatement ILER en donnant au troisième signe la valeur que nous venons de lui at-

tribuer, par une simple présomption, sur la monnaie d'Emporiæ. Quant au cinquième que nous avons rencontré déjà sur une monnaie de Carbula, je n'hésite pas à le regarder comme l'équivalent du χ grec, et de l'X espagnole moderne, avec sa prononciation gutturale. Ilerda était la capitale des Ilergètes; mais je pense que le nom du peuple doit être dérivé de celui de la ville; si donc les Ilergètes ont pris ce nom, c'est que primitivement leur capitale s'appelait *Ilerga* et non *Ilerda*. Il est d'ailleurs fort possible que du nom primitif Ιλερχητες on ait fait plus tard Ιλεργητες, en adoucissant la lettre gutturale. Nous retrouverons cette lettre ✕ dans beaucoup de légendes celtibériennes, et nous verrons que la valeur que je viens de lui attribuer n'est pas hypothétique, mais représente réellement la consonnance du caractère celtibérien ✕.

D'autres monnaies autonomes des Ilergètes, présentent les types suivants :

MB. Tête, trois poissons. — ℞ Cavalier tenant une palme; Lég. 28. (Cabinet du roi.)

GB. Tête. — ℞ Même type; Lég. 28. (Cabinet du roi.)

Les poissons paraissent ici, parce qu'Ilerda était placée sur la rivière *Sicoris*, la Sègre de nos jours.

Une variante de cette légende nous prouve que c'est avec raison que dans le nom de Bilbilis, nous avons considéré le signe ᚠ comme un homophone du signe Λ.

Voici comment Erro traduit la légende 28 : « *Nilietza,* » ciudad abundante de lanas, situada en una subida. » Du reste, cette interprétation baroque ne l'empêche pas de classer à Ilerda la pièce qui porte cette légende.

Sestini attribuant au troisième signe la valeur **R**, lit cette légende ILERKAχ ou ILERDAχ pour Ilerda. Cette leçon vicieuse, basée sur une mauvaise interprétation des lettres Ψ et ◊ n'a pas moins conduit l'habile antiquaire à classer convenablement les monnaies celtibériennes en question.

Le docteur Grotefend lit ILERT, en attribuant au signe X la valeur de notre T. Cette erreur est une de celles qui l'ont fourvoyé et l'ont mis dans l'impossibilité de déchiffrer un plus grand nombre de légendes; elle a tenu, sans doute, à ce que, préoccupé de l'idée que la légende concernait la ville d'Ilerda, le savant philologue n'a pas pensé qu'elle pouvait désigner la peuplade ellemême, c'est-à-dire les Ilergètes.

On voit que sans grands efforts et par l'examen de faits simples et clairs, nous sommes arrivés à déterminer avec certitude un bon nombre de caractères celtibériens. Nous avons été mis en mesure de rédiger un premier alphabet (Pl. IV) que nous pouvons immédiatement enrichir de tous les signes homophones fournis par la comparaison des légendes offrant plusieurs variantes. Cette addition des homophones nous donne un second alphabet (Pl. V) beaucoup plus complet, à l'aide duquel nous allons essayer de débrouiller les nombreuses légendes encore indéterminées que nous retrouvons sur les monnaies celtibériennes.

Je vais donc prendre successivement toutes ces légendes et chercher si en employant l'alphabet que je viens d'établir, on peut obtenir pour elles une interprétation qui présente quelqu'apparence de vérité, et qui s'accorde surtout avec les types monétaires.

Peut-être aurais-je dû suivre un ordre géographique dans les développements auxquels je vais passer ; mais comme je n'ai pas assez de confiance en moi-même pour proposer de prime-abord un renversement complet des classifications adoptées jusqu'ici, j'ai mieux aimé laisser à mon travail la forme que lui a donnée le hasard, ou plutôt la méthode de recherches que je m'étais imposée. Je discuterai donc les interprétations auxquelles j'ai cru devoir m'arrêter dans l'ordre même où je les ai trouvées. Beaucoup de ces interprétations me paraissent incontestables ; d'autres sont fort douteuses ; et si je me décide à les proposer, c'est que par mon exemple, j'espère amener de plus habiles à s'occuper sérieusement du problème intéressant que je n'aurai pas eu le bonheur de résoudre complètement*.

LÉGENDES 29 ET 31.

Ces deux légendes que je regarde comme équivalentes se trouvent sur des monnaies offrant les types suivants :

AR. Lég. 29, tête. — ℟ Cavalier au galop, armé d'une lance ; Lég. 30.

MB. Lég. 29 ou Lég. 31, tête, poisson. — ℟ Cavalier au galop, armé d'une lance ; Lég. 32.

MB. Tête, poisson. — ℟ Cavalier au galop, armé d'une lance ; Lég. 33. (Cabinet du roi.)

Nous voyons sur des monnaies semblables de cuivre la

* Je me dispenserai de constater les homophonies qui se présenteront, parce qu'elles ressortiront suffisamment du tableau général des légendes.

légende 29 remplacée par la légende 31 ; c'est donc avec raison que j'ai pu considérer ces deux mots comme ayant une signification à peu près identique ; voyons s'il est possible de déterminer celle-ci.

Dans la légende 31, tout, hormis le premier signe, nous est déjà connu, et nous avons le mot .RBGÉ dans lequel le G comporte un son dur et guttural. Ici une remarque précieuse de Guillaume de Humbolt nous vient en aide. Ce savant a reconnu que pas un nom géographique de l'ancienne Espagne, ainsi que cela se présente dans le basque, ne commence par une R ou par une consonne suivie immédiatement d'une R. Il a de plus montré que si le contraire avait lieu dans un ou deux cas exceptionnels, cela tenait à l'origine étrangère des noms qui offraient cette anomalie ; c'est donc une voyelle qui précède l'R du nom qui nous occupe, et en nous laissant guider par une analogie frappante, nous ne pouvons méconnaître un A dans le premier signe.

Ceci posé, que trouvons-nous dans les deux légendes en question ? Les deux mots ARBA, ARBGÉ qui, avec l'introduction régulière des voyelles brèves, deviennent AREBA et AREBAGÉ.

Je le demande maintenant, peut-on se défendre de la tentation bien naturelle de voir dans ces deux mots le nom de la peuplade que les anciens géographes ont appelée les Arevaques ? La pièce du cabinet du roi, sur laquelle la légende celtibérienne est remplacée par la légende latine ARFA, que je crois avoir bien et dûment reconnue, viendrait à merveille prouver qu'il faut lire ARBA devenu plus tard ARFA, par la mutation si facile et si fréquente

dans tous les idiomes méridionaux du B en V ou F ; mais malheureusement le mauvais état de conservation de cette précieuse monnaie, empêche de rien conclure de son existence.

Quoi qu'il en soit, entre AREVACÆ et AREBAGÉ, il y a une si grande analogie, que lire un des deux mots, c'est lire l'autre. En admettant que le dernier représente le nom du peuple Arevaque, on doit croire que la légende AREBA, désigne le fleuve Areva sur les bords duquel il habitait et dont, au rapport de Pline (lib. III, p. 306 ; éd. du Dauphin), il avait tiré son nom. Le poisson qui accompagne ordinairement cette légende prouve au moins que le peuple dont il s'agit était fixé sur les bords d'un fleuve et s'adonnait à la pêche.

Je propose donc de voir dorénavant dans les légendes en question, le nom des Arevaques et du fleuve qui arrose leur pays. Les Arevaques étaient assez voisins de la Segobrica des Celtibères, pour qu'il n'y ait rien que de très-naturel à retrouver les mêmes types, sur les monnaies des deux peuples.

Florez classe à un *municipium Arvense* de la Bétique, toutes les monnaies à la légende 29.

Erro rejette la classification de Florez ; il lit ARBA ou AREBA et retrouve avec raison dans cette légende le nom des Arebaques ou Arevaques, nom qu'il dérive des deux racines Basques *ar, ara, area* (plaine), *ba* (extension profonde), lesquelles réunies désignent, suivant lui, *un peuple situé dans de grandes plaines.*

Sestini renonce à interpréter cette légende, tout en refusant d'adopter l'opinion de certains antiquaires espa-

gnols qui, lisant αφρα, prétendent qu'il s'agit ici d'un promontoire sur lequel était un temple dédié à Vénus, et qui portait le nom d'*Aphrodisium pyrenaïcum*.

Enfin, le docteur Grotefend ne propose aucune explication de la légende 29, à cause de la valeur erronée qu'il attribue au signe ʌ.

LÉGENDE 34.

Je n'ai vu que deux exemplaires de la monnaie qui présente cette légende. Tous deux font partie de la collection de M. Rollin; ce sont deux MB. On y voit au droit, une tête accompagnée de la légende 35. Sur l'un des exemplaires on remarque en outre un poisson; sur tous deux, le revers offre un cavalier galoppant la lance en arrêt, et au-dessous la légende 34.

Il s'agit de trouver la signification de cette légende dont les trois signes nous sont connus, et nous donnent le mot IBA.

Sestini me paraît avoir deviné juste en pensant que ce mot désigne la ville que Tite-Live appelle IBE (L. XXVIII, c. 21). Cet historien raconte que deux espagnols puissants, nommés Corbi et Orsua, profitant des jeux de gladiateurs donnés par Scipion, à Carthagène, l'an de Rome 547, descendirent dans l'arène sous le prétexte frivole de faire preuve de valeur, mais dans le dessein réel de s'y disputer, le glaive à la main, la possession de la ville d'Ibe; cette ville ne se trouvant mentionnée qu'à propos de ce

fait et par le seul Tite-Live, il est impossible d'en deviner la véritable position.

Les monnaies même peuvent cependant nous fournir un léger indice sur la situation d'Ibe ou Iba. En effet, les types qui se rencontrent sur les pièces de cette ville, sont tellement semblables à ceux des analogues frappés à Helmantica, aujourd'hui Salamanque, qu'il est évident que ces deux villes étaient assez voisines; c'est précisément cette similitude des types qui m'empêche de voir dans la légende 34 le commencement du nom d'Ipagro, ville de la Bétique.

De plus, le poisson qui se rencontre sur ces pièces permet de supposer qu'Iba était située sur les bords d'une rivière, peut-être même, comme Salamanque, sur le Tormes.

L'étude des deux variantes de cette légende nous montre que le signe ⊧ était l'équivalent du signe A.

Velasquez (Tab. XV, Fig. 5) a publié une monnaie de ce genre, dont il lisait la légende NERA, en y trouvant le nom de la peuplade qui habitait le voisinage du cap Nérium.

Erro, lisant de droite à gauche, traduit cette légende par ARAN, mot qui, suivant lui, signifie *plaine étendue*.

Sestini rejette la lecture de Velasquez et attribue cette monnaie à l'Ibe de Tite-Live.

Enfin M. Grotefend, reproduisant cette légende d'après Velasquez et Sestini, n'adopte pas la leçon du dernier et n'en propose pas de nouvelle.

LÉGENDES 36.

Il n'y a aucune incertitude sur la valeur des signes qui composent la deuxième de ces légendes. Ils forment le mot BRIAIE, et comme la première variante est évidemment l'équivalente de la seconde, nous en concluons immédiatement que les deux signes ⋔ et ⋀ sont homophones et les équivalents de notre A.

Reste à trouver la signification du mot BRIAIE. Il se rencontre sur des MB. qui portent au droit une tête, et au revers un bœuf (cabinet du roi). Ce type, qui est presque universel sur les monnaies de moyen module frappées dans la Bétique, nous prouve tout d'abord que les pièces en question appartiennent au midi de l'Espagne, et que, par suite, la localité dont elles présentent le nom, ne doit pas appartenir au nord de la Tarraconaise.

Ptolémée, en énumérant les villes de la Bétique, mentionne, dans le pays des Bastules, une cité maritime nommée Βαρεια.

Pline, qui la place dans la Tarraconaise, l'appelle Barea, et ce nom se retrouve avec la même orthographe sur des autonomes latines, décrites par Sestini. Cette ville a été remplacée par la moderne Vera, près de Muxacra, Murgis, de Ptolémée et de Pline, Murgi des médailles. Entre le nom grec Βαρεια, le nom latin Barea et les noms celtibériens BRIAI, BRIAIE qui, par l'addition de la voyelle brève supprimée, deviennent BARIAI et BARIAIE, il existe une analogie assez forte pour qu'il soit permis de classer

à la Βαιτυα de Ptolémée, les pièces de fabrique bétique offrant la légende celtibérienne en question.

On ne pourrait objecter contre cette attribution, que l'emploi des caractères celtibériens purs sur une pièce d'une ville bastule; mais cette objection tombe devant le fait certain de l'existence des monnaies, à légendes celtibériennes pures, frappées avec les noms d'Urson et d'Onoba, villes placées au centre de la Bétique.

D'autres villes d'Espagne ont un nom à peu près semblable: ainsi nous trouvons chez les Berons, Varia; chez les Caristes, Velia; et chez les Edetans, Belia; mais le type, essentiellement propre à la Bétique, des monnaies en question, ne permet pas de les attribuer à une peuplade de la Tarraconaise.

Sestini n'a pas mentionné cette légende.

M. Grotefend (Nos 17 et 18), en donne, d'après Mionnet, deux variantes incorrectes. Il n'en traduit que les quatre premiers signes qu'il lit BBIG.

LÉGENDE 37.

Ces légendes se lisent sur des MB. offrant les types suivants :

Tête, poisson. — ℟ Cavalier galoppant la lance en arrêt. (Cabinet de M. Rollin.)

Tête, trois poissons. — ℟ Cavalier tenant une palme. (Cabinet du roi.)

Sestini donne (Tab. IX, Fig. 4) une figure de cette

monnaie; la légende y est écrite comme au numéro 38 tandis que dans le texte elle est copiée sous la forme 39. Je puis garantir l'exactitude de ma transcription.

Analysons cette légende; toutes les lettres nous en sont connues et nous avons SPLAIE ou SBLAIE. Remarquons que la terminaison de ce mot est en tout semblable à celle de la légende dans laquelle nous avons trouvé plus haut le nom de la Βαρεία de Ptolémée. Puisque le nom Bareia ou Barea était rendu dans la langue celtibérienne par le mot BRIAIE, nous pouvons admettre sans difficulté, que le mot celtibérien SPLAIE a dû fournir aux Latins un nom comme Spala ou Spalea.

Pline mentionne, sous le nom d'Ispalenses ou de Spalenses, une peuplade de la Tarraconaise, agrégée à la convention juridique de Saragosse et non à celle de Carthagène, comme le dit Sestini; très-certainement ce nom convient aux habitants de la Spala ou Spalea dont nous retrouvons la légende sur les monnaies en question *.

Lastanosa (Tab. XXV, Fig. 1) a publié une monnaie semblable, mais avec la légende incorrecte 40.

Velasquez (Tab. XIV, Fig. 9) en donne une pareille, mais avec la légende 41, qu'il lit SPALENY, et qu'il attribue aux Spalenses de Pline.

Sestini, ne s'embarrassant pas de la présence des deux signes consécutifs équivalents Λ, traduit le premier par A

* Le P. Hardouin (nota XXII ad lib. III Plinii, édition du Dauphin) a supprimé le nom des Spalenses que les éditions antérieures à celle commentée par lui, avaient intercalés dans les peuples annexés à la juridiction de Saragosse. Les manuscrits qu'il a suivis ne citent pas ce nom, de la présence duquel il s'étonne.

et le second par L. Il obtient ainsi le mot SPALIE dont il fait le nom Spalio de la ville des Spalenses de Pline. Cette forme ne saurait être exacte puisqu'alors les Latins eussent tout naturellement appelé le peuple Spalionenses et non Spalenses. Il faut donc s'en tenir à l'une des deux formes Spala, Spalea.

M. Grotefend qui a étudié cette légende sur la monnaie elle-même, l'a copiée avec exactitude (N° 79), mais n'en a point donné d'explication.

Le nom des Spalenses n'existe pas dans toutes les éditions de Pline, et celle du Dauphin, entre autres, ne le porte pas. Les monuments numismatiques ne viendraient-ils pas prouver que c'était avec raison qu'une peuplade nommée les Spalenses, était classée parmi celles qui dépendaient de la convention juridique de Cæsaraugusta? je suis bien tenté de le croire, en voyant que le type du cavalier tenant une palme, type éminemment propre aux provinces celtibériennes du nord, type essentiel des Ilergètes, se retrouve sur les monnaies de Spala. Les poissons placés sur les espèces de cette ville démontrent en outre qu'elle était située sur les côtes ou sur les rives d'un fleuve.

LÉGENDE 42.

Cette légende se rencontre sur des pièces offrant les types suivants :

MB. Tête barbue, poisson, initiale de la légende 42. — ℞ Cavalier galoppant la lance en arrêt, au-dessus un croissant. (Cabinets du roi et de M. Rollin.)

PB. Tête, poisson, initiale de la légende 42. — ℞ Cheval bridé, dessus M, dessous légende 42. (Cabinet du roi.)

PB. Tête, initiale de la légende 42. — ℞ Cheval, ... ; Lég. 43. (Cabinet de feu M. Gorcy, de Metz.)

Sestini (Tab. VI, Fig. 18) donne la figure de la première des trois monnaies que je viens de décrire ; la légende qu'elle présente a la forme 44, c'est-à-dire que son dernier signe est tout à fait semblable au T des légendes déjà passées en revue, de Castulon et de Toletum. Si c'est réellement un T, nous avons ORSPT pour transcription du mot ; mais il est tout naturel qu'il y ait de l'incertitude sur un signe qui peut être traduit par A ou par T suivant que les traits qui le forment sont plus ou moins longs, suivant que le trait vertical atteint ou n'atteint pas le sommet de l'angle formé par les deux traits obliques. J'avoue que, sans la présence des deux légendes de Castulon et de Toletum, j'hésiterais à établir une distinction basée sur de si faibles différences, et que j'aimerais mieux voir constamment un A dans le caractère ↑, quelle que fût la longueur respective des traits qui le constituent ; dans les légendes que j'ai recueillies, je trouve

assez d'incertitude pour ne pouvoir préciser s'il faut lire ORSPT ou ORSPA.

Dans le premier cas, en substituant les voyelles brèves, nous avons un nom qui peut être lu OROSPET, et qui par suite ressemble parfaitement au mot OROSPEDA, nom d'un groupe de montagnes qui se relie à la Sierra Morena. Alors il faudrait admettre, comme le fait Sestini, qu'une des peuplades habitant le pied de cette montagne, avait une ville à laquelle était appliqué le nom de la montagne elle-même; malheureusement aucun des anciens géographes ne mentionne une cité du nom d'Orospeda.

Bien donc que cette version puisse jusqu'à un certain point paraître convenable, j'avoue qu'elle ne me satisfait pas pleinement. Voyons maintenant s'il est possible de trouver une autre attribution pour la pièce en question, en donnant au dernier signe la valeur d'un A. Nous avons, en substituant les voyelles brèves omises, un nom qui peut se lire ORISIPA pour Orisipo et qui n'est plus tronqué comme le nom OROSPET, pour Orospeda.

Pline cite dans la Lusitanique une ville du nom d'Olisipo; or, la substitution de l'L à l'R est un fait philologique très-ordinaire; on peut donc regarder le mot Orisipo comme l'équivalent d'Olisipo. Olisipo donnait son nom au promontoire qui porte aujourd'hui celui de capo di Rocca Sintra, suivant le P. Hardouin. Quoi qu'il en soit, Olisipo qui était une ville de l'Estramadure moderne, située nécessairement assez près de Leïria et d'Alcobaça, élevées sur les ruines de Colippo et de Burobritium, aura probablement été remplacée elle-même par Lisbonne, dont le nom rappelle celui de la ville antique.

Maintenant faut-il classer à Olisipo de la Lusitanique les monnaies celtibériennes à la légende ORISIPO? c'est ce que je n'admettrais que bien difficilement. Chacun pourra choisir des deux attributions à Orospeda ou Olisipo, celle qui lui paraîtra la plus convenable. Toutefois, je ne puis m'empêcher de faire remarquer que la présence du type du cavalier armé de la lance, offre un argument en faveur de l'attribution à une localité moins éloignée que Olisipo du centre de la Celtibérie. Aurait-il existé dans l'ancienne Espagne, une cité du nom d'Orisipo, oubliée par les géographes ? c'est ce que je ne saurais dire*.

Erro traduit cette légende par *Otzeri*, mot qui, suivant lui, signifie *peuple froid!*

* Ce qui est certain, c'est que les monnaies à la légende 42 ont une identité parfaite de type et de fabrique avec les pièces que nous classerons plus tard à Orisia, capitale des Oretans ; par conséquent, il y a tout lieu de croire que ces monnaies ont été frappées dans des localités assez voisines. Il existe sur la côte, à distance à peu près égale entre l'embouchure de l'Ebre et Valence, une ville qui, de nos jours, s'appelle encore Oropesa. Une simple transposition de lettres ferait de ce nom le nom Orosepa, bien voisin de notre mot celtibérien. Je ne sais jusqu'à quel point le fait analogue relatif au nom primitif Ilerda, devenu Lerida dans les temps modernes, pourrait autoriser l'adoption d'une hypothèse de ce genre pour Oropesa; en tout cas, s'il en était ainsi, les types du cavalier la lance en arrêt, et du poisson placé au droit, seraient parfaitement d'accord avec l'origine des pièces qui les portent.

Une autre Oropesa se trouve dans les terres, à quelques lieues de la rive droite du Tage et à la pointe extrême de la Castille vieille; sa position loin d'un grand cours d'eau, empêche naturellement de lui donner des monnaies sur lesquelles paraissent des poissons.

Une des pièces décrites plus haut offre les globules, indices des valeurs monétaires des espèces italiques, globules que nous retrouvons sur les monnaies de plusieurs autres villes d'Espagne; il y a donc lieu de croire que l'Orisipo en question avait quelqu'importance et entretenait des relations fréquentes avec l'Italie.

Nous avons vu plus haut que Sestini lit ORSPT et retrouve dans ce mot le nom Orospeda.

Enfin, M. Grotefend rapportant cette légende d'après Sestini, n'en donne aucune explication.

LÉGENDES 45 ET 47.

Ces deux légendes équivalentes, se rencontrent sur des monnaies offrant les types suivants :

AR. Tête, ⊙. — ℞ Cavalier galoppant la lance en arrêt ; Lég. 45. (Cabinet du roi.)

AR. Tête. — ℞ Cavalier galoppant la lance en arrêt ; Lég. 47. (Cabinet du roi.)

MB. Tête et trois poissons. — ℞ Cavalier galoppant la lance en arrêt ; Lég. 47. (Cabinet du roi.)

MB. Tête et deux poissons. — ℞ Cavalier galoppant la lance en arrêt ; Lég. 45 (cabinet du roi), ou Lég. 46 (Sestini, Pl. IX, 17).

Tous les signes de ces légendes nous sont connus, et nous pouvons les transcrire immédiatement de la manière suivante BRFGR BKS. BREGRBK.

La première de ces deux formes nous prouve d'abord que le mot séparé BKS, doit être considéré isolément et ne fait pas suite au premier groupe de cinq lettres BREGR. Nous devons donc analyser à part chacun de ces deux mots.

Le sens du premier n'est pas difficile à deviner. Ptolémée, dans son énumération des peuples de la Tarra-

connaise cite les Bræcarii, dont la ville capitale, nommée Bræcara ou mieux Bracara, suivant quelques éditions, est devenue la moderne Braga. Incontestablement, la légende celtibérienne en question désigne le peuple Bracare. La comparaison du nom moderne Braga avec le nom Bracara, et avec celui que nous fournit la légende celtibérienne, nous démontre que l'équivalent du caractère X est bien un G dur et aspiré, voisin du χ grec, que les Celtibériens représentaient par le signe ✕, signe qui, dans l'espagnol moderne, a conservé la même valeur sans altération.

Nous devons donc sans hésitation classer aux Bracares toutes les pièces qui offrent la légende analysée, et je ne pense pas qu'il y ait d'attribution numismatique plus rigoureuse que celle-là.

Les poissons qui paraissent sur cette monnaie, ont évidemment trait à la situation de Bracara sur la rivière nommée de nos jours le Cavailo, ou à l'habitation de la peuplade Bracare entre deux fleuves, le Minho et le Douro.

Quant au mot trilittéral BKS, il est bien moins aisé d'en deviner le sens. Remarquons d'abord que très-souvent il sert de terminaison aux légendes celtibériennes, et sur des pièces de fabrique très-différente; on ne peut donc être tenté d'y voir le nom d'une ville dans laquelle auraient été frappées des monnaies d'alliance avec d'autres cités espagnoles, indiquées par les premières portions des légendes.

Si donc ces trois caractères forment un nom de ville, ce doit être le nom de la ville alliée, et non pas de

celle où se fabriquaient les monnaies. En admettant cette hypothèse, on ne trouve qu'une ville de l'antique Espagne, qui puisse être désignée par ces trois lettres, c'est Bucasis des Accetans, citée par Ptolémée; faute de mieux, nous adopterons cette attribution que je regarde tout le premier comme fort douteuse.

Sestini lisant les deux mots sans les séparer, transcrit cette légende de la manière suivante : **BiREROBeCHaS** ou **ViREROVeCHaS**, et en conséquence, il n'hésite pas à classer les monnaies qui la portent à la ville des Autrigons nommée Virovesca par Pline, Βουρουεσκα ou Ουιρουεσκα par Ptolémée, Virovesca dans l'Itinéraire d'Antonin, et Briviesca de nos jours.

Les antiquaires espagnols, dont l'opinion a guidé Sestini dans son attribution, traduisent cette légende les uns par **BDERoDBeCHaS**, les autres par **VBERoDVeCHaS**, ou **VÆERoDVeCHaS**.

Il serait inutile d'insister sur l'inexactitude de toutes ces transcriptions, aucune d'elles ne pouvant soutenir le moindre examen.

M. Grotefend qui l'a bien senti, reproduit ces deux légendes (Nos 50 et 51), mais ne cherche pas à les interpréter.

—

LÉGENDE 48.

Un curieux MB. celtibérien du cabinet du roi présente les types suivants :

Tête accompagnée de trois poissons. — R/ Cavalier la lance en arrêt ; dessous la légende 48. Sur un exemplaire appartenant à M. Bohl de Coblentz, j'ai cru voir la deuxième variante.

Dans cette légende, les trois derniers caractères nous sont connus, et se lisent SKN ; mais il faut déterminer les signes précédents. Or, jusqu'ici toutes les fois que nous nous sommes laissé guider par l'analogie des caractères incertains avec les caractères des anciens alphabets græco-italiques, nous sommes arrivés à des valeurs convenables ; si donc cette fois encore nous en faisons autant, nous devons donner au signe ᛟ la valeur d'Ω ou d'un O fortement accentué. Le caractère qui précède est évidemment l'équivalent du signe Ψ déjà connu ; nous avons donc pour fin de la légende le mot EOSKN.

Deux I viennent avant la lettre E, et il n'est pas facile d'en trouver la valeur précise ; peut-être d'ailleurs ces deux jambages ne représentent-ils pas correctement la lettre que le graveur celtibérien a voulu tracer ; s'il en était ainsi, ce pourrait être une H mal formée, auquel cas nous aurions le mot IEOSKN ; ou bien le premier des deux I conservant sa valeur, le second devrait être pris pour un ᛚ mal formé, auquel cas nous aurions ILEOSKN.

Quelle que soit la leçon que l'on adopte, la légende me paraît concerner une des deux villes suivantes : ou bien

c'est la cité des Ilergètes nommée par Ptolémée, Osca, par Strabon, Ileosca, par Velleius Paterculus, Ætosca, et par les Espagnols de nos jours, Huesca (cette ville située sur l'Alcanadre, l'un des affluents de l'Ebre, était de la convention juridique de Saragosse): ou bien c'est une ville également nommée Osca par Pline, mais située sur les confins de la Bétique, et remplacée, suivant l'opinion des auteurs espagnols, par Huescar, qui se trouve sur les limites du royaume de Grenade et de la nouvelle Castille. Pline met cette ville au rang de celles qui dépendent de la convention de Cordoue, et l'attribue à la nation des Bastitans, qu'il confond probablement avec les Bastules; Ptolémée la donne aux Turditans. Le type du cavalier armé de la lance, me fait pencher fortement en faveur de l'Osca des Bastules, parce qu'il ne convient nullement à l'Osca des Ilergètes.

M. Grotefend (Nº 78) reproduit cette légende d'après Mionnet, mais n'en donne pas d'explication.

LÉGENDES 49, 50 52 ET 54.

Les pièces qui présentent ces différentes légendes accouplées, forment un groupe bien distinct parmi les monnaies celtibériennes, à cause de leur style, de leur fabrique et de leurs types qui sont si parfaitement identiques, que l'on serait d'abord tenté de considérer les deux espèces comme ayant été fabriquées dans une seule et même ville (celle qui est mentionnée du côté de

la tête), pour perpétuer la mémoire des alliances conclues par cette ville avec deux cités voisines, et à la même époque. Nous serons pourtant forcés de reconnaître à des indices certains, que le lieu de fabrication do ces monnaies est cette fois comme toujours, inscrit au revers et sous le cavalier. Mais si les deux villes nommées de ce côté sont précisément à très-petite distance l'une de l'autre, l'identité des types fournira une preuve de plus en faveur de la traduction que je vais proposer.

Occupons-nous d'abord des deux premières légendes. Les types qui les accompagnent sont les suivants :

AR. Tête ; Lég. 49. — ℞ Cavalier au galop, tenant une épée de la main droite ; Lég. 50. (Cabinets du roi et de M. Rollin.)

Tous les caractères qui se présentent ici nous sont connus et les deux mots se transcrivent immédiatement ONGK et ONEBN. En introduisant les voyelles brèves supprimées, nous obtenons ONEGK et ONEBEN.

Ces mots offrent une assez grande ressemblance avec les noms de deux villes citées par les anciens géographes. La première est Oningis, que Pline mentionne parmi les cités de la Bétique, dépendant de la convention juridique d'Astigi (aujourd'hui Ecija).

Le P. Hardouin (nota XIV, ad librum tertium Plinii, éd. du Dauphin) montre que le texte même de Pline réfute l'opinion de Mariana, qui retrouvait Oningis à Jaen, localité qui dut être évidemment de la convention de Cordoue; il montre de plus que Tite-Live (lib. XXVIII, p. 319), en parlant d'Oringis, place cette ville près de Cadix et de l'Océan, en ajoutant qu'elle fut détruite par

Scipion. S'il faut, comme le fait le P. Hardouin, regarder Oningis et Oringis comme une seule et même ville, on pourrait, de la présence du nom de cette ville sur une monnaie celtibérienne, tirer un argument en faveur de l'opinion qui ferait remonter ces monnaies au-delà de l'époque de Scipion. Remarquons toutefois que Pline, qui ne manque pas de dire, à propos de Munda, rasée après la défaite des fils de Pompée : « Inter quæ *fuit* Munda » cum Pompeii filio capta » cite Oningis comme existant au moment où il écrit, et que par suite l'argument en question n'aurait pas une grande valeur, pour peu qu'on s'en tînt à la lettre du texte de l'illustre géographe.

Quant à la deuxième ville indiquée par les légendes, c'est l'Onoba de Ptolémée, de Pline et de Strabon, l'Onuba des médailles, Huelva de nos jours. Onoba, d'après le texte de Pline et celui même de Ptolémée *, était une ville de la juridiction de Cordoue, située dans les terres, assez loin du Bétis (Guadalquivir), et dans le voisinage d'Epora (aujourd'hui Montoro) et de Sacilis (Alcorrucen). Il ne faut donc pas confondre cet Onoba avec l'Onoba Æstuaria qui existait vers l'embouchure de l'Anas, au point où se trouve actuellement Gibraléon, et non à Gibraltar, comme le croit le P. Hardouin.

Sestini, d'après une dissertation de D. Antonio del Barco, avait déjà regardé Huelva comme placée sur les ruines d'Onoba. Ce qui est certain, c'est que cette ville ne peut être sur la rive droite du Bétis et encore moins placée à Gibraléon.

* Pline (lib. III, pag. 293; éd. du Dauphin). — Ptolémée (lib. II, cap. 4.

Remarquons d'abord qu'en transcrivant la première légende en caractères grecs, nous aurions *Ωνεγχ*, et que ce mot, une fois muni d'une terminaison grecque, deviendrait *Ωνεγχις* et se prononcerait *onenkis*, en donnant au χ sa valeur gutturale. Très-certainement il y a une assez grande analogie entre le mot celtibérien écrit en caractères dont trois sur quatre sont empruntés à l'alphabet grec, et le nom même de l'Oningis de Pline, pour que l'on puisse se croire fondé à retrouver ce nom dans la légende 49.

Nous avons vu, d'après les textes et les médailles latines, que la deuxième voyelle du nom d'Onoba était d'une accentuation assez incertaine, puisque l'on trouve Onoba dans les auteurs et Onuba sur les monnaies; il n'y a donc rien de bien extraordinaire à voir le même nom écrit Oneba par les Celtibériens eux-mêmes. Nous pouvons dès-lors considérer la légende 50 comme représentant l'Onoba de la Bétique. En conséquence, ces monnaies auraient été frappées à Onoba, en commémoration de l'alliance de cette ville avec Oningis.

Il n'y a pas de poissons du côté de la tête, et c'est un indice, faible il est vrai, de la situation méditerranée d'Onoba.

Erro s'est occupé des monnaies qui présentent ces deux légendes qu'il a traduites de la manière suivante: lisant la première de droite à gauche, il la transcrit ZAZNAR ou ZUAZNAR, et traduit *Ciudad situada en una profondidad*, ou bien *Pueblo situado en una subida aspera*. Quand à la légende 50 qu'il a mal lue, puisqu'il la copie comme 51, il la traduit par ERNIRIAN qui veut dire suivant lui: *Medalla batida en la Ciudad de*

Erni. Il est inutile d'insister sur de semblables explications.

Sestini ne cite pas les monnaies dont nous venons de nous occuper, mais à propos de celles qui vont suivre et sur lesquelles nous rencontrons encore la légende d'Oningis, il transcrit cette légende ONRCH, qu'il interprète ORGIA, en y retrouvant la cité des Ilergètes nommée Orcia par Ptolémée, cité qui, suivant les uns, a donné son nom au golfe d'Urgel, ou qui, suivant les autres, a été remplacée par la ville moderne d'Orgagna.

M. Grotefend (Nos 74 et 75), a copié ces deux légendes dans l'ouvrage de Mionnet, mais n'a pas essayé de les expliquer.

Je passe actuellement à l'analyse de la deuxième légende qui se rencontre accouplée avec celle que j'ai pensé devoir appliquer à Oningis; voici d'abord quels sont les types qui l'accompagnent:

AR. Lég. 49, tête. — ℞ Cavalier l'épée à la main; Lég. 52. (Cabinet du roi.)

MB. Même légende, tête, poisson. — ℞ Même type; Lég. 54 (Cabinet du roi.)

MB. Pas de légende, même type. — ℞ Même type, même légende. (Cabinet du roi.)

Ainsi que je l'ai déjà dit, le type du cavalier tenant une épée, nous démontre que les pièces en question ont été fabriquées dans le voisinage d'Onoba, puisque les monnaies de cette dernière ville présentent ce même type. Remarquons maintenant que la pièce de MB., sur laquelle la légende 54 se trouve seule, prouve que toutes ces pièces ont été frappées dans la ville désignée

par cette légende, et en souvenir de son alliance avec Oningis.

Cherchons maintenant quelle peut être cette ville. La légende qui nous occupe offre deux variantes, qui n'en ont pas moins la même valenr; ainsi, nous avons les deux formes 52 et 54. Si nous cherchons à transcrire ces deux mots en lettres latines, nous voyons tout d'abord, qu'à l'exception du premier, tous les caractères ont une valeur déjà déterminée, et, abstraction faite de cette première lettre, nous avons .SONES et .RSONES. Le premier signe est donc une voyelle, et en procédant par l'exclusion de celles que nous connaissons déjà, nous pouvons affirmer que ce signe doit être un U ou un I, ou mieux l'un et l'autre, puisque dans l'alphabet grec l'upsilon a la valeur d'un I dont il conserve le son.

Nous avons donc ISONES ou USONES, et IRSONES ou URSONES. Il ne nous est pas difficile maintenant de reconnaître dans ces mots le nom d'une cité de la Bétique, dont il est souvent question dans les auteurs : c'est évidemment l'Ursone des médailles latines, Urso de Ptolémée, Urson de Strabon, Ορσωνα d'Appien, Ursaon d'Hirtius, Urso (surnommée Gemina Urbanorum) de Pline, Osuna de nos jours *. Cette ville était annexée à la convention juridique d'Astigi, comme Oningis. Nous devons croire que parmi les monnaies décrites plus haut, la dernière est une autonome d'Urson, et que celles qui présentent deux légendes ont été frappées dans la même ville, mais

* Il n'est pas sans intérêt de remarqner que le nom moderne Osuna sans la consonne R, s'accorde avec celles de nos légendes dans lesquelles la consonne éqnivalente ◊ se tronve snpprimée.

en mémoire de son alliance avec Oningis. Les pièces de cuivre offrent au droit un poisson, par conséquent Urson devait être située sur un cours d'eau. Osuna est effectivement près de l'un des affluents du Bétis. Onoba, Urson et Oningis sont des villes voisines, donc il n'y a rien que de très-naturel dans l'identité des types *.

Nous avons déjà vu comment Erro traduit le mot celtibérien 49. Il donne à la deuxième légende la forme incorrecte 53, et la lisant de droite à gauche, il la transcrit ZENTAI en y voyant le nom de Sentica.

Sestini lit AISONES ou ASONES et traduit par ÆSONA, ville des Ilergètes, nommée Æsona ou Iessona, dans les inscriptions qu'il rapporte.

M. Grotefend donne, sans les expliquer, les deux variantes de cette légende (Nos 76 et 77).

* Quant à la présence des caractères celtibériens purs, elle ne saurait nous étonner, si nous considérons que Pline (lib. III, c. III, p. 295, éd. du Dauphin), parlant des Celtiques, habitants de la partie de l'Andalousie comprise entre le Bétis et Badajoz, dit : « Celticos a » celtiberis ex Lusitaniâ advenisse manifestum est, sacris, linguâ, » oppidorum vocabulis. » Onoba, Urson et Oningis étaient assez près des Celtiques pour adopter pleinement leur alphabet.



LÉGENDE 55.

Nous trouvons cette légende sur des monnaies qui présentent les types suivants :

AR. Tête, intiale de la légende 55. — ℟ Cavalier galoppant la lance en arrêt ; Lég. 55. (Cabinet du roi.)

MB. Tête, même initiale. — ℟ Même type ; Lég. 55. (Cabinets du roi et de M. Rollin.)

PB. Tête, même initiale. — ℟ Cheval ailé ; Lég. 55. (Cabinet du roi.)

Le type du cavalier armé d'une lance nous ramène dans la Tarraconaise ; quant à celui du cheval ailé (que nous ne retrouverons que sur des pièces classées plus loin à Helmantica et aux Anenses), il peut être aussi considéré comme étant propre à la Tarraconaise. Voyons s'il existe dans cette vaste province une cité qui puisse revendiquer les monnaies en question.

Toutes les lettres de la légende celtibérienne nous sont connues ; elles forment le mot OLIGIE ou OLIZIE. Or, la capitale des Oretans, nommée Oria par Strabon et Oreton par Ptolémée, est désignée par Etienne de Byzance sous le nom d'Ὀρισία. Certes, entre les deux mots OLIZIE et Ὀρισία il y a une analogie assez grande pour que l'on puisse, sans grande chance d'erreur, regarder l'un comme n'étant qu'une transcription de l'autre, mais légèrement modifié par des différences de prononciation. Nous sommes donc amenés à considérer les pièces en question comme ayant été frappées dans la capitale des Oretans.

Quant aux initiales qui paraissent au droit, elles sont évidemment celles du nom qui se voit inscrit au revers,

et elles jouent ici le même rôle que les initiales B et S placées au droit des monnaies de Bilbilis et de Segobrica.

Plus haut nous avons parlé de la cité des Ilergètes que Ptolémée appelle Orcia, Orgia; peut-être pourrait-on chercher à lui attribuer les pièces en question; mais Orgia était une ville maritime et nous ne trouvons pas ici l'indice habituel d'une pareille situation; d'ailleurs les monnaies des Ilergètes offrent d'ordinaire un cavalier tenant une palme, et non pas un cavalier armé d'une lance; je ne pense donc pas qu'on puisse élever de difficulté sérieuse contre l'attribution que je propose, en faveur de l'Ορισια des Oretans.

Sestini qui traduit cette légende par ΟΛΙΓΗΡ ou OLIGER, n'en conclut pas moins qu'elle indique la ville que les latins ont nommée Osicerda, l'Ossigerda de Pline, dont nous avons déjà rencontré le nom celtibérien. Ce serait perdre son temps que de réfuter une semblable attribution; il me suffit donc de la mentionner.

M. Grotefend (N[os] 28, 29) raporte deux variantes de cette légende, qu'il laisse inexpliquées. La seconde, extraite de Velasquez (XIII, 10), est précieuse, en ce qu'elle démontre l'homophonie des signes Ψ et ⊭.

LÉGENDES 56 ET 57.

Ici se placent naturellement, à cause de la présence de la syllabe ᛟΛ, des monnaies celtibériennes dont je ne puis deviner l'attribution. Je me contenterai donc de mentionner les diverses hypothèses qu'elles peuvent faire naître.

Voici la description de leurs types :

MB. Tête. — ℟ Cavalier tenant une palme ; Lég. 57. (Cabinet du roi.)

MB. De meilleure fabrique. Mêmes types ; Lég. 56. (Cabinet du roi.)

MB. Tête, ᛟΛ. — ℟ Cavalier tenant une palme ; Lég. 56. (Cabinet du roi.)

MB. Tête, <. — ℟ Même type ; Lég. 57. (Cabinet de M. Rollin.)

PB. Tête. — ℟ Parties antérieures d'un cheval ailé ; Lég. 56. (Cabinet de M. Rollin.)

Le type du cavalier tenant une palme, appartient spécialement aux peuplades du nord de l'Espagne. Il en est de même de celui qui se présente sur la pièce de petit bronze, puisqu'il ne se rencontre que sur les monnaies de Kissa, ville des Accetans, et de Setisacum, ville des Murboges.

Les légendes qui nous occupent diffèrent entre elles en ce que le signe initial se trouve quelquefois supprimé. On pourrait dès-lors admettre qu'il ne fait pas partie essentielle du nom cherché, parce que ce n'est jamais sur le premier caractère d'une légende que portent les

variantes, mais bien sur les derniers, suivant que cette légende est plus ou moins abrégée. Quoi qu'il en soit, nous avons les deux mots ESÈ, ESI, IESÈ, IESI, si nous nous en tenons aux valeurs alphabétiques déjà reconnues.

En nous laissant guider par la présence de la syllabe OL qui, d'après ce que nous avons vu plus haut, peut être considérée comme désignant les Oretans, il serait possible de voir dans la légende le nom celtibérien de la Biatia de Ptolémée : mais c'est plus que douteux.

Si, d'un autre côté, on donne au signe M la valeur de notre M ainsi que nous serons forcés de le faire lorsqu'il s'agira de la légende d'Helmantica, on trouve EMÈ, EMI ; IEMÈ, IEMI. C'est la version que Sestini a cru devoir adopter, et par suite de laquelle il a classé ces monnaies à Hemeroscopium, ville d'origine marseillaise que Strabon place entre Carthagène et l'embouchure du fleuve Sucron. Sestini connaissait pourtant les pièces à la légende 56, qui eussent dû modifier son opinion. D'ailleurs, le nom d'Hemeroscopium étant formé de deux mots grecs, dont l'un s'écrit Ημερα et non Εμηρα, il ne peut être question de cette ville dans une légende dont la transcription en lettres grecques donnerait le mot Εμη. L'attribution de Sestini doit donc être rejetée.

Il nous reste une troisième hypothèse qui, malheureusement, n'est guère plus admissible que la précédente. Elle est fondée sur l'existence d'une légende barbare d'Emporiæ, décrite par Mionnet (Supplément, IX, 58, Rhoda). Cette légende se présente sous la forme 58, et il est aisé d'y retrouver le mot Ενπορτν, équivalent évident du mot grec Εμποριτων, mais qui a subi des mo-

difications toutes dans l'esprit du système alphabétique des Celtibériens ; ainsi, les deux voyelles ι et ω sont supprimées. Il est clair que dans cette légende le signe H tient la place d'un π, avec lequel il a d'ailleurs une assez grande analogie. Si donc, on admettait que dans les légendes qui nous occupent, le caractère H dût recevoir cette même valeur, on aurait les deux mots ESP ou IESP, qui pourraient designer Iespus des Accetans. Nous avons vu qu'un des MB. décrits plus haut offre au droit la lettre ⟨ et dans cette supposition celle-ci pourrait être prise pour l'initiale du nom des Contestans. Je le repète, tout ceci est plus que douteux, et je renonce prudemment à me prononcer en faveur de l'une quelconque des deux interprétations autres que celle de Sestini.

Si enfin l'on donnait à la fois au signe M la valeur M et au signe H la valeur P, on aurait les deux mots EMP et IEMP, et comme le signe initial ᛗ ne fait pas essentiellement partie de la légende à deviner, on pourrait y voir l'initiale du nom de la penplade à laquelle appartenait Emporiæ, c'est-à-dire les Indigètes.

Voilà bien des hypothèses pour un mot de quatre lettres, je me hâte donc de l'abandonner en souhaitant que d'autres soient plus habiles que moi, et parviennent à en débrouiller le sens.

Nous avons vu que Sestini donnait à Hemeroscopium la pièce à la légende 57.

M. Grotefend reproduit ces deux légendes (Nos 107 et 113), mais ne les explique pas.

LÉGENDE 59.

Sestini (Pl. III, Fig. 7 et 8) a le premier rapproché d'une manière fort heureuse deux monnaies de cuivre qui, très-certainement, ont la même origine. Sur les deux pièces on voit: au droit une tête laurée et barbue; au revers un cheval galoppant librement à gauche. La première porte la légende latine SACILI (cabinet du roi), et la seconde, la légende celtibérienne 59 (cabinet de M. Rollin). Il y a donc tout lieu de croire que ces deux légendes ont la même signification. Voyons s'il est possible d'obtenir aisément par décomposition des deux caractères celtibériens, une légende complète qui représente le mot SACILI. Ce mot, en ne négligeant aucune voyelle, devrait être écrit SAKILI, mais on doit supposer que la voyelle brève placée à la suite du ⟨ put être supprimée.

Analysons maintenant la légende à déchiffrer, le premier signe est bien le ϟ initial du nom; or, le second qui n'est pas une lettre celtibérienne devient, lorsqu'on le coupe en deux, par sa partie supérieure Λ, par sa partie inférieure Λ ou ⟨ et enfin, si on le renverse en entier ᛋ; nous aurions donc en définitive tous les caractères qui concourent à la composition du mot SAKLI; toutefois il est plus raisonnable de ne pas chercher le ᛋ, dans le dernier signe, en sorte que la légende se réduit à SAKL pour SAKIL. Certes, si cet exemple de caractère monogrammatique était le seul qui se présentât dans les légendes celtibériennes, on serait en droit de rejeter de

prime-abord et sans examen, l'explication que je propose ; mais nous retrouverons des monogrammes analogues à Kissa, à Ebysus, etc., etc., et d'ailleurs, cet usage de composer les caractères s'est conservé jusque sous les Romains, puisque nous rencontrons sur des monnaies latines de l'antique Espagne, les légendes 2, 20 et 61, etc. (cabinet du roi).

On peut, du reste, m'objecter ici que, puisque le second signe de la légende celtibérienne représente tant de lettres à lui seul, il n'en coûtait pas plus de lui faire représenter également l'S initiale du nom SACILI. Ma réponse est toute prête et la voici: un autre MB. du cabinet du roi, offre au droit la même tête avec le caractère 60 ; au revers un bœuf et une couronne, avec la légende 62, écrite en lettres qui diffèrent sensiblement des celtibériennes. Je crois fermement que le signe 60, tient ici la place de la légende 59, et donne implicitement le même nom SAKL de Sacilis.

Sacilis, nommé par Ptolémée Σακιλις, et par Pline, Sacili, comme sur les monnaies latines, est placée par le premier vers l'intérieur des terres, au pays des Turdules, et par le second, parmi les villes de la convention de Corduba, non situées sur les bords du Bétis. Effectivement, les recherches des antiquaires espagnols ont prouvé que Sacilis, qui devint un municipe sous la domination romaine, était située dans la localité nommée actuellement Alcorrucen. La meilleure preuve à l'appui de cette opinion, est la rencontre fréquente sur le sol d'Alcorrucen, des monnaies à la légende SACILI.

Sestini, regardant comme puniques les deux signes

celtibériens que je viens d'analyser, trouve dans le premier un Tzade, et dans le second un Coph; par suite, il recompose le mot TSaC, qu'il regarde comme syllabe initiale du nom phénicien de Sacilis. De plus, de la présence du cheval, type qu'il considère comme essentiellement punique, il conclut que Sacilis fut fondée par les Phéniciens ou les Carthaginois.

LÉGENDE 63.

Nous avons vu que l'attribution aux Kilins des monnaies à la légende celtibérienne 21, accompagnée ou non de son équivalente latine GILI, devait être abandonnée. Voici maintenant la description d'autres monnaies qui appartiennent incontestablement aux Kilins.

MB Tête, une palme et un poisson. — ℞. Cavalier la lance en arrêt; Lég. 63. (Cabinet de M. Rollin.)

La transcription de cette légende en caractères latins, nous donne KLIN ou KILIN en réintégrant la voyelle supprimée. Ici la ressemblance des noms est telle qu'il n'y a pas d'erreur possible; il s'agit bien certainement des Kilins, Κιλινοι de Ptolémée, Cileni, de Pline, dont la capitale est nommée Aquæ Calidæ, Υδατα Θερμα par Ptolémée (Orense de nos jours). Dans l'Itinéraire d'Antonin, la route de Braga à Astorga, tracée le long des côtes, passe par Aquis Celenis.

Il n'y a pas de doute sur l'identité des localités citées dans l'Itinéraire et par Pline, puisque celui-ci classe les

Kilins parmi les peuplades attachées à la convention de Lugo. Le poisson qui paraît sur cette pièce rend parfaitement compte de la position des Kilins sur celle des routes de Braga à Astorga qui longe les côtes.

Cette légende, qui est demeurée inconnue à M. Grotefend, était cependant mentionnée par Sestini (N° 4 des indéterminées). Celui-ci la lisant correctement CILIN, l'appliquait par suite, avec toute raison, aux Kilins, sans songer, pour cela, à corriger son attribution au même peuple, des monnaies à la légende 21.

LÉGENDE 64.

La légende, dont je vais actuellement m'occuper, est une de celles que l'on rencontre le plus fréquemment; elle se lit sur des monnaies d'argent et de cuivre, aux types suivants :

AR. MB. Tête barbue, un poisson et un soc de charrue (ou deux poissons sur le MB.). — ℞ Cavalier brandissant un épieu.

La comparaison des diverses variantes de cette légende, nous fait reconnaître une assez grande incorrection dans les légendes celtibériennes. Ainsi, dans le même mot, nous voyons des caractères différents avoir exactement la même valeur. Il est donc toujours prudent de ne procéder qu'avec une extrême circonspection dans la détermination des signes alphabétiques celtibériens.

Velasquez (Ensayo, etc., page 123) nous apprend

qu'un vase rempli de monnaies de cette espèce, d'argent et de cuivre, fut trouvé près des ruines de l'antique Castulon, et il en conclut que ces monnaies avaient été fabriquées dans une localité très-voisine.

Il n'y a pas malheureusement d'indnction à tirer de la nature du type, puisque, parmi les monnaies celtibériennes, il ne s'en présente aucune autre sur laquelle se rencontre le cavalier tenant un épieu.

On ne peut hésiter sur la valeur de cette légende. Tous les caractères qui la composent sont bien déterminés, et l'on doit la lire BRSBRÈS, ou en rétablissant les voyelles, BERSABÈS.

Cherchons quelle peut être la localité à laquelle appartient ce nom. Ptolémée cite deux villes dont les noms légèrement modifiés penvent être représentés par la légende en question : ce sont Βουρσαδα des Celtibères, et Βερναβα des Edetans. Hirtius (Bell. hisp. cap. 22) cite une ville Espagnole sous le nom de Bursavola ou Bursabona.

Pline mentionne, parmi les peuples qui sont annexés à la convention juridique de Saragosse, les Bursaonenses, qui sont probablement les habitants de Bursada. Enfin, au dire de Sestini, un fragment de Tite-Live, découvert depuis peu d'années à Rome, contient le nom de Bursaba. A laquelle des deux localités citées par Ptolémée, donnerons-nous les monnaies à la légende BRSBES? c'est ce qu'il est bien difficile de décider.

La position de Castulon devrait ici venir à notre secours, puisque nous avons lieu de croire que cette ville était peu distante de celle qui nous occupe. Or, Castulon appartenait aux Oretans, et Bernaba placée par Pto-

10

lémée chez les Edetans, ne pouvait par conséquent être dans le voisinage de Castulon; Bursada des Celtibères devait en être plus près *. De plus pour donner ces monnaies aux Edetans, il faudrait supposer qu'il y a dans le nom Βερραζα nne faute de copiste et que ce nom a remplacé dans le texte le mot Βερσαζα, écrit comme celui que nous trouvons sur nos monnaies; tout cela est bien embarrassant. Je crois cependant devoir pencher en faveur de Bursada des Celtibères, parce qu'elle était plus près que Bernaba, du pays des Oretans.

Bursada et Ergavica appartenaient au même peuple, et nous verrons qu'il y a des points de ressemblance entre les monnaies de ces deux villes.

Le premier autenr qui ait essayé d'expliquer cette légende celtibérienne, est Bayer; il crut pouvoir la lire ORSOES, et classa par suite les monnaies qui la présentent, à Urson de la Bétique.

Sestini donnant du même conp au caractère ᚦ les valeurs différentes P, B, V, D, lit BVRSADES ou BVRSABES, et classe ces monnaies à Bursada des Celtibères.

M. Grotefend (N° 73) qui a copié cette légende sur les monnaies elles-mêmes, n'essaie pas de la tradnire.

Remarquons en passant la singulière position du caractère Я. Il est évident que lorsqne la lettre latine R remplaça le signe celtibérien Ϥ, un reste de vieille habi-

* Il arrive quelquefois qu'une trouvaille de monnaies anciennes accumulées, ne prouve rien contre une attribution. Je ne citerai qu'un fait à l'appui de cette assertion: c'est que près de Valence (Drôme), on a déterré quelques centaines de pièces gauloises des Eburons et de Tournai.

bitude, fit que les graveurs lui donnèrent la même position renversée qu'affectait le caractère équivalent de leur écriture nationale, et que plus tard seulement on en vint à reproduire exactement la lettre latine. Cette remarque n'est pas sans intérêt, ce me semble, parce qu'elle prouve qu'au moment où se frappèrent les monnaies de Bersaba, l'alphabet latin commençait à se faire jour en détrônant les vieilles lettres celtibériennes. Un pareil fait se trouve parfaitement placé, chronologiquement parlant, à l'époque de la guerre de Numance.

LÉGENDE 65.

Les monnaies celtibériennes pures qui portent cette légende isolée, sont assez rares. Voici quels en sont les types :

MB. Tête nue, derrière, un caducée. — ℞ Cavalier galoppant la lance en arrêt, au-dessus une étoile ; Lég. 65. (Cabinet du roi.)*

Cette même légende se rencontre sur les pièces bilingues suivantes :

GB. Tête casquée, INV. SAGV. — ℞ Une proue de vaisseau, au-dessus une victoire et une palme ; Lég. 65. (Cabinet du roi.)

* Le cavalier galoppant la lance en arrêt et accompagné d'une étoile, se retrouve sur des pièces dont les légendes seront analysées ailleurs. Ce que je veux constater ici, c'est que quelles que soient les différentes villes représentées par ces légendes, elles doivent être assez voisines les unes des autres.

GB. Tête casquée ; Lég. 66 — ℟ Même type et même légende que sur la précédente. (Cab. de M. Rollin.)

MB. Tête casquée, SAGVN. AVG. — ℟ Proue, caducée, IMP. ; Lég. 65.

Voyons ce que nous démontre la comparaison des types et des légendes de ces différentes monnaies.

D'abord les pièces celtibériennes pures appartiennent, sans aucun doute, à la ville dont le nom était représenté par le mot 65, et le caducée paraît être un type propre à cette même ville.

La légende latine INV. SAGV. prouve, sans contestation possible, que la pièce qui la porte ne fut frappée qu'après la conquête définitive de l'Espagne, et lorsque Sagunte, qui avait été réduite en cendres par Annibal eût été relevée de ses ruines, et que son dévouement aux Romains eût été récompensé par des priviléges et le surnom d'*invincible*.

Le GB. d'Auguste encore inédit, et sur lequel se lisent les mots IMP. AVG. placés l'un d'un côté, l'autre de l'autre de la pièce avec les deux légendes locales SAGVN et 65, prouve que sous Auguste, l'alphabet celtibérien n'était pas encore tombé en désuétude. On ne trouvera pas étrange, j'espère, que je prenne acte de ce fait précieux pour corroborer mon opinion sur la faible antiquité des pièces celtibériennes *.

* Cet exemple n'est pas le seul, et je puis citer un MB. bilingue du cabinet du roi, portant d'un côté le nom bien déterminé BAILO, et de l'autre le mot AVG accompagné d'une légende en caractères qui me sont inconnus. L'emploi de ce mot AVG nous ramène nécessairement à une époque postérieure à Sertorius, et à laquelle pourtant l'usage des écritures nationales n'était pas encore aboli dans l'Espagne asservie. On trouvera cette légende dans le tableau général parmi celles qui demeurent inexpliquées pour moi.

Je crois que l'on peut, sans grande chance d'erreur, admettre que la pièce à la légende pompeuse *Invictum Saguntum*, a réellement été frappée dans cette ville, et que le nom celtibérien placé au revers, est celui d'une ville amie avec laquelle Sagunte avait contracté une étroite alliance, ou plutôt le nom national de Sagunte elle-même.

Par contre, s'il y a réellement ici deux noms de ville, la pièce d'Auguste sur laquelle le nom de Sagunte se trouve inscrit sans l'addition de sa glorieuse épithète, pourrait avoir été fabriquée dans la ville que désigne le mot celtibérien. Dans tous les cas, le caducée, symbole d'un commerce florissant, que nous retrouvons sur cette pièce, s'y montre, ainsi que sur les autonomes à la légende celtibérienne isolée, comme une sorte de complément de cette légende.

Ceci posé, je passe à l'analyse du mot celtibérien 65. Les quatre caractères qui le composent sont parfaitement déterminés, et leur ensemble nous donne PIRSÉ, PERSÉ ou PARSÉ; BIRSÉ, BERSÉ ou BARSÉ.

Il y a loin de là au nom de Sagunte, Saguntum de Strabon, de Ptolémée, de Pline et de Tite-Live, Zacantha de Polybe, et Zacynthus d'Etienne de Byzance. Serait-ce le nom national de Sagunte, puisque celui-ci est d'origine grecque? c'est ce que je ne saurais dire, aucun auteur ne faisant mention d'un nom semblable qui aurait été porté par Sagunte. Faut-il chercher ailleurs et regarder le mot en question comme représentant une ville alliée de Sagunte? alors quelle pourrait être cette ville?

Sestini, pour se tirer d'embarras, suppose que, partie d'une ville de la Bétique nommée, dans l'Itinéraire d'An-

tonin, Perseiana ou Perceiana, une colonie étrangère vint se fixer à Sagunte pour s'y livrer au commerce, et qu'après y avoir prospéré, cette colonie fut bientôt assez puissante pour frapper monnaie en son propre nom. Franchement, s'il était permis de recourir à des hypothèses de ce genre, il n'y aurait plus de problèmes dans la science numismatique. Du reste, il paraît que Sestini lui-même n'était pas bien convaincu lorsqu'il parlait de Perseiana, car après avoir transcrit les lettres celtibériennes qu'il regardait comme les initiales du nom de cette ville, il se hâta d'ajouter: « Seppur non stanno per BaR, cioè » Barcino (oggi Barcellona) in concordia con Sagunto. » Après avoir eu cette idée, le savant abbé la perdit complètement de vue, pour revenir à Perseiana, puisque plus tard (page 190), il renonça à l'explication qu'il avait donnée (page 106) de la légende 71, pour reconnaître dans celle-ci le nom entier de Perseiana.

Pour ma part, je serais assez tenté de voir dans le mot BARSÉ, le nom de la ville des Lætans ou Lalctans, Barcinon de Ptolémée et de Pline, Barcelonne de nos jours, si cette attribution fondée sur la prononciation moderne n'était pas en désaccord absolu avec l'ancienne.

D'autres villes encore ont des noms quelque peu analogues à celui que présente la légende celtibérienne: ce sont: Belsinum et Bursada des Celtibères, Balsa de la Lusitanique, Bergidium et Bergusia des Ilergètes, Bergidium des Astures; mais je ne vois aucun fait matériel qui puisse militer en leur faveur, tandis que la présence d'emblèmes du commerce et de symboles purement maritimes, convient parfaitement à la situation de Sagunte.

Du reste, la légende 65 se présentant avec une forme tout-à-fait semblable à celle du nom de Kelsa, il semble tout naturel d'admettre, par analogie, que cette courte légende est complète (ce qui n'aurait pas lieu s'il s'agissait de Barcelonne), et qu'elle doit se lire BERSA ou PERSA *. Je me hâte donc de terminer une discussion qui ne me menerait à aucun résultat, en souhaitant qu'un plus heureux parvienne à deviner le mot de cette énigme.

Erro lit URERZE, et traduit *ville maritime.*

M. Grotefend donne trois variantes de cette légende (Nos 39, 40, 41), mais la troisième qu'il a copiée dans Florez, est incorrecte; du reste, il ne hasarde aucune explication.

—

LÉGENDE 73.

J'ai rencontré cette légende sur une pièce de cuivre, dont les types sont les suivants:

MB. Tête accompagnée de deux poissons, ⊙.—℞ Cavalier tenant une palme; Lég. 73. (Cabinet du roi.)

L'inspection seule des types de cette belle monnaie, nous apprend qu'elle appartient au nord de l'Espagne et à une ville située, soit sur la côte, soit au bord d'un fleuve. Toutes les lettres de la légende nous sont connues, et leur ensemble nous donne OÉLIÈGS, OÉLIÈGES. Remarquons maintenant que dans les noms latinisés, les syllabes

* La citadelle de Carthage se nommait Birsa. Voilà une coïncidence assez singulière.

VA, VE représentent presque toujours des diphthongues; ainsi, par exemple, le nom latin Vaccæi, de Pline, étant l'équivalent du nom grec Οὐακκαῖοι, de Ptolémée, on peut, sans trop hasarder, supposer que la diphthongue OE doit correspondre en latin à la syllabe VE. Ceci admis, notre nom celtibérien devient VELIEGES, et présente aussitôt une très-grande analogie avec les noms de quelques villes, parmi lesquelles nous devrons choisir celle à qui les monnaies en question conviennent le mieux. D'abord, nous avons dans la Bétique, Velia Julia des Turdules, que les types monétaires excluent nécessairement. Ensuite nous avons Vellica des Cantabres, dont le nom présente une ressemblance assez grande avec le mot celtibérien qui nous occupe, et cependant ce n'est pas encore la ville à laquelle je crois devoir donner la préférence.

Pline mentionne parmi les villes des Caristes, les Καρίστιοι de Ptolémée, la cité de Velia, que Ptolémée nomme Οὐελία. Certes, il serait difficile de rencontrer une analogie plus parfaite que celle qui existe entre le mot Οὐελία et le mot celtibérien OÉLIÈGES*. Je n'hésite donc pas à classer la pièce en question à Velia des Caristes, peuplade établie au bord de la mer, parce que légende et types concourent à confirmer cette attribution.

Sestini, dans ses classes générales, rapporte la monnaie que je viens de décrire, et la donne à Theloris des Accetans (Telobis de quelques éditions), aujourd'hui Torilla.

* La terminaison es qui se rencontre assez fréquemment dans les légendes celtibériennes, me paraît une désinence particulière à la langue.

M. Grotefend (Nº 85) donne la même légende d'après Sestini et ne l'explique pas.

LÉGENDE 74.

On trouve dans un mémoire manuscrit de M. Dumège (cartons de l'Institut), la mention d'une monnaie celtibérienne portant la légende 74 et déterrée à Vieille-Toulouse; cette légende qui se transcrit immédiatement OEEKR, me paraît composée de deux parties, dont l'une OE serait la syllabe initiale d'un nom comme Velia, et dont l'autre EKR, qui peut se lire EKUR, représenterait la peuplade asture désignée par Ptolémée sous le nom d'Egurres; ce sont, vraisemblablement par suite d'une erreur de copiste, les mêmes que les Cigurri de Pline. Une autre nation callaïque est nommée par Pline, OEguiarri ou Egovarri (elle était attachée à la convention de Lugo); et, si l'on regardait la variante OEguiarri comme la plus exacte, on pourrait supposer que la légende entière donne le nom national de ce peuple; mais, comme on rencontre souvent le mot EKR isolé ou en composition, je n'ose admettre cette hypothèse, et j'aime mieux voir ici le nom des Egurres, de Ptolémée.

Erro traduit la même légende par les mots ERZE-ERR, ERZE-ERRI qui, suivant lui, signifient *cité de la côte*, ou *ville maritime*.

Cette même légende est reproduite sans explication par M. Grotefend (Nº 125), d'après Velasquez (XVIII, 8 et 9).

Je regrette vivement de ne pas connaître la description exacte des types de ces monnaies, types dont la comparaison avec ceux des pièces de Velia, ne serait pas sans importance ; malheureusement je n'ai pas sous la main l'ouvrage de Velasquez. Dans tous les cas, si la syllabe OE désignait Velia, il y aurait tout lieu de croire que la monnaie n'a pas été frappée dans cette ville, mais bien chez les Egurres, puisque le nom de Velia s'écrivait, à Velia même, par ⊙ et non par ᛟ.

Au reste, il est impossible de tenir sérieusement à une attribution basée sur deux seules lettres, quand, d'ailleurs, ces deux lettres peuvent s'appliquer à beaucoup de noms différents et avec la même probabilité.

LÉGENDE 75.

Nous venons d'étudier une monnaie des Caristes, et de reconnaître les types qui la distinguent ; nous allons actuellement nous occuper d'autres pièces qui appartiennent incontestablement à une peuplade voisine des Caristes, aux Pelendons. Ceux-ci habitaient un peu plus au sud, dans les terres situées sur la rive droite de l'Ebre ; aussi verrons-nous ici le type du cavalier tenant une palme, type essentiellement propre au nord de l'Espagne, paraître concurremment sur les monnaies de la même ville avec le cavalier la lance en arrêt, qui constitue le type celtibérien par excellence, c'est-à-dire celui du centre de la Péninsule.

Voici la description de ces monnaies :

GB. Tête, sceptre. — R/ Cavalier tenant une palme ; Lég. 75. (Cabinets du roi et de M. Rollin.)

GB. Tête, sceptre ; Lég. 76. — R/ Cavalier tenant une palme ; Lég. 75. (Cabinet de M. Rollin.)

MB. Tête ornée d'un bandeau, ≈. — R/ Cheval bridé ; au-dessus un croissant ; Lég. 75. (Cabinets du roi et de M. Rollin.)

MB. Tête, SAETABI. — R/ Cavalier tenant une palme, Lég. 75. (Cabinet du roi.) Un GB. semblable avec SAETABIS fait partie du cabinet de M. Rollin.

MB. Tête, palme ; Lég. 76. — R/ Cavalier la lance en arrêt ; Lég. 75. (Cabinet du roi). Un exemplaire semblable, sans la légende 76 fait partie du cabinet de M. Rollin.

Les caractères de la légende celtibérienne ont une valeur assez bien déterminée pour qu'il soit possible de la traduire immédiatement par SBIÉ ; en introduisant la voyelle brève supprimée, nous avons SEBIÉ ou SABIÉ. Cette fois il n'y a pas de discussion possible, et il s'agit incontestablement de la ville que Ptolémée cite dans le pays des Pelendons et qu'il nomme Savia.

Voyons ce que nous apprennent les types. Nous connaissons celui du cavalier la lance en arrêt à Bilbilis, à Helmantica, et chez les Arevaques ; celui du cavalier tenant une palme à Kissa, à Ilerda ; celui du cheval bridé galoppant, se retrouve à Helmantica, à Ilerda, à Bilbilis, à Kissa et à Setisacum ; donc la cité dont il s'agit était à la fois voisine de toutes ces villes. C'est ce qui arrive en effet, puisque les Pelendons confinaient également avec les Celtibères, les Ilergètes, les Murboges et les

Arevaques ; on voit qu'il serait difficile de trouver une ville plus convenable que Savia, sous le rapport des types.

Evidemment, les pièces à la légende celtibérienne en question sont des autonomes de Savia. Quant à celles qui présentent au droit le nom de Setabis des Contestans, ce sont certainement des monnaies d'alliance fabriquées à Savia, et analogues à celles que nous avons déjà rencontrées, et qui furent frappées à Bilbilis, avec le nom d'Italica *, à Tolède avec les noms de Celti et d'Amba.

Au lieu de SBIÉ, Erro lit MARNAI, IMARNAI, et fait de ce mot le nom d'une ville Imarnaia dont il explique ainsi le sens : « Ciudad que esta situada en la falda de una » cima. » Il regarde les bilingues avec le nom de Setabis, comme des pièces d'alliance de cette ville avec Imarnaia ; renversant ensuite le signe ≈, il en fait un Z qu'il prend pour l'initiale de Zedabia, Setabis, et par suite, il voit encore dans les pièces de Savia, portant au droit ce caractère, des monnaies d'alliance d'Imarnaia et de Setabis. Erro est si fortement pénétré de la bonté de son explication, que rencontrant un MB. au droit duquel paraît une tête, et derrière celle-ci une lance, il fait de cette arme un I initial d'Imarnaia ; puis trouvant au revers les deux signes ⅄I, il les regarde comme la première et la dernière lettre du mot Empori pour Emporiæ. De pareilles rêveries n'ont pas besoin d'être discutées.

* Nous étudierons plus loin d'autres monnaies bilingues frappées dans la Bétique en commémoration des alliances d'Asta et Ipagro, d'Urson et Astapa, d'Obulco et Ispalis, d'Obulco et Astapa, d'Asido et Astapa.

Sestini supposant, d'après l'inspection des pièces bilingues de Setabis et de Savia, que la légende celtibérienne est l'équivalente de la légende latine, s'efforce de retrouver dans la première un mot qui ressemble au nom SAETABI. Il lit donc SPIR ou SBIR, et pour arriver plus commodément à son explication, il imagine que les Celtibériens avaient l'habitude de contracter leurs légendes en supprimant toutes les lettres intermédiaires de leurs mots, et en ne faisant grâce qu'aux lettres extrêmes. Il déduit ce principe au moins étrange de l'existence de la légende IL-SE dans laquelle il ne veut voir qu'une contraction d'Ilipense*. Il faut en convenir, une contraction de ce genre serait un peu forte, et si l'on adoptait un pareil système d'interprétation, on échapperait aisément à la triste chance de laisser des légendes inexpliquées. En aucun cas je ne voudrais avoir recours à une hypothèse aussi bizarre, et j'aimerais mieux, cent fois de suite, avouer humblement que si je n'explique pas, c'est que je ne comprends pas.

Sestini, lisant SBIB, regarde sans hésitation ce mot comme une contraction toute naturelle du mot SETABIR dont l'R finale peut très-facilement, dit-il, avoir été changée en S par les Latins, pour adoucir la consonnance.

On voit jusqu'où peut conduire la ferme volonté de

* La légende IL-SE est très-certainement l'assemblage des syllabes initiales de deux noms de ville. La première désigne vraisemblablement le municipe Ilipense, et la seconde une quelconque des villes de la Bétique dont les noms suivent: Selambina des Bastules, Setida, Seria des Turditans, Selia, Setia des Turdules, ou même enfin Setabis des Contestans.

faire concorder les faits matériels avec une opinion bien arrêtée à l'avance.

Enfin, M. Grotefend reproduit cette légende (N° 37) et la lit SRIE, en attribuant les monnaies qui la portent à la ville des Turditans nommée Seria par Ptolémée et par Pline.

LÉGENDE 77.

Cette légende se rencontre sur des monnaies qui offrent les types suivants :

MB. Tête, trois poissons. — R/ Cavalier tenant une palme ; Lég. 77. (Cabinet du roi.)

Les pièces à la même légende, décrites par Sestini, présentent au droit une tête et un caducée.

On doit penser tout d'abord et à la simple inspection des types, qu'il s'agit ici d'une ville très-commerçante et située sur les rives d'un fleuve, si ce n'est même au bord de la mer ; de plus, la présence du cavalier tenant une palme, semble indiquer immédiatement la position septentrionale de la ville ; mais s'il est facile de déduire ces différents faits de l'examen des types, il ne l'est plus autant de reconnaître le nom du lieu que représente la légende celtibérienne.

Transcrite en caractères latins, elle nous donne LBZNE, et ce mot, en y restituant les voyelles brèves supprimées, peut se lire LIBIZONE, comme l'admet Sestini ; toute autre combinaison, dans laquelle les articulations essentielles

ne varieraient pas, satisferait également. Cette fois, je suis obligé d'adopter l'attribution de Sestini, faute d'en pouvoir proposer une autre qui me paraisse meilleure. Parmi les villes appartenant aux Oretans, il s'en trouve une dont le nom se présente avec des différences très-notables dans les auteurs qui traitent de la géographie de l'ancienne Espagne; c'est Libisoca de Ptolémée, Libisosona de Pline, Libisosia de l'Itinéraire d'Antonin * (éd. des Aldes), colonia Libisosanorum d'une inscription du règne de Marc-Aurèle, rapportée par Grüter (P. CCLX, 3), Lebazuza ou Lezuza de nos jours (village des environs de Cuenca). L'inscription précitée et l'Itinéraire se trouvent seuls d'accord; mais, comme ils sont de plus de trois siècles postérieurs à l'émission des monnaies celtibériennes qui nous occupent, on peut, jusqu'à un certain point, supposer que le nom primitif était Libizona; qu'il fut altéré en Libisosona dans le texte de Pline, par un copiste qui redoubla, par inadvertance, la syllabe SO, et en Libisoca dans le texte de Ptolémée, par la simple substitution d'un K à une N.

Sestini décrit une seconde pièce offrant, suivant lui, la légende 78; dès-lors, celle-ci devrait nécessairement se prononcer LIBIZIN, et nous aurions ainsi une nouvelle forme du nom cherché; mais j'avoue que je n'ai pas une grande confiance dans la transcription de cette légende, qui me semble incorrecte. Observons maintenant que le type du cavalier tenant une palme, n'est pas aussi for-

* La Martinière nomme cette ville Libisona, d'après l'Itinéraire d'Antonin.

tement en désaccord, qu'il le paraît au premier abord, avec l'opinion qui place la localité dont le nom celtibérien était LBZNE dans le pays des Oretans; car, ainsi que nous le verrons bientôt, nous retrouvons ce même type à Libora, ville des Carpetans située plus au sud encore que Libizona.

Libizona est bien dans l'intérieur des terres, mais au bord du Sucro (Jugar de nos jours), en sorte que la présence des poissons, comme type accessoire, est très-naturelle.

Quant à l'autre type secondaire du caducée, il se retrouve sur les monnaies de Libora, avec le cavalier tenant une palme; donc, tout bien considéré, on doit, je crois, adopter l'opinion de Sestini.

M. Grotefend donne, sans les expliquer, les variantes connues de cette légende (N°s 82, 83, 84).

LÉGENDE 79.

Cette légende se rencontre sur les monnaies suivantes:

MB. Tête, palme. — R/ Cavalier la lance en arrêt; Leg. 79. (Cabinet du roi.)

Nous retrouvons cette même palme sur les monnaies des Ilergètes et des Pelendons de Savia; on peut donc snpposer que la cité à laquelle appartiennent les pièces en question, était située dans le voisinage de ces deux peuples. Le cavalier armé d'une lance se trouve aussi sur les pièces de Savia, bien que le type le plus habituel

de cette ville soit le cavalier tenant une palme ; par suite la ville dont il s'agit était plus près des Pelendons que des Ilergètes. Or, la légende transcrite en caractères latins, nous donne le mot LBIE, qui devient LEBIÉ, LIBIÉ ou LVBIÉ, par l'introduction de la voyelle brève supprimée ; cherchons donc dans le nord de la Tarraconaise, un nom de ville ou de peuple qui ressemble au nom celtibérien obtenu.

Parmi les nations stipendiaires de la convention juridique de Saragosse, Pline mentionne les Lubienses qui, par suite, habitaient une ville nommée Lubia. Comme malheureusement les Lubienses se trouvent, dans Pline, cités parmi des peuplades rangées par ordre alphabétique, on n'en peut rien conclure sur la position de Lubia. Mais, d'un autre côté, nous trouvons dans l'Itinéraire d'Antonin, une station nommée Lybia (édition des Aldes), placée sur la route de Saragosse à Briviesca (*Cæsaraugustâ ad virovescam*), entre Tritium et Segisamunculum ; Tritium est des Berons, Segisamunculum des Autrigons ; il y a donc identité entre Lubia, métropole des Lubienses, de Pline, et Lybia de l'Itinéraire *.

* Ptolémée cite chez les Berons Oliba, qu'Etienne de Byzance nomme Olbia. Peut-être cette dernière ville n'est-elle autre chose que la Lybia dont nous venons de nous occuper ; c'est l'opinion de la plupart des auteurs. Quant à celle qui d'Oliba fait Olite, et de Tritium-metallum Tafalla, elle est insoutenable, et il suffit, pour s'en convaincre, de lire dans l'Itinéraire, la route de Milan en Espagne. Les villes espagnoles en question sont disposées dans l'ordre suivant :

CÆSAREA AUGUSTA. CASCANTO. CALAGORRA. VERELA (*Varia des Berons*). ABITIO (*Tritium des Berons*). LYBIA. SEGISAMUNCLO (*Segisamunculum des Autrigons*). VARONESCA (*Virovesca*).

Donc, cette route ne pouvait de Calahorra revenir en arrière et re-

En résumé, Lybia se trouvant chez les Berons ou les Autrigons, était très-voisine de Savia, et par conséquent l'induction tirée de la similitude des types, nous a convenablement dirigés dans notre recherche. Je n'hésite donc pas à reconnaître dans les pièces qui nous occupent, des monnaies frappées à Lybia, chez les Lubienses, de Pline.

La légende 79, restée inconnue à Sestini, a été reproduite; d'après Mionnet, par M. Grotefend (N° 38). Celui-ci la lit LBIE, mais avec un point de doute, et ne fait l'application de ce nom à aucune ville espagnole.

LÉGENDES 80, 81 et 82.

Nous venons d'étudier et de classer les monnaies celtibériennes qui offrent le nom de Lybia des Berons; nous allons actuellement analyser la légende d'une seconde classe de monnaies qui appartiennent, à mon avis, à la même nation. En voici la description :

GB. Tête. — ℟ Cavalier tenant une palme; Lég. 80. (Cabinet de M. Rollin.)

MB. Tête. — ℟ Même type; Lég. 81. (Cabinet de M. Rollin.)

MB. Tête. — ℟ Cavalier la lance en arrêt; Lég. 82. (Cabinet de M. Rollin.)

Sestini (Tab. ultima, Fig. 5 et 6) donne les deux premières pièces que je viens de décrire, mais avec des

monter à Olite et à Tafalla, pour redescendre ensuite à Briviesca, dont Lybia n'est éloignée que de dix-sept mille pas.

légendes incorrectes qu'il lit néanmoins LIBIESCIN, en attribuant ces monnaies aux Lybiens, habitant de la Lybia mentionnée dans l'Itinéraire d'Antonin.

Je crains de m'être trompé, malgré toute l'attention que j'ai apportée dans la recherche des légendes, en transcrivant celle du MB. au type du cavalier la lance en arrêt, et je crois que le premier signe est réellement un Λ ordinaire. Quant aux deux premières variantes je les regarde comme correctes, et c'est de celles-là seulement que je dois m'occuper.

Si nous transcrivons en lettres latines le mot celtibérien en question, nous trouvons LBIESKN et LEB.ES.... probablement LEBIESKN. Analysons maintenant cette légende. Il est évident d'abord que les premières radicales LBI sont identiques avec celles que nous avons appliquées, selon toute apparence de raison, à Lybia des Berons; donc il s'agit encore ici de Lybia. Mais que signifie le mot final ESKEN? ce peut être la terminaison celtibérienne ordinaire des noms pluriel de peuples, et la fréquence des terminaisons semblables pourrait le faire croire *; ou bien encore le mot ESKEN est un mot distinct dont la valeur est importante à déterminer. Examinons cette seconde hypothèse.

Guillaume de Humboldt, dans son savant ouvrage sur l'antique Espagne, établit le fait suivant, dont l'application nous donnerait, je crois, la solution du problème, s'il était bien établi que la légende dont il s'agit dût se

* Nous verrons que les habitants d'Illiberis se nomment Illiberiken sur leurs monnaies, en sorte que cette terminaison KEN semble bien une désinence celtibérienne, équivalente de la désinence latine *enses*.

décomposer en deux mots distincts, et ne fût pas simplement l'équivalent celtibérien de l'adjectif latin *lubienses*. Les Basques modernes, dit-il, ne se donnent pas à eux-mêmes le nom de *Basocoac*, mais bien celui d'*Euscaldunac*; ils appellent leur pays *Euscaleria* ou *Euskererria*, et leur langue *Euscara*, *Euskera* et *Escuara*. Ces mots se terminent, le premier par *aldunac*, qui dérive de la racine *aldea*, partie, et d'une désinence adjectivale, le deuxième par *erria*, contrée, pays, enfin le troisième par *ara* ou *era*, finale indiquant la conformité; donc, conclut Humboldt, le nom national des Basques, dans leur langue, est Euskes ou Eskes, mot que les étrangers ont corrompu pour en faire celui de *Basques*.

Si maintenant, comme le pense le même écrivain, les Basques modernes sont les anciens Ibériens, on pourrait, sans grands efforts d'imagination, voir dans la légende en question les Eskes de Lybia, ou, ce qui revient au même, les Lybiens.

Je ne me permettrai pas de choisir entre ces deux suppositions, et je laisse aux philologues exercés le soin de les discuter, si toutefois elles leur paraissent dignes d'un examen sérieux.

J'ai dit plus haut que Sestini attribuait aux Lybiens les monnaies que je viens de décrire.

M. Grotefend n'a pas connu leur légende.

LÉGENDES 83 ET 85.

Les deux légendes dont je vais actuellement m'occuper se rencontrent sur une série très-nombreuse de monnaies de tous modules, présentant les types suivants :

AR. Tête. — ℟ Cavalier tenant une palme et conduisant deux chevaux ; Lég. 85. (Cabinet du roi.)

MB. Tête, caducée. — ℟ Cheval, . ; Lég. 85. (Cabinet du roi.) — Tête et épi. (Sestini, V, 5.)

PB. Tête, .. — ℟ Poisson ; Lég. 85. (Cabinet du roi.)

PB. Tête, caducée. — ℟ Parties antérieures d'un cheval ailé ou sans ailes, ... ; Lég. 85. (Sestini, V, 16.) (Cabinet du roi.)

PB. Tête, ... — ℟ Dauphin, ... ; Lég. 85. (Cabinet de M. Rollin.)

PB. Tête de Diane, ... — ℟ Lion ; Lég. 85. (Cabinet de M. Rollin.)

PB. Tête, ... — ℟ Cheval paissant, avec ou sans les quatre points ; Lég. 85. (Cabinet du roi.)

MB. Tête, corne d'abondance ou proue de navire, fer de lance, diota (torche, massue, palme, Sestini, V). — ℟ Cavalier tenant une palme ; Lég. 85 ou 83. (Cabinet du roi.)

MB. Tête, ᚦ ou P. — ℟ Cavalier tenant une palme ; Lég. 85. (Cabinets du roi et de M. Rollin.)

MB. Tête, ✕. — ℟ Cavalier tenant une palme ; Lég. 85. (Cabinet du roi.)

MB. Tête ; Lég. 86. — ℟ Cavalier tenant une palme ;

Lég. 85. Autres avec les légendes 87 (Cabinets du roi et de M. Rollin.)

MB. Tête, Ψ — ℟ Cavalier tenant une palme; Lég. 83. (Cabinet du roi.)

PB. Tête, Δ. — ℟ Cheval bridé; Lég. 85. (Cabinet de M. Rollin.)

PB. Tête, M ᛟ. — ℟ Cheval bridé; Lég. 84. (Sestini, V, 15.)

PB. Tête, ᛟ. — ℟ Cheval marchant; Lég. 85. ou 83. (Cabinet du roi.)

PB. Tête. — ℟ Coq; Lég. 85. (Collection de feu M. Gorcy)

La ville qui a frappé tant d'espèces variées et qui les a fabriquées avec une perfection de style et de gravure qui ne se rencontre dans aucune autre cité d'Espagne, la ville qui a complètement imité le système monétaire italique, probablement pour faciliter ses relations commerciales, et sûrement à cause des nombreux marchands latins qui la fréquentaient, cette ville, dis-je, doit avoir été riche et florissante; cherchons-en le nom. Il est évident d'abord que les deux formes de la légende sont équivalentes, puisqu'elles se rencontrent indifféremment sur des monnaies identiques; de là, nous devons conclure que lorsqu'une consonne sifflante était doublée dans la prononciation, elle pouvait se supprimer dans l'écriture, mais que lorsqu'on en tenait compte, la voyelle brève qui la précédait, devait reparaître. Sestini frappé de la différence de forme des caractères < et < a cru devoir adopter l'opinion des antiquaires espagnols qui regardent le petit trait ajouté au < ordinaire comme assignant à

cette lettre la valeur complexe KE ou KI : je ne puis admettre ce principe ; car la légende se rencontre presqu'aussi souvent écrite par ⟨ que par ⟨ ; il est vrai que le signe ⟨ ne paraît pas une seule fois dans la légende la plus complète. C'est naturellement celle-ci que nous devons tanscrire pour obtenir le nom celtibérien de la ville cherchée. Cette transcription nous donne immédiatement KESSE, et ce nom doit s'appliquer nécessairement à une ville du nord de l'Espagne, voisine des autres villes dans lesquelles le type du cavalier tenant une palme était en faveur.

Il n'y a plus la moindre difficulté à préciser la localité à laquelle appartiennent toutes ces monnaies ; c'est, sans aucun doute possible, Kissa des Accetans. Cette ville, citée par Polybe (l. III, c. 76), sous le nom de *Κίσσα*, fut témoin de la défaite des Carthaginois, par Scipion. Tite-Live (l. XXI, p. 20) appelle le même lieu *Scissum*, et son nom se trouve également altéré en *Κίννα*, dans Ptolémée, sans doute par quelqu'erreur de copiste. Ceci est d'autant plus vraisemblable, que Ptolémée, comme l'observe très-judicieusement Sestini, n'eût eu garde de passer sous silence une ville comme Kissa. Pline cite les Cinccnses parmi les peuplades stipendiaires du nord de la Tarraconaise ; il est très-probable que c'est Cissenses qu'il faut lire, en reconnaissant, dans ce nom, les habitants de Kissa ; en effet, la Kinna de Ptolémée était chez les Accetans et les Cincenses, de Pline, étaient de la convention juridique de Saragosse.

En résumé, Kissa devait être située sur les bords de l'Ebre, et probablement assez près de Salduba, qui ne

devint célèbre que sous le règne d'Auguste, et lorsque cette ville eût quitté son nom national pour prendre celui de Cæsaraugusta; peut-être est-ce à cette époque que Kissa perdit de son importance, éclipsée qu'elle fut par sa puissante voisine. Quoi qu'il en soit, il ne peut y avoir de doute, et toutes ces monnaies appartiennent bien légitimement à la Kissa de Polybe. Quant aux lettres celtibériennes isolées qui se lisent au droit de quelques-unes des pièces que j'ai décrites, je renonce prudemment à les expliquer, pour ne pas me lancer dans le champ des conjectures; toutefois, celles qui se lisent sans difficulté IL, peuvent désigner les Ilergètes, voisins des Accetans, ou leur capitale Ilerda.

Velasquez (Ensayo, etc, tab. XV, 7, 8 et 9), donne trois des monnaies en question, sur lesquelles il lit CESE, CESSE ou LESE, LESSE; en conséquence il les attribue aux Cosetans ou aux Lacetans.

Erro lit LEZE ou LASSE, et voit dans ce mot le nom d'une ville inconnue.

Sestini lit KESSE, et traduit avec raison par Kissa.

M. Grotefend (Nos 26, 27 et 104), donne trois variantes de la légende de Kissa :

La première, qu'il a lue sur une médaille, est incorrecte; son dernier signe est certainement un ⊬. Il la lit CSD avec doute, et attribue la pièce qui la porte à Cesada :

Il lit bien la seconde CSA, mais n'ose en conclure qu'il s'agit de Kissa :

Enfin, la troisième, qui est la légende complète, est laissée sans explication par M. Grotefend. Le premier signe de cette troisième légende est ≺. Je présume qu'il y a

erreur, parce que je n'ai jamais rencontré ce signe dans le mot entier KESSE.

LÉGENDE 88.

La légende dont nous allons actuellement nous occuper, se rencontre sur une série nombreuse de monnaies de tous modules; elle s'y présente, soit isolée, soit accompagnée d'autres mots qui, par conséquent, demandent une explication particulière. Nous nous efforcerons de la trouver pour chacun d'eux, après que nous aurons analysé la première légende; voyons d'abord quels sont les types qui paraissent avec elle.

GB. Tête casquée. — ℞ Cheval ailé, palme; Lég. 88. (Cabinets du roi et de M. Rollin.)

GB. Tête casquée; Lég. 68. — ℞ Cheval ailé; Lég. 88 et 95. (Cabinet du roi.)

GB. Tête casquée; Lég. 89. — ℞ Cheval ailé; Lég. 88 (Cabinet du roi.)

MB. Tête, ⱶI ou pas de légende. — ℞ Cheval ailé (type d'Emporiæ); Lég. 88. (Cabinets du roi et de M. Rollin.)

MB. Tête casquée. — ℞ Lion; Lég. 88. (Cabinet de M. Rollin.)

MB. Tête casquée; Lég. 88. — ℞ Lion; Lég. 90. (Cabinet de M. Rollin.)

MB. Tête casquée; Lég. 67. — ℞ Lion; Lég. 94 et 88. (Cabinet du roi.)

PB. Tête casquée. — ℞ Lion, couronne; Lég. 88. (Cabinet du roi.)

PB. Tête casquée, ⱶ. — ℞ Lion, couronne; Lég. 88. (Cabinet de M. Rollin.)

MB. Tête casquée; Lég. 88. — ℞ Taureau cornupète; Lég. 92, ou taureau, croissant; Lég. 93. (Cab. du roi.)

PB. Tête casquée; Lég. 88. — ℞ Cheval marin; Lég. 94. (Cabinet du roi.)

Il est facile de reconnaître que ces types, tout-à-fait en désaccord avec ceux des monnaies de fabrique celtibérienne, ont une analogie parfaite avec ceux des espèces d'Emporiæ; aussi Sestini a-t-il classé en masse à cette ville toutes les pièces à la légende celtibérienne en question, en snpposant toutefois que celle-ci contenait les noms de deux villes alliées d'Emporiæ; mais n'anticipons point.

Nous voyons que les pièces évidemment autonomes de la localité désignée par la légende celtibérienne 88, offrent constamment au droit, la tête casquée de Pallas, et au revers, Pegase volant ou un lion, avec ou sans une couronne, type que l'on retrouve aussi au revers des monnaies d'Emporiæ *.

Nous pouvons donc admettre, en toute certitude, que la ville que nous cherchons appartient au nord de l'Espagne. La légende, transcrite en caractères latins, nous donne ANEKSKN, et avec les voyelles ANEKESKEN.

Ici se présentent deux explications de cette légende. Nous trouvons, dans Pline, parmi les peuples stipendiaires

* Le lion, au revers de la tête casquée, se rencontre à Kissa.

attachés à la convention juridique de Tarracon, les Onenses dont le nom est intercalé entre ceux des Aquicaldenses et des Bæculenses. Les Aquicaldenses étaient les habitants d'Aquæ calidæ des Ausetans (aujourd'hui Caldes, à quelques lieues de Barcelonne). Les Bæculenses habitaient Bæcula, ville du même peuple, située entre Ausa (Vic), et Geronda (Girone). Ces deux villes des Ausetans sont fort près d'Emporiæ; il est donc probable que les Onenses habitaient une ville nommée Ona, située dans le voisinage d'Emporiæ et peut-être même aussi chez les Indigètes. Remarquons ici que Pline, classant toujours les noms de lieux et de peuples par ordre alphabétique, il doit y avoir erreur dans l'initiale du nom des Onenses, puisqu'ils sont placés entre les Aquicaldenses et les Bæculenses; c'est donc Anenses qu'il faut lire. Du reste, il n'y a pas lieu de s'étonner de cette confusion, puisque nous avons reconnu déjà que le signe ⩚ des Celtibériens devait avoir un son très-ouvert et voisin de l'O. Il est donc permis de supposer que, dans la légende celtibérienne ANEKESKEN, il s'agit des Anenses ou Onenses, de Pline. Nous avons rencontré déjà une terminaison semblable sur les monnaies de Lybia, qui présentent les deux légendes LIBIE et LIBIESKEN, et nous avons vu que cette terminaison pouvait être la désinence ordinaire des noms de peuple dans la langue celtibérienne, ou qu'elle pouvait encore désigner le nom générique des habitants de l'antique Espagne, les Eskes, de telle sorte, que Libiesken signifierait les Eskes de Lybia, comme Anekesken, les Eskes d'Ana. Hâtons-nous d'ajouter que, malheureusement, la légende n'est pas ANEESKEN, mais bien ANEKESKEN. Alors, le K, intercalé entre les deux

E successifs, l'est-il par un principe euphonique de la langue nationale? c'est ce que j'ignore complètement. Quoi qu'il en soit, la première hypothèse sur la légende qui nous occupe, consiste à l'appliquer aux Onenses ou mieux Anenses, de Pline, et cette hypothèse a le mérite de rendre parfaitement compte de l'identité des types d'Emporiæ, avec les types qui accompagnent la légende ANEKESKEN.

Passons à la seconde interprétation. Dans l'énumération donnée par Ptolémée, des villes situées dans le pays des Autrigons, nous trouvons Aniecuia. Il pourrait donc se faire que la légende ANEKESKEN signifiât les Aniecuiens, les habitants d'Aniecuia.

Mais, s'il en était ainsi, il deviendrait au moins fort difficile d'expliquer la parfaite identité des types, pour deux villes situées à une très-grande distance l'une de l'autre, et séparées par nombre d'autres villes où les types celtibériens étaient seuls employés. De plus, la fabrique des monnaies à la légende ANEKESKEN est réellement grecque, et nullement espagnole; elle est la même qu'à Emporiæ et à Rhoda, et la cause évidente de ce fait est le voisinage des villes gallo-grecques de la Narbonnaise. J'avoue donc que, pour ma part, je donne de beaucoup la préférence à la pemière leçon, et que je crois devoir classer à Ana, ville habitée par les Anenses, de Pline, et sans doute très-voisine d'Emporiæ, toutes les pièces à la légende ANEKESKEN.

Voyons maintenant comment cette légende a été expliquée jusqu'ici.

Erro fait un ♦ du ↑ initial, et lit en conséquence

IZNICELEN, qu'il complète *izenic-ez-len*; puis il traduit ainsi : *Sin nombre antes, esto es, ciudad obscura.*

Sestini lit TNRCSCN, qu'il complète *Tanraciscin*, et qu'il traduit par décomposition *Tanra, Tarra, Tarracon, Ciscin, Cissa*; en conséquence toutes les pièces à la légende ANEKESKEN, sont pour lui des monnaies frappées à Emporiæ, dont elles ne portent pas le nom, en commémoration d'une alliance de cette ville avec Tarracon et Kissa.

Il eût été beaucoup plus naturel, et peut-être même exact de supposer que la légende *Anekesken* contenait le nom national de la population espagnole d'Emporiæ, population qui, suivant l'assertion formelle de Tite-Live et de Strabon, vivait complètement séparée de la colonie grecque. Dans cette hypothèse, ne serait-il pas permis de faire un seul et même peuple des Onenses, de Pline et des habitants d'Emporiæ, de race celtibérienne? Dès lors, la similitude des types serait un fait matériel nécessaire dont l'explication ne présenterait plus la moindre difficulté.

M. Grotefend (N°s 31 et 32) donne sans traduction deux variantes de cette légende; mais la seconde, tirée de Florez, est incorrecte; c'est, du reste, la même qu'a copiée Erro.

LÉGENDES 66, 67 ET 68.

Le mot dont nous avons actuellement à nous occuper se rencontre, ainsi que nous l'avons vu, sur deux des pièces à la légende ANEKESKEN, décrites plus haut, et tirées du cabinet du roi. Il est fâcheux que sur le GB. le commencement du mot soit effacé. Sur le MB. la lettre ꓘ paraît renversée d'un côté de la tête de Pallas, et le reste de l'autre côté, de telle sorte qu'il n'est pas sûr que le tout ne fasse qu'un seul mot. Je dirai même plus, il est fort peu probable que dans ce cas, les deux portions de légende doivent être réunies, précisément à cause de la rencontre fréquente sur les monnaies des Anenses, des lettres ꓘ I ou même de la première seule. Quant à la troisième variante, elle paraît dans une légende malheureusement fort incertaine, à cause du mauvais état de la pièce qui la porte. Cette pièce est un GB. du cabinet de M. Rollin, que j'ai décrit plus haut parmi les monnaies qui offrent la légende 65; elle provient du musée de Hedervar, en sorte que c'est précisément celle que Sestini lui-même a étudiée.

Si nous transcrivons en lettres latines les trois mots en question, nous trouvons*...KROLES (probablement IKROLÈS), EBKOLS (ou BKOLES, seulement, si l'on sépare le caractère E), et enfin IGROLES. Il faut en convenir, si ces trois mots représentent le même nom, ce nom est écrit avec des différences si fortes, qu'on est à peu près certain à l'avance qu'il

* La lettre K qui entre dans ces transcriptions, comporte le son du χ grec.

est tout-à-fait étranger à la langue celtibérienne. Remarquons de plus que, dans la deuxième variante, le signe ⟡ est remplacé par le signe ᚹ qui a constamment la valeur d'un B, dans les légendes celtibériennes, et qui ne se rencontre avec la valeur du P grec auquel il ressemble, que dans un très-petit nombre de cas exceptionnels, comme à Urke, ainsi que nous le verrons plus tard, et dans une variante de la légende 71 *.

Nous avons donc, en définitive, IKROLES, ERKOLS, IGROLES; de ces trois mots, le second, si l'on y fait rentrer la voyelle brève supprimée, devient ERKOLES, et il est bien permis, dès-lors, de céder à la tentation de retrouver dans ce mot, ainsi que l'a fait Sestini, le nom latin *Hercules*, altéré d'une manière plus ou moins bizarre, à son passage dans l'diome celtibérien.

Il devient facile alors d'expliquer l'étrange incertitude qui se remarque dans l'orthographe de ce nom emprunté à une langue étrangère; mais ce qu'il est moins facile de comprendre, c'est la présence du nom d'Hercule écrit à côté de la tête de Pallas, à moins que l'on n'admette que les Celtibériens ne pouvant placer à la fois la tête de Pallas et celle d'Hercule, qu'ils tenaient à voir figurer sur leurs monnaies, imaginèrent d'y graver au droit l'effigie de l'une des deux divinités privilégiées et le nom de l'autre, en se réservant le revers, pour y placer leurs types nationaux.

* La lettre ᛔ étant renversée sur cette pièce, on pourrait supposer que le caractère ◁ lui-même s'est trouvé renversé, ainsi ▷, par une faute du graveur, semblable à la première.



En résumé, je croirai, jusqu'à plus ample informé, que Sestini a deviné juste, mais je ne le croirai qu'avec une extrême réserve; car il pourrait bien arriver qu'une monnaie à fleur de coin, vînt offrir une légende assez nette et assez explicite pour renverser la version du savant abbé.

Remarquons en passant que cette même légende se présente sur les monnaies de Sagunte offrant le nom celtibérien Persa ou Bersa. Il y a dans ce fait une coïncidence assez remarquable. Saguntum et Emporiæ sont deux noms étrangers à la langue nationale, parce qu'ils appartiennent à des villes d'origine grecque, dont les mots Persa et Ana pourraient bien être les noms celtibériens; il y a donc une très-grande similitude entre les monnaies qui offrent ces deux légendes. Ceci du reste, n'a rien qui doive nous surprendre : Emporiæ et Sagunte étaient les deux ports les plus commerçants de la Tarraconaise, et une origine commune ainsi que des relations continuelles devaient naturellement amener les deux peuples à une certaine conformité d'idées, dont nous retrouvons probablement les traces sur leurs monnaies.

Erro a pris cette légende dans Florez, qui lui-même l'a donnée d'une manière incorrecte (N° 69); il lit *Jaun Zorlema*, ce qui, suivant lui, veut dire *Seigneur* ou *Dieu du commerce*.

M. Grotefend (Nos 33 et 48) reproduit sans explication deux variantes dont la dernière n'est autre chose que celle de Florez et d'Erro.

LÉGENDE 95.

Nous trouvons cette légende sur une monnaie frappée évidemment dans la cité des Anenses, et présentant la légende caractéristique ANEKESKEN ; si donc la première désigne, comme il y a tout lieu de le supposer, un ou des noms de peuples, il s'agit de peuples alliés des Anenses.

La transcription de cette légende nous donne ILERBREK, et comme il ne se rencontre dans le voisinage des Anenses aucune peuplade dont le nom puisse être représenté convenablement par cet ensemble de lettres, il faut naturellement essayer si, en le décomposant de la manière la plus simple, on parvient à un résultat satisfaisant. Le mot se compose de huit caractères et en le coupant en deux groupes égaux, on obtient d'un côté ILER, de l'autre BREK ; dès-lors plus de difficultés, le premier groupe désigne clairement les Ilergètes proches voisins des Anenses, et le second les Bracares, peuple assez éloigné, mais d'une puissance telle qu'il n'y a rien que de vraisemblable à ce que les Anenses aient recherché son alliance. Nous avons constaté, d'ailleurs, à propos des confédérations de Bilbilis et d'Italica, de Savia et de Setabis, que chez les anciens habitants de l'Espagne, la distance ne mettait nullement obstacle à la conclusion des traités de ce genre ; je pense donc qu'on peut admettre que la monnaie en question a été frappée chez les Anenses, en souvenir d'une alliance de ce peuple avec les Ilergètes, leurs voisins, et les Bracares.

Nous devons observer ici que le nom des Bracares est

toujours écrit sous la forme 47, sur les monnaies de leur propre pays ; il y a donc une assez grande dissemblance entre les deux variantes de ce nom : cela tient certainement à la différence des prononciations particulières à chaque province. Ainsi, pour ne parler que des Bracares, les auteurs les appellent indifféremment Bræcarii, Bræcharii et Bracares, tandis que, dans le pays même, la prononciation de ce mot s'est conservée plus fidèlement dans les noms modernes de Bragança et de Braga. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner de la diversité de forme affectée par ce nom.

Sestini, classant à Emporiæ la pièce qui présente cette légende, traduit, ainsi que nous l'avons déjà vu, au lieu de ANEKESKEN, *Tnr, Ciscin*, et au lieu d'*Ilerbrkr, Iler, Bedecir*. Il conclut de là que la pièce est frappée en commémoration d'une alliance d'Emporiæ ou de Rhoda avec Tarracon, Kissa, Ilerda et Bedesa.

M. Grotefend (Nos 9 et 10) donne deux variantes de cette légende : la première d'après Mionnet (c'est celle que j'ai moi-même étudiée); la seconde qui est incorrecte, d'après Sestini. Il traduit bien les quatre premières lettres ILER, mais il laisse le reste sans explication.

LÉGENDE 91.

Cette légende trilittérale se trouve, ainsi que nous l'avons vu plus haut, sur une monnaie des Anenses; mais comme malheureusement elle n'est pas complète, il est fort difficile de l'expliquer d'une manière certaine. Sa transcription en caractères latins, nous donne le mot KRI, KERI, dans lequel le K doit avoir un son fortement aspiré. Cherchons quels sont les noms géographiques auxquels on peut appliquer ce mot.

Nous avons d'abord les Carenses, de Pline, dont la dénomination dérive probablement d'un nom de ville de la forme Cara. L'emplacement de cette ville est un lieu encore appelé de nos jours, Cares, et situé près de Puente la Reyna, à quelques lieues de Pampelune. Une inscription rapportée par Ambroise Morales, mentionne les *Karenses*. La forme KERI, de la légende, me semble exclure d'abord les Carenses.

Nous avons ensuite les Cariètes, de Pline, Καϱιστιοι, de Ptolémée, lesquels étaient attachés à la convention juridique de Clunia.

Puis enfin, dans la convention juridique de Tarracon, nous trouvons les Κεϱϱοϱταvοι, de Ptolémée, Κεϱϱηταvοι, de Strabon, Κεϱηταvοι, de Dion, Cerretani, de Pline, surnommés Juliani, du nom de leur capitale Julia Libyca, la Ιουλια Λιβυκα, de Ptolémée, et très-probablement la Llivia de nos jours, ville située sur la Sègre, près de Puicerda.

De ces trois attributions, la dernière est celle qui me

paraît présenter le plus de probabilités en sa faveur : les Cerretaus étaient, sans aucun doute, voisins des Ancnses, et le mot celtibérien que nous analysons, peut avoir une forme identique avec le mot KSB, que nous avons reconnu pour être l'équivalent de KESSE. Nous aurions donc ici, en supposant une recomposition analogue, un mot KERRI, qui équivaudrait évidemment aux premières syllabes des mots Κερρειτανοι, Κερρητανοι. Remarquons en passant que le son voyelle que comporte le ρ est assez peu déterminé, puisque les uns l'ont représenté par la diphtongue οι, et les autres par un η. Or, nous avons vu, dans les légendes ILITVRGI, ILOITVRGI, que, parfois, l'I pouvait se confondre avec la diphtongue OI dans la prononciation des noms celtibériens traduits en lettres latines ; de plus, l'η grec avait la valeur d'un I ; c'est donc avec raison, je crois, que l'on peut regarder le mot 91, comme représentant le nom des Cerretans, dont s'est formé le nom moderne de la Cerdagne, au milieu de laquelle se trouve Llivia, la Julia Libyca de Ptolémée.

Sestini cite la pièce qui présente cette légende, à propos des prétendues monnaies d'alliance d'Emporiæ et de Rhoda avec d'autres villes ; il ne cherche pas à l'interpréter.

M. Grotefend (N° 21) reproduit cette légende d'après Mionnet, la lit TRI et l'explique par Turiaso.

LÉGENDES 90 ET 71.

Ce mot trilittéral se rencontre isolé sur une des monnaies des Anenses que nous avons décrites plus haut.

Il se présente encore, à n'en pouvoir douter, mais en composition cette fois, dans la légende 71; voyons quels sont les types qui l'accompagnent.

AR. Tête de Pallas. — ℞ Taureau, croissant; Lég. 71. (Cabinets du roi et de M. Rollin.)

AR. Tête laurée, poisson ou étoile; Lég. 71. — ℞ Taureau à tête humaine, croissant. (Cab. du roi et de M. Rollin.) — La légende inscrite ou non dans un cartouche.

AR. Tête de Pallas. — ℞ Taureau; Lég. 96. (Cabinet du roi.)

MB. S. proue; Lég. 71. — ℞ Coquille. (Cab. du roi.)

AR. Tête. — ℞ Taureau courant; Lég. 71. (Cabinet de M. Rollin.)

AR. Tête ornée d'un bandeau. — ℞ Taureau cornupète; Lég. 71. (Cabinets du roi et de M. Rollin.)

Nous retrouvons le mot 90, sur des monnaies fabriquées évidemment dans des lieux différents, quoique probablement peu distants l'un de l'autre. Ainsi ce mot est isolé sur une monnaie des Anenses, et en composition sur celles que je regarde comme ayant été frappées dans la ville dont le nom celtibérien était Persa ou Bersa *.

Cherchons, d'abord, s'il est possible de déterminer le

* Nous nous sommes occupé plus haut de la légende 74, dans laquelle entre encore en composition le mot 90.

sens de ce mot. Il se lit immédiatement EKR, et notre choix ne peut porter sur un grand nombre de noms, les deux seuls qui offrent quelqu'analogie avec le mot celtibérien, étant les suivants, Egelesta, Egelestani, Egurri.

Egelesta, de Pline, Εγελαστα, de Strabon, Επελεστα de Ptolémée, vraisemblablement par suite d'une erreur de copiste, était une ville des Carpetans, nommée de nos jours Uniesta, et située près de Cuenca, dans la nouvelle Castille. Il y aurait trop d'hypothèses à faire pour retrouver ce nom dans la légende 90; restent donc les Egurres, auxquels je propose d'appliquer cette légende. C'était une peuplade asture possédant, d'après Ptolémée, une ville qu'il appelle Forum Egurrorum. Ces Egurri sont très-probablement les mêmes que les Cigurri, de Pline.

Quant à leur position, elle est indiquée dans l'Itinéraire d'Antonin; en effet, sur la route de Bracara à Asturica (Astorga), nous trouvons (éd. des Aldes):

PRÆSIDIO...
NEMOTOBRIGA .... MP. XIII (*Nemetobriga Tiburorum*, Ptolémée),
FORO .... MP. XVIIII (*Forum Egurrorum*, Ptolémée.)
GEMESTARIO........... MP. XVIII ....
BELGIDO................ MP. XIII (*Bergidium*, Ptolémée.)
INTERERACONIO FLAVIO MP. XX (*Interamnium flavium*, Ptolémée.)
ASTURICA .... MP. XXX (*Amacorum*, Ptolémée.)

L'emplacement d'aucune de ces villes n'étant aujourd'hui bien déterminé, on ne peut en déduire celui du *Forum* des Egurres; mais on peut, au moins, en conclure que la distance *maximum* de cette ville à Astorga, ne saurait

dépasser 81 000 pas. Ortelius prétend retrouver le *Forum Egurrorum* à *Medina de rio seco* près de Valladolid; cependant il est évidemment impossible que cette localité ait jamais été placée sur une route de Bracara à Asturica; cela saute aux yeux, pour peu que l'on examine une carte d'Espagne. Ainsi, les Egurres étaient vraisemblablement établis entre les Kilins et Astorga. Quant au Belgidum, Bergidum, de l'Itinéraire, c'est le Bergidium flavium des Astures, qu'il ne faut pas confondre avec le Bergidium des Ilergètes.

Une fois cette explication adoptée, il devient probable que les monnaies, à la légende 71, sont des espèces d'argent fabriquées dans la ville qui portait le nom celtibérien Persa ou Bersa. Ce qui vient à l'appui de cette opinion, c'est que nous avons étudié bon nombre de monnaies différentes de cuivre, frappées dans cette ville, et pas une seule d'argent. L'absence des monnaies de ce métal serait au moins bien singulière, à en juger par l'importance commerciale que devait avoir la ville en question, ainsi que nous le révèlent les types de ses espèces de cuivre. Tout, jusqu'ici, s'est accordé pour prouver que Persa était maritime et devait se trouver sur la même côte que Barcelonne, Emporiæ et Sagunte; une nouvelle considération va mettre ces deux faits hors de donte. La pièce de MB. décrite plus haut et offrant pour types une proue de vaisseau et une coquille, démontre à elle seule que la Persa celtibérienne avait un port. Maintenant, quels sont les types des pièces d'argent? ce sont, d'un côté, la tête casquée de Pallas, des monnaies d'Emporiæ, ou la tête de Diane, des drachmes de Marseille;

au revers, nous trouvons ou un taureau cornupète, autre type évidemment emprunté aux monnaies grecques de Marseille, ou un taureau à face humaine, type copié des monnaies grecques de la Campanie et de la Sicile, comme tous ceux d'Emporiæ et de Rhoda. Ces pièces d'argent sont d'un style et d'une fabrique infiniment supérieurs à tout ce que l'on connaît de monnaies celtibériennes; elles ont donc été frappées sous l'influence de la civilisation grecque, au milieu d'une population dont les relations avec les Grecs étaient extrêmement fréquentes, comme cela avait lieu pour les habitants d'Emporiæ, de Rhoda et de Sagunte.

Erro n'a étudié que la légende incorrecte 72, qu'il lit *erze, erzeer*. Ces mots, suivant lui signifient *ville située sur la côte.*

Sestini, qui ne s'occupe pas de la légende trilittérale 90, lit la légende composée PERSECHAR. Mais, après avoir reconnu dans ce mot (page 107) le nom Bersical d'une prétendue ville des Ilergètes, que Tragia regarde comme oubliée par Ptolémée, Sestini (page 190) voit dans cette même légende le nom entier de la Perceiana qui est mentionnée dans l'Itinéraire d'Antonin.

M. Grotefend (N°s 45, 46 et 47) donne, sans explications, trois variantes qu'il a tirées de Florez et de Sestini. Quant à la légende 90, il la reproduit également sans interprétation, sous le N° 35 de son tableau.

LÉGENDE 97.

Cette légende se présente sur la pièce suivante :

MB. Tête, diota. — ℞ Cavalier tenant une palme ; Lég. 97. (Cabinet du roi.)

Sestini (Tab. ult., Fig. 11) donne une pièce du même module, sur laquelle on voit un porc derrière la tête du droit. Ne sachant comment expliquer la légende celtibérienne de cette monnaie, le savant abbé a recours à sa bizarre méthode de contraction ; il lit ETSR, qu'il recompose en ETOBESIA, mot qu'il considère comme l'équivalent du nom d'Etobesa, que Ptolémée mentionne parmi les villes de l'Edetanie. Il serait inutile de s'arrêter plus long-temps à cette étrange explication ; voyons donc s'il est possible d'en trouver une plus satisfaisante.

Tous les types de la monnaie que je viens de décrire, se retrouvent sur une pièce de Kissa ; il y a donc lieu de croire que la localité désignée par la légende celtibérienne en question, était voisine de Kissa.

Cette légende transcrite en lettres latines, nous donne EASÉ ou EAMÉ, et nous savons de plus que la voyelle ↑ est un A très-ouvert et voisin de notre lettre O.

Si nous admettons, mainténant, que le troisième signe est une M, le mot EAMÉ ne ressemble qu'au nom Vama, d'une ville de la Bétique ; il faut donc renoncer à cette hypothèse.

Si, au contraire, nous lisons EASÉ, EOSÉ, deux attributions se présentent ; ainsi, nous avons chez les Vascons Οιασω, de Ptolémée, Iarso, de Martien, Olarso, de Pline,

Oiarço, de nos jours, village situé à deux lieues de Fontarabie ; mais le nom de Ptolémée paraît incorrect, précisément à cause de l'accord unanime qui place une R avant l'S de la syllabe finale.

Si donc, le nom donné par Ptolémée, doit être, comme cela paraît certain, recomposé en Οιαρσω, il n'y a plus aucune analogie entre ce nom et celui de la légende celtibérienne ; ce n'est donc pas de cette ville qu'il s'agit.

Heureusement, la seconde hypothèse ne présente pas les mêmes sujets de doute. Nous avons vu que le nom celtibérien pouvait être rendu en caractères latins par EASÉ, EOSÉ ; il est difficile, dès-lors, de ne pas trouver une très-grande ressemblance entre ce mot et le nom Ausa, qui se prononçait certainement Aousa et Aousæ, au génitif.

Ausa est citée par Ptolémée, au nombre des villes des Αὐσητανοὶ, nommés plus correctement Ausetani par Pline et par Tite-Live. Les Ausetans possédaient, en outre, Aquæ calidæ (Caldes, près Barcelonne), Bæcula, Βαικουλα (entre Vic et Girone), et Gerunda (Girone) ; Ausa est nommée de nos jours Vic d'Osona, ou simplement Vic. Cette ville était située dans le voisinage des Ilergètes, et par suite il n'y a rien que de très-naturel à retrouver, sur ses monnaies, les types constants des autonomes du nord de l'Espagne.

M. Grotefend (N° 19) donne cette légende qu'il traduit AUSA, en l'appliquant, ainsi que je l'ai fait, à Ausa des Ausetans ; seulement il attribue aux deux premières lettres les valeurs A, U prononcé *ou*, valeurs que je ne saurais admettre.

LÉGENDE 98.

Cette légende se présente sur des monnaies offrant les types suivants :

GB. et MB. Tête laurée ; derrière, une oreille. — ℞ Cavalier la lance en arrêt ; Lég. 98. (Cab. de M. Rollin.)

MB. Tête avec un bandeau. — ℞ Cheval libre ; Lég 98. (Cabinet de M. Rollin.)

PB. Tête. — ℞ Dauphin ; Lég. 98. (Cabinet du roi.)

Sestini décrit encore, 1° un GB. présentant un dauphin derrière la tête du droit, 2° un PB. sur lequel paraît au droit une tête ornée d'un étroit bandeau et d'un collier, et au revers un cheval libre courant.

Nous retrouvons le type du cheval libre sur le MB. à Bilbilis, à Kissa, à Savia, à Ilerda, etc. ; sur le PB., à Kissa, à Helmantica, à Setisacum, etc. ; le Dauphin se voit, comme ici, au revers des PB. de Kissa, de Sagunte, etc., etc. : ces deux types étaient donc d'un usage fréquent et répandu. Quant au cavalier armé de la lance, il se rencontre habituellement sur les monnaies des cités centrales de l'Espagne ; les pièces qui nous occupent ont donc été très-probablement frappées au-delà de l'Ebre.

La légende transcrite en lettres latines donne le mot ILDRÈ ou ILDRI, car le signe Δ que nous voyons paraître pour la première fois, présente, au milieu de caractères dont la plupart sont empruntés à l'alphabet grec, trop d'analogie avec le Δ pour qu'on ne soit pas tenté tout d'abord de lui en reconnaître la valeur.

Malheureusement ce mot Ildrè, Ildri, ne peut s'appliquer à aucun nom de lieu connu, que d'une manière assez peu évidente, et pour arriver à lui trouver une attribution, il faut supposer, dans les écrits qui nous fournissent tous les documents géographiques que nous possédons sur l'antique Espagne, des erreurs de copie qui ont altéré les noms primitifs. Evidemment une pareille manière de procéder est vicieuse, et je sens parfaitement que pour celui qui veut écrire sur un sujet traité *ex professo,* plus de dix-huit siècles avant lui, par des hommes dont le nom ne périra jamais, je sens, dis-je, que c'est une pitoyable ressource que de supposer dans les anciens textes des inexactitudes que l'on réforme à sa convenance, pour donner une apparence de raison à ses propres opinions. On ne saurait être trop sobre d'un semblable moyen, précisément parce qu'il est fort commode, et bien que réellement quelques ouvrages géographiques et l'Itinéraire d'Antonin en particulier, présentent dans les éditions réimprimées, des incorrections tellement palpables que chacun peut les reconnaître de prime-abord, je ne me hasarderai jamais à donner comme certaine, une explication basée sur une hypothèse de ce genre. J'arrive donc aux suppositions que l'on peut faire à propos du nom Ildrè; voici d'abord l'opinion de Sestini :

On trouve dans l'Itinéraire d'Antonin sur la route d'Arles à Castulon, les stations suivantes (éd. des Aldes) :

DERDOSA.............. (*Tortose*)
INTIBILI... MP. XXIIII............
ILDUM..... MP. XXIIII............
SEPELACI.. MP. XXIIII............
SAGUNDUM. MP. XXII (*Sagunte.*)

Josias Simler dans sa dissertation intitulée, *Nota in Antonini Itinerarium*, etc., etc., cite la variante Iduni du nom Ildum, trouvée par lui dans quelques exemplaires.

Sestini admet en premier lieu que cette variante doit être écrite Ilduni, pour s'accorder avec celle de l'édition des Aldes; puis il suppose qu'il y a dans ce mot une erreur de copiste, basée sur la permutation, toute simple à son avis, de l'R en N; il en conclut que la localité de l'Itinéraire s'appelait Ilduri, et que les monnaies à la légende en question lui doivent être attribuées. Quoi qu'il en soit, Ildum ou Ilduni se trouvait sur la côte et à distance à peu près égale entre Tortose et Sagunte.

Il est évident que cette interprétation reste encore tout entière à prouver.

D'un autre côté, dans Ptolémée, nous trouvons Δίλουρον parmi les villes des Lætans, et une simple transposition de lettre analogue à celle que le temps a effectuée dans les noms Ilerda et Lerida, ferait de ce nom le mot Ἰλδουρον tout-à-fait semblable à celui qui nous occupe; mais cette fois les types suffisent à eux seuls pour réfuter cette supposition. En effet, le cavalier qui paraît au revers porte la lance et non pas la palme qui caractérise toutes les monnaies celtibériennes du nord de l'Espagne; je ne pense donc pas que l'on puisse songer à classer à Diluron

les pièces en question. Je me hâte maintenant d'ajouter que cette explication, que l'on serait peut-être tenté d'adopter sur la foi de Ptolémée, ne serait en aucune façon sontenable. Ptolémée seul nomme Diluron (Διλουρον), et il est de toute évidence qu'un copiste a changé en Δ l'A initial du mot Αιλουρον. En voici la preuve : Pline cite, à côté de Barcelonne, les deux villes Bætulo, Iluro, que Pomponius Mela nomme Bætullo, Eluro. Iluro, Eluro, n'est autre chose que l'Αιλουρον de Ptolémée et non Διλουρον, comme l'ont écrit les copistes; par suite on ne peut baser aucune attribution sur le nom Diluron.

On voit que de ces deux explications hypothétiques, la seule qui soit d'accord avec les types, est celle qui donne les monnaies en question à Ildum ou Ilduni de l'Itinéraire. Ce qui est certain, en définitive, c'est que ces pièces appartiennent à la région centrale de l'Espagne; mais voilà tout ce qu'il est possible d'affirmer.

Erro donne, d'après Velasquez, une mauvaise copie de la légende que nous venons d'étudier (99), et la lisant de droite à gauche, il trouve *Araran*, qu'il traduit : *peuple situé dans une grande plaine.*

Nous avons déjà vu l'opinion de Sestini.

M. Grotefend copie (N°s 123 et 124) la même légende vicieuse que Erro et celle de Sestini; du reste, il n'explique ni l'une ni l'autre *.

* Dans son savant ouvrage, Guillaume de Humboldt cite deux fois le nom Ilduri comme un nom d'origine évidemment basque. Il le fait dériver de *hildoa* sillon, ou d'*iria, ilia,* ville, et *ura,* eau; mais il ajoute qu'il est difficile de bien distinguer les dérivés respectifs des mots *ura,* eau; *uria, ulia; iria, ilia,* ville, lieu; et *ituria,* source.

LÉGENDE 100.

Cette légende se trouve sur les monnaies suivantes :

MB. Tête, caducée. — ℟ Cavalier tenant une palme ; Lég. 100. (Cabinet du roi.)

Tête, épi, deux poissons ou un seulement ; Lég. 100. (Cabinet de feu M. Varnier.)

MB. Tête. — ℟ Cavalier la lance en arrêt ; Lég. 100. (Cabinet de M. Rollin.)

MB. Tête, caducée. — ℟ Cheval libre ; Lég. 100. (Cabinet de M. Rollin.)

MB. Tête, caducée. — ℟ Cheval bridé courant ; Lég. 100. (Cabinet de M. Rollin.)

Cette légende se transcrit immédiatement LBARÈ ou mieux LBORÈ pour LIBORÈ. Cherchons quelle est la ville à laquelle appartient ce nom. Nous observons ici les deux types celtibériens, c'est-à-dire ceux du nord et du centre de l'Espagne, et leur présence simultanée dans la même localité, semble prouver que celle-ci se trouvait à peu près intermédiaire entre les deux régions.

On se rappelle que nous avons déjà reconnu un fait exactement semblable à Lybia, chez les Berons et à Savia, chez les Pelendons ; on pourrait donc croire que la ville dont il s'agit se trouvait dans le voisinage de ces deux peuplades. Malheureusement, on ne connaît dans cette contrée aucune cité dont le nom ressemble à celui de la légende celtibérienne.

Si nous remarquons maintenant qu'à Libizona, chez les Oretans (près de Cuenca), nous trouvons le cavalier

tenant une palmo, tandis qu'à Helmantica (Salamanque?) nous retrouvons (ainsi que nous le verrons plus loin) le cavalier la lance en arrêt, il devient assez naturel que, dans une ville située entre ces deux points, nous rencontrions les deux types à la fois, par la même raison qui les fait paraître concurremment à Savia et à Lybia. Or, à quinze lieues ouest de Tolède et sur lo Tage, se trouve Talavera la Reyna qui a remplacé, selon toute probabilité, l'antique ville que Ptolémée nomme Libora, et qu'il place chez les Carpetans. Talavera est à environ trente-deux lieues et au sud-est de Salamanque; elle est à cinquante lieues à peu près, et à l'ouest de Cuenca; la position de Libora était donc presque intermédiaire entre deux villes où chacun des deux différents types était en usage. Du reste je ne veux pas m'exagérer la valeur d'une semblable induction, et l'argument le plus favorable à cette interprétation est en définitive la conformité rigoureuse qui existe entre le mot celtibérien des monnaies et le nom donné par Ptolémée à la ville des Carpetans.

Nous trouvons encore dans la Tarraconaise et chez les Edetans, une Ebora citée par Ptolémée; mais rien n'autorise à croire que cette ville ait porté le nom de Libora comme la ville des Carpetans, pour laquelle le témoignage de Ptolémée est formel. S'il en était ainsi il n'y aurait aucun doute, et la présence des types essentiellement propres à l'Edetanie comme aux autres provinces du nord, deviendrait une preuve concluante de la légitimité de cette attribution.

Sestini transcrit cette légende LoBeTDE ou LoBeTDI

et y trouve en conséquence le nom de la métropole des Lobetans, Λωβητον de Ptolémée, sur l'emplacement de laquelle on croit que s'est élevée Albarracin. Cette classification n'a pas besoin d'être réfutée.

M. Grotefend (Nos 80 et 81) donne, d'après Mionnet et Sestini, deux variantes de cette légende. Bien entendu qu'il rejette la version de Sestini comme inadmissible.

LÉGENDE 101.

Cette légende se rencontre sur les monnaies suivantes :

GB. et MB. Tête ; derrière, un porc. — ℟. Cavalier tenant une palme ; Lég. 101. (Cabinets du roi et de M. Rollin.)

Ces types sont identiques avec ceux de l'une des monnaies offrant la légende BOSE que j'ai cru devoir appliquer à Ausa des Ausetans ; il y a donc certitude que la légende en question doit représenter le nom d'une cité, ou mieux, à cause de sa terminaison, d'un peuple du nord de l'Espagne.

Si nous transcrivons cette légende en lettres latines, nous obtenons BASESKN, BOSESKN ou PASESKN, POSESKN. Dès-lors deux attributions se présentent : il s'agit des Pæsici, ou des Bascones, Vascones, des Latins ; examinons ces deux hypothèses différentes.

Les Pæsici de Pline, Παισικοι de Ptolémée, habitaient la presqu'île connue de nos jours sous le nom de Coruna, la Corogne, et placée sur la côte nord de la Gallice ; ils

appartenaient à la nation des Astures. Cette première attribution, outre qu'elle est peu d'accord avec le type, a le défaut de ne pas présenter une analogie suffisante entre le nom celtibérien et les noms latins ou grecs du même peuple.

Quant aux Bascons ou Vascons dont parlent Strabon, Ptolémée et Pline, ils possédaient, à n'en pas douter, le pays de Guipuscoa (Vasconum Saltus de Pline); ils occupaient aussi le pied des Pyrénées, après les Cerretans avec lesquels ils confinaient; en un mot, les Bascons n'étaient autres que les habitants de la moderne Navarre. Cette fois, il y a une ressemblance frappante entre le mot BASESKEN et le nom moderne des provinces basques, dont le Guipuscoa fait partie. Il y a, de plus, une convenance parfaite dans le choix des types employés par les Bascons, assez proches voisins d'Ausa: je n'hésite donc pas à donner la préférence à cette seconde attribution qui me paraît réunir en sa faveur toutes les apparences de probabilité.

Sestini transcrivant cette légende BTeMESCiN, suppose qu'une R qui lui manque a été négligée, et voit alors avec conviction dans ce mot le nom de Termisus, ville des Arevaques, la Termis de Ptolémée et de Pline, la Τερμισος d'Appien. Cette explication doit évidemment être rejetée.

M. Grotefend (N° 106) donne, d'après Mionnet et sans interprétation, une variante que je ne crois pas correcte.

LÉGENDE 102.

On n'a pas oublié que lorsque j'ai tenté d'analyser plus haut la légende celtibérienne des monnaies bilingues d'Osicerda, j'ai dit que nous reconnaîtrions plus tard que cette légende devait se transcrire OSEKERT. Nous n'avons plus effectivement le moindre doute sur la valeur de l'avant-dernier signe, valeur que nous avons déduite de vingt légendes différentes ; force est donc d'attribuer celle d'un T au dernier, pour que le mot celtibérien ait pu donner naissance aux noms grecs et latins de la même ville ; en effet nous avons déjà trouvé que le D latin était représenté par les anciens Espagnols à l'aide du Delta grec.

Nous allons voir actuellement la lecture d'un nouveau mot confirmer pleinement l'interprétation du dernier caractère de la légende OSEKERT.

Les diverses variantes de la légende 102 se rencontrent sur les monnaies suivantes :

MB. Tête, trois poissons. — ℟ Cavalier tenant une palme ; Lég. 102. (Cabinets du roi et de M. Rollin.)

PB. (Belle fabrique.) Tête, trois poissons. — ℟ Cheval ailé à mi-corps ; Lég. 102. (Cabinet de M. Rollin.)

PB. Tête, trois poissons.-℟ Cheval bridé, ... ; Lég. 102. (Cabinet de M. Rollin.)

La dernière des pièces que je viens de citer prouve que la ville dont nous allons chercher le nom avait adopté, comme Kissa, le système monétaire italique ; des types de la première, nous pouvons de plus conclure que

la localité dont il s'agit était située sur les bords d'une rivière, et dans le nord de l'Espagne ; enfin les trois types des monnaies énumérées ci-dessus, se retrouvent sur celles de Kissa, ville des Accetans, située sur l'Ebre et fort près de Cæsaraugusta.

Si nous transcrivons en lettres latines les légendes qui nous occupent, nous trouvons les mots SETIS, SETISKEN, ou SETISAKEN. Dans cette dernière, la désinence KEN est la terminaison adjectivale des noms celtibériens de peuplades ; or nous trouvons chez les Murboges (Μουρϐογοι de Ptolémée), nation placée à côté des Vaccéens et des Pelendons, une ville que Ptolémée nomme Setisacum, Σετισακον. La ressemblance entre le mot celtibérien et le nom rapporté par Ptolémée est telle, que je suis tenté de croire que cet illustre géographe, écrivant sous la dictée de quelque voyageur qui lui donnait des renseignements sur l'Espagne, aura confondu le nom de la ville avec le nom national de ses habitants. Je pense donc que Σετισακον n'est autre chose que le nom du peuple qui habitait une ville dont le nom devait être Setis ou Setisa.

Pline cite vers le même point un peuple de la convention juridique de Clunia (aujourd'hui Coruna del Conte, entre Aranda de Duero, et Osma), qu'il nomme Turmodigi ; mais comme ce nom ne se rencontre que là, on peut soupçonner qu'il n'a pas été transmis correctement, et qu'il faudrait peut-être le remplacer par celui des Murboges. Quoi qu'il en soit, je pense que la légende SETISKEN doit être appliquée à la ville des Murboges, nommée Setisacum.

Cette ville pouvait être située au bord de l'Ebre, et dès-lors il n'y aurait rien que de très-naturel dans l'analogie parfaite des types de Setis et de Kissa.

Lastanosa (Tab. XXIV, Fig. 18) a publié le premier une pièce de ce genre, dans la légende de laquelle il remplaçait l'avant-dernier signe K par une S.

Velasquez (Tab. XV, Fig. 6) traduit cette légende par SETHENSCEN, et doute en conséquence s'il faut l'attribuer à Setelsis des Accetans ou aux habitants de Sentica, les Senticenses.

Sestini, tout en rejetant la transcription donnée par Velasquez, lit SETHISCIN, et trouve aussi dans ce mot le nom de Setelsis.

M. Grotefend (N[os] 65 et 66) donne les deux variantes de la légende, qu'il transcrit SATIS et SATISC; par suite il conjecture que ces légendes concernent Sitia ou Setida de la Bétique, ou Setia de la Tarraconaise; les types, ainsi qu'on l'a vu, s'opposent formellement à l'adoption de la première de ces attributions.

LÉGENDE 103.

Voici encore un nom de peuple bien caractérisé par sa terminaison KEN, et si nous faisons abstraction de cette désinence, il nous reste le mot ILERKS ou ILERKES. Voyons d'abord quels sont les types que cette légende accompagne. On connaît les pièces suivantes :

MB. Tête, épi ou palme. — ℞ Cavalier tenant une palme ; Lég. 103. (Cabinets du roi et de M. Rollin.)

PB. Tête. — ℞ Cheval ; Lég. 103. (Cabinet du roi.)

Ces types sont identiques avec ceux que nous rencontrons sur les monnaies d'Ilerda et de Kelsa, villes des Ilergètes, sauf pourtant que nous ne trouvons plus les poissons ; indices de la situation de Kelsa sur les rives de l'Ebre et d'Ilerda sur celles de la Sègre. Néanmoins je regarde comme indubitable que la légende en question représente le nom national du peuple d'Ilerda, ou mieux encore des Ilergètes en général. Peut-être quelqu'un voudrait-il retrouver dans cette légende le nom des habitants d'Ilurco, ville de la Bétique ; mais cette situation suffit à elle seule pour empêcher de songer à une attribution qui serait complètement en désaccord avec les types.

J'avouerai que primitivement j'avais cru, comme Sestini, voir un double nom dans cette légende celtibérienne, ainsi que dans le mot ILERBKER, analysé plus haut. Opérant donc une décomposition analogue à celle qui, dans cette légende, m'a fait reconnaître les Ilergètes et les Bracares, je lisais, d'abord, ILER pour les Ilergètes, puis KSKEN ou KISSEKEN, pour les habitants de Kissa. Mais la différence de forme des deux mots, dont l'un paraît un

substantif singulier, tandis que l'autre serait un adjectif pluriel, m'a fait revenir de cette opinion, et renoncer à l'idée que les Kissenses pussent être mentionnés dans cette légende. Dès-lors, je n'y ai plus vu que les Ilergètes, les Ilerkesken des Celtibériens, et je me suis de plus en plus convaincu que cette leçon était la seule bonne.

Sestini cite des monnaies de MB., sur lesquelles les types ne diffèrent des précédents, qu'en ce que derrière la tête du droit, on voit un sceptre ou une haste; de plus, la légende aurait la forme 104 qu'il lit Ιλερδαχ — Κισε, en y reconnaissant les deux noms d'Ilerda et de Kissa, dont l'alliance serait consacrée par ces monnaies. Je n'ai rencontré nulle part cette légende, en laquelle j'ai d'autant moins de confiance, que Sestini n'a pas jugé à propos de faire graver la pièce qui la porte, tandis qu'il a donné soigneusement (Tab. VII, Fig. 9 et 10) deux bien légères variétés de la monnaie qui présente le mot ILERKSKN. Je ne puis, je l'avoue, me défendre d'un doute fâcheux au sujet de cette pièce, que je regarderai, jusqu'à plus ample informé, comme supposée pour donner du poids à l'attribution de la légende correcte à Ilerda, alliée avec Kissa. Cette dernière légende est lue par Sestini ILeRD—CiSCiN *.

M. Grotefend (N° 7) reproduit la légende ILERCSE, d'après Sestini, et la lit ILERCSA, en proposant, mais dubitativement, d'y reconnaître le nom d'Ilarcuris, ville que Ptolémée place chez les Carpetans. La forme même de la

* C'est par suite d'une faute de gravure, sans doute, que la troisième pièce décrite par Sestini, d'après Mionnet, porte la légende ILERKSN; je ne pense pas que cette variante existe réellement.

légende, non moins que le type, s'oppose à ce que cette explication puisse être adoptée.

LÉGENDE 105.

Voici quels sont les types qui accompagnent cette légende.

MB. Tête; Lég. 106. — ℞ Cheval marin ailé; Lég. 105. (Cabinets du roi et de M. Rollin.) — Un **PB.** donné par Sestini, offre les mêmes types.

MB. Tête voilée, ᛔ I. — ℞ Taureau courant, au-dessus, une couronne; Lég. 105; — sur quelques exemplaires, au-dessous, Lég. 107. (Cab. du roi et de M. Rollin.)

MB. Tête voilée (fabrique plus barbare); Lég. 108. — ℞ Taureau courant; Lég. 105. (Cabinet du roi.)

MB. Tête voilée; Lég. 105. — ℞ Taureau courant; pas de légende. (Cabinet de feu M. Varnier.)

La légende 105, transcrite en lettres latines, nous donne le mot NERÈNKN, ou NERINIKEN, dont nous allons chercher l'explication.

D'abord, les types que nous rencontrons ici, sont tout-à-fait en désaccord avec ceux des monnaies celtibériennes ordinaires. Les pièces avec lesquelles celles dont il s'agit offrent un peu d'analogie, sont celles que j'ai classées aux Anenses; donc les types de ces monnaies à la légende 105, peuvent être regardés comme propres à une peuplade située, ainsi que les Anenses, dans le nord de l'Espagne, et dont le nom est représenté par la légende NERINIKEN,

que sa forme même fait reconnaître pour un nom pluriel de peuple. Si nous faisons abstraction de la désinence adjectivale KEN, il nous reste, pour la forme radicale du nom cherché, le mot NERIN ou NERÈN.

Nous trouvons dans Pline et dans P. Mela, une peuplade artabre ou mieux arrotrebe, nommée Celtici Neriæ, du cap Nerium, Νέριον Ἄκρον, de Ptolémée, Promontorium Celticum, de Pline (cap Finistère de nos jours), autour duquel elle était établie; on peut donc admettre qu'il s'agit des Neriens de Pline. Il est vrai que nous trouvons encore un nom analogue parmi ceux des peuplades de la convention de Lugo, qui vivaient entre le fleuve Navilubio le Ναουιλλουΐων, de Ptolémée, le Rio de Miranda de nos jours, et le cap Nerium ou cap Finistère; c'étaient les Cibarci, les Egovarri, surnommés Namarini, les Iadoni et les Arrotrebæ, dont les noms sont écrits ainsi qu'il suit sur d'autres manuscrits: Cibarci, Œguiarri, *Cognomine* Narini, Iadoni, Arroni, Arrotrebæ. Ces Narini ou Namarini, bien distincts des Celtici Neriæ (puisque ceux-ci ne sont nommés qu'un peu plus loin par Pline, et au-delà du fleuve Florius, le Rio Lezaro de nos jours), pourraient donc revendiquer les pièces en question, s'il était bien établi que leur surnom fût réellement Narini et non Namarini. Malheureusement il n'en est pas ainsi, et je crois dès-lors, qu'il est sage de classer toutes ces monnaies aux Artabres Neriens, plutôt qu'à la peuplade des Egovarres. D'ailleurs, le mot celtibérien n'est pas Nariniken, mais bien Neriniken, et par suite, il se rapproche plus du nom Νέριον, Nerium, que du nom Narini, supposé correct.

On pourrait objecter ici que ces monnaies n'offrent

aucun des emblèmes propres aux peuplades établies sur les côtes ; mais cette objection ne serait pas moins applicable aux Egovarres, puisque ceux-ci habitaient également le rivage de la mer ; par conséquent elle no prouverait rien.

Je propose donc, en définitive, d'attribuer les monnaies à la légende NERINIKEN aux Arrotrebes, Neriens, Celtici Neriæ ou Nerii, des auteurs latins.

Chose étrange ! Sestini reconnaît que la légende qui vient de nous occuper, correspond en grec à NEPHNKIN, et il en conclut que ce mot est le nom de la ville que Ptolémée appelle Nardinium.

M. Grotefend (N° 67) reproduit, d'après Sestini, cette même légende, dont il ne hasarde aucune explication.

LÉGENDE 106.

On a vu, en lisant la description des différentes monnaies à la légende NERINIKEN, qu'elles présentaient quelquefois, en outre, la légende 106, dont la transcription en lettres latines, nous donne immédiatement EKK ; il y a tout lieu de croire que ce mot désigne une peuplade alliée des Neriens. Nous trouvons parmi les nations attachées à la convention juridique de Bracara, celle des Hequæsi, de Pline, Equæsi d'une inscription rapportée par Grüter (page 245). Ces Equæses étant assez rapprochés des Neriens, on peut supposer que c'est bien d'eux qu'il s'agit dans le mot celtibérien en question.

Sestini renversant les deux derniers signes, en fait des Λ et lit par suite ELL, qu'il interprète Elliberis ou Illiberis. Cette explication est mauvaise de tout point.

M. Grotefend donne, sans interprétation, deux variantes de cette légende (Nos 70 et 71).

LÉGENDE 108.

Voici une autre légende qui se rencontre sur les monnaies des Artabres Neriens; sa transcription nous donne EAIS ou EOIS. En supposant encore qu'il est le nom d'une nation alliée des Neriens, on pourrait peut-être y voir les Æbisoques, peuplade de la convention de Bracara, comprise dans la même inscription citée plus haut, à propos des Equæses. Il est clair que les trois voyelles successives E, O, I, n'ont pu se rendre en latin qu'à l'aide d'une consonne telle que le B ou le V. Si l'on supposait de plus, à la fin de ce mot, la désinence adjectivale ordinaire, on obtiendrait un mot Eoiseken assez analogue au nom latin Æbisoci: cette explication du reste est bien hypothétique.

Sestini lisant RHOTIS le mot que je viens de transcrire EOIS, propose en conséquence d'y voir Rhodis pour Rhoda.

M. Grotefend (N° 68) se contente de reproduire cette légende, d'après Sestini et Mionnet.

Resterait à expliquer les syllabes ꓘI, où Sestini voit les initiales d'Emporiæ, et MII dont il ne parle point.

De pareilles légendes doivent être négligées, précisément parce qu'elles se prêtent à un trop grand nombre d'explications tout aussi peu probables les unes que les autres.

LÉGENDE 109.

La légende dont nous allons nous occuper accompagne les types suivants :

AR. Tête et trois poissons. — ℞ Cavalier tenant une palme ; Lég. 109. (Cabinet du roi.)

Cette légende, composée de douze caractères, est évidemment trop longue pour qu'elle ne contienne qu'un seul nom ; il faut donc la décomposer, et pour ce faire je n'hésite pas à employer la méthode la plus simple, c'est-à-dire que je partage le mot en deux groupes de six lettres, pour rechercher à part l'explication de chacun de ces groupes : nous avons ainsi les deux mots ILERKS et PELIRVN.

Le type que nous venons de décrire est très-certainement propre au nord de l'Espagne et aux pays situés le long de l'Ebre ou de la Sègre ; voyons maintenant si les mots celtibériens obtenus peuvent s'appliquer facilement à des peuplades établies dans ces contrées.

Le premier mot ILERKS ou mieux ILERKES, nous est bien connu ; il désigne sans aucun doute les Ilergètes. Quant au second, dont il n'est pas aussi facile de trouver l'explication, je propose, tout en regardant mon attribution comme un peu hasardée, d'y voir le nom des Pelen-

dons, de Pline et de Ptolémée, Pellendones, d'une inscription rapportée par Grüter. Les Pelendons étaient une peuplade de la race des Celtibères, fixée dans le pays où le Durius (le Dourb) prend sa source, et attachée à la convention juridique de Clunia. Nous avons étudié déjà plus haut les monnaies de cuivre frappées à Savia, l'une de leurs villes; ces monnaies, ainsi que nous l'avons constaté, ne présentent pas de poissons autour de la tête comme nous les retrouvons ici, donc les pièces qui nous occupent actuellement n'ont pu être frappées dans la même localité. Si, par suite, on admet que c'est bien le nom des Pelendons qui suit le nom des Ilergètes, il faut admettre aussi que ces belles monnaies ont été fabriquées à Ilerda même, sur les bords de la Sègre, en commémoration d'une alliance des Ilergètes avec les Pelendons. Reste à faire voir maintenant qu'il est possible de retrouver ici le nom des Pelendons.

Le mot que nous obtenons dans la deuxième partie de la légende est PELIRVN. Or chacun le sait, l'une des permutations de lettres les plus fréquentes, est celle de R en D ou réciproquement: ainsi nous trouvons sur les monnaies de Larinum la légende LADINO; sur une pièce d'Emporiæ la légende ΕΜΠΟΔΕΙΤΩΝ; enfin Guillaume de Humboldt, dans ses intéressantes recherches sur l'antique Espagne (chap. 8), remarque que dans la langue basque qui, suivant lui, n'est autre que l'ancienne langue ibérique, l'R simple a un son voisin du D. Ceci une fois admis, notre mot PELIRVN deviendrait sensiblement équivalent à PELIDVN, et ce dernier mot offrirait déjà une ressemblance assez grande avec le nom des Pelendons,

pour qu'il n'y eût pas d'inconvénient à traduire le premier par le second. On pourrait même à la rigueur supposer que le signe ꟷ représentait à la fois l'I et l'N qui se retrouvent si facilement dans ce même signe, et dès-lors on aurait le mot PELINDVN ; cette hypothèse étant un peu trop subtile, je n'ai garde de m'y arrêter. Je ne lis donc en définitive que PELIDVN, et je n'en persiste pas moins à retrouver dans ce mot le nom des Pelendons.

Sestini, dans cette légende qu'il transcrit : ILERDAχ— SUBEDIDIN (il fait à tort dans son texte un Δ de la deuxième lettre du second groupe), reconnaît le nom d'Ilerda et de Sebendunum, ville des Castellans. L'incorrection que je viens de signaler permettait seule de proposer cette lecture ; il est clair que dès qu'elle est reconnue, il n'est plus possible de chercher dans la légende le nom de Sebendunum.

M. Grotefend (N° 5) reproduit cette même légende et n'en traduit que le commencement ILERT — S....... Le premier mot, ainsi que nous avons eu déjà l'occasion de le dire, lui paraît la véritable forme celtibérienne du nom d'Ilerda.

LÉGENDES 110 ET 111.

Les légendes que nous allons étudier se rencontrent avec les types suivants :

AR. Tête, à gauche ᐱ, dessous M, à droite Δ. — ℟ Cavalier la lance en arrêt; Lég. **111.** (Cabinets du roi et de M. Rollin.) — Sestini (IX, 6), donne un **MB.** qui présente le même type et la même légende.

MB. Tête, poisson ᐱ. — ℟ Cavalier la lance en arrêt; Lég. **111.** (Cabinet du roi.)

MB. Tête, trois poissons. — ℟ Cavalier la lance en arrêt; Lég. **111.** (Cabinet du roi.)

MB. Tête, ᐱ — ℟ Cavalier la lance en arrêt; Lég. **111.** (Cabinet de M. Rollin.)

Il importe d'abord de bien fixer l'ordre dans lequel les trois signes de la légende 110 doivent être placés.

Il suffit pour y parvenir, de considérer les monnaies identiques de types et de fabrique, offrant les légendes 112 et 113. Ces pièces sont évidemment du même pays et probablement de la même peuplade; la légende trilitérale des unes et des autres doit donc se lire dans le même ordre. Il ne peut y avoir de doute sur la lecture du mot 113, puisqu'il n'offre que la répétition des trois premiers caractères de la légende 112; donc les lettres du mot 110 sont copiées dans l'ordre convenable. Examinons maintenant la valeur des deux mots celtibériens de nos monnaies.

Le premier se transcrit immédiatement ASD, et le second DRIPSA, ou bien AST et TRIPSA, si l'on donne

au caractère D une valeur dure. Nous savons à n'en pouvoir douter que les voyelles U et I étaient très-voisines l'une de l'autre et prononcées assez vaguement; cette remarque nous met sur la voie. En effet il existait chez les Callaïques Lucenses une ville que les Latins ont nommée Turuptiana, en donnant peut-être à son nom national une terminaison adjectivale latine. N'est-il pas permis de trouver dans notre légende qui peut se prononcer DIRIPSA ou DVRIPSA, une assez forte analogie avec le nom Turuptiana que nous a conservé Ptolémée? je pense qu'on ne le contestera pas. Cette ville devait être située dans le voisinage de Lucus Augusti, Lugo de nos jours. Les poissons que nous retrouvons au droit de quelques exemplaires nous prouvent de plus que la Turuptiana de Ptolémée, la Dripsa de nos monnaies, était située sur les rives du Minius (le Minho).

Reste maintenant à nous rendre compte de la légende trilittérale placée autour de la tête. Le mot ASD ou AST se rapproche trop du nom des Astures pour que je n'adopte pas cette leçon. Les Astures étaient limitrophes des Callaïques Lucenses; donc la présence de leur nom témoigne simplement de la bonne intelligence des deux peuples voisins. Remarquons de plus que les monnaies dont je viens de donner une explication qui me semble probable, sont de la même fabrique que celles des Callaïques Bracares déjà décrites; il y a donc plus que des présomptions en faveur de la nouvelle attribution que je propose; nous verrons d'ailleurs que la lecture de la légende 112 la confirmera pleinement.

Sestini classe les monnaies portant les légendes que

nous venons d'analyser à Σουεσταειον, ville que Ptolémée place chez les Caristes. On trouve cette ville nommée Suissatio dans l'Itinéraire d'Antonin, et située à quarante-huit mille pas au-delà de Virovesca, sur la route d'Astorga à Bordeaux (éd. des Aldes). Pour arriver à cette attribution, Sestini lisant DOIRSaT ou DOIBSaT, suppose que c'est là la véritable forme du nom celtibérien de Suestasium.

Quant à la légende trilittérale, il rapporte, mais sans l'adopter, l'opinion des antiquaires espagnols qui, lisant LESDA ou LESDES, retrouvent dans ce mot le nom de la ville que Ptolémée nomme Leşa et qu'il place chez les Accetans. Sestini propose à son tour de lire de droite à gauche, ce qui donne le mot DSA qu'il explique en ces termes: « Indicanti il nome tronco di ΔυΣΑ per Dussatio, nome » variamente ripetuto in altre medaglie con più o meno » lettere, tutte relative all'istessa città. » Il vaut mieux, en vérité, ne pas tenter d'explications quand on n'en peut pas donner de meilleures.

Observons d'ailleurs que quand bien même les lectures publiées par Sestini ne seraient pas essentiellement vicieuses, la nature des types suffirait pour faire rejeter l'attribution qu'il propose.

M. Grotefend (Nos 57 et 58) reproduit sans commentaire, et d'après Mionnet, deux variantes de la légende 111; la première est incorrecte en ce que le premier caractère a été pris pour un Lambda; puis sous le No 59 il donne la légende 110 qu'il ne traduit pas non plus.

LÉGENDE 112.

Ainsi que je viens de l'annoncer tout à l'heure, nous allons voir l'analyse de la légende 112, confirmer l'attribution à Turuptiana des monnaies décrites précédemment. Cette légende accompagne les types suivants :

MB. Tête, poisson, à gauche ⚹, dessous ♀, à droite Ͷ. — ℞ Cavalier la lance en arrêt ; Lég. 112. (Cabinets du roi et de M. Rollin.)

Sestini (Tab. VI, Fig. 8) donne une légère variété de la pièce précédente.

J'ai déjà fait observer que la fabrique et les types de cette monnaie offrent une identité parfaite avec les types et la fabrique des pièces classées plus haut à Turuptiana des Callaïques Lucenses. Si nous transcrivons maintenant la légende celtibérienne, nous avons KAN et KRNESGN. Or, chez les mêmes Callaïques Lucenses, Ptolémée place précisément, avant Turuptiana, une ville qu'il nomme Caroninm. Il me paraît hors de doute que c'est aux Karoneskes, habitants de Caronium, et les plus proches voisins de Turuptiana, que reviennent les pièces en question. Il serait en effet difficile de trouver ailleurs une pareille coïncidence de noms et de types. Probablement Caronium était, comme Turuptiana, bâti sur les bords du Minho.

Sestini explique la légende qui vient de nous occuper d'une façon non moins étrange que celle de Turuptiana ; il la transcrit CHAENOMIRIN, ou XPαNυMIPIN, suivant qu'il donne au signe ♀ la valeur de la diphtongue Æ adoptée

par Velasquez, ou la valeur du Rho grec *. Mais dans l'une et dans l'autre hypothèse, il demeure convaincu qu'il s'agit de la ville des Callaïques Lucenses, nommée Γλανδόμιρον par Ptolemée et Grandimirum dans l'Itinéraire d'Antonin. On voit que cette fois le hasard avait amené Sestini bien près de l'attribution que j'ai cru devoir adopter.

Quant aux lettres placées du côté de la tête, Sestini, bien qu'il ne reconnaisse sur son exemplaire que les deux derniers signes de la légende trilittérale 113, n'assure pas moins, suivant son principe, que : « le due » littere poste della parte della testa, stanno comè ab» biamo fatto osservare in altre occasioni, pel principio » e fine dello stesso nome, che si legge nel rovescio » delle medesime. » Avec un peu plus d'attention et moins d'assurance, Sestini n'eût pas mis ici son prétendu principe en usage, puisqu'il s'agissait, non pas de la première et de la dernière lettre de la légende, mais bien de la seconde et de la dernière.

M. Grotefend (N° 20) transcrit cette légende TRIASO et l'applique, en conséquence, à Turiasso, ville que Ptolémée place chez les Celtibères proprement dits.

* Il n'est pas sans intérêt d'observer que ce signe se trouve avec la valeur du Rho, sur les monnaies des rois de la Characène.

LÉGENDE 114.

La légende que nous allons essayer d'interpréter se rencontre sur des monnaies de MB. offrant au droit une tête et trois poissons et au revers un cavalier tenant une palme (cabinet de M. Rollin, et Sestini); il s'agit donc ici d'une ville située dans le nord de l'Espagne.

Cette légende, transcrite en caractères latins, nous donne BLBAN ou BILBAN, mot dans lequel l'A comporte un son ouvert et voisin de notre O. Il faut maintenant chercher une explication de ce mot, et ce n'est pas chose aisée.

Nous trouvons d'abord dans l'Itinéraire d'Antonin (éd. des Aldes) sur les deux routes d'Emerita (Merida) à Cæsaraugusta (Saragosse), un lieu nommé Aquæ Bilbacenorum et Aquæ Bilbitanorum, situé entre Arcobrica et Bilbilis, à seize mille pas de la première ville et à vingt-quatre mille pas de la seconde. Aquæ Bilbacenorum était donc au sud de Bilbilis, et par suite il serait assez difficile de classer à cette localité des monnaies sur lesquelles paraît le cavalier tenant une palme et dont la légende d'ailleurs n'offre pas avec ce nom une analogie satisfaisante. Les anciens géographes ne donnent aucun nom de ville située au nord de l'Espagne et à laquelle le mot que nous rencontrons ici puisse s'appliquer aisément.

Sestini traduit Πιλιπτον ou Βιλιϐτον et ajoute : « questa » leggenda ridotta alla vera terminazione, si esprime per » Βιλιτων, ossia *nummo dei Beliti*, ch'è il nome nazionale » proveniente da Beleia, o Belita ch'esser debba. »

Sestini classe donc ces monnaies à la cité des Edetans que Ptolémée nomme Beleia, et dont les habitants nommés Belitani par Pline, étaient attachés à la convention juridique de Saragosse ; du reste cette ville est remplacée aujourd'hui par Belchite. De la forme Belitani du nom adjectival de peuple, quelques auteurs ont conclu avec raison que le vrai nom de la ville était Belita et non Beleia.

Ceci admis, il y a trop loin du mot BILBAN ou BILBON au nom BELITANI, pour qu'on puisse admettre facilement qu'il s'agisse, sur les monnaies en question, des habitants de Belita des Edetans. Remarquons toutefois que cette explication serait tout-à-fait d'accord avec les types ; mais le caractère dans lequel Sestini voit un T, est bien certainement un A ouvert voisin de notre O ; d'ailleurs il faudrait rejeter le second B comme inutile, pour adopter la version du savant abbé ; cette version n'est donc pas admissible.

Maintenant ai-je une meilleure explication à substituer à celles que je n'accepte pas ? j'avoue en toute humilité que non, et je me trouve à mon tour obligé d'entrer dans le champ des conjectures. Nous avons sur la côte septentrionale d'Espagne une ville dont le nom actuel présente une bien singulière analogie avec celui qui nous occupe, c'est Bilbao, cité moderne fondée, dit-on, vers le quatorzième siècle, auprès des ruines de la ville romaine que les auteurs appellent Flaviobrica. Flaviobrica est un nom d'origine évidemment latine, tandis que Bilbao est sans aucun doute un nom d'origine ibérique ou basque. Le nom latin Flaviobrica n'aurait-il pas été appliqué à la

Bilbaon des Autrigons comme tant de noms analogues ont, à la même époque, été substitués aux noms nationaux des villes espagnoles? je suis bien tenté de le croire. Dès-lors le nom de Bilbaon s'étant conservé intact parmi le peuple basque, aurait pu être restitué à la ville moderne, rétablie au quatorzième siècle sur les ruines de Flaviobrica. Tout ceci est bien hypothétique, et ne peut être proposé qu'avec une extrême réserve; on remarquera néanmoins que les types des monnaies en question deviennent immédiatement explicables, dès que l'on admet l'attribution de ces monnaies à Bilbao.

La légende celtibérienne offre bien encore une grande ressemblance avec le nom d'une ville de la Bétique, Belippo; mais les types qui se montrent avec cette légende ne permettent point de s'arrêter à cette interprétation.

Nous avons examiné déjà l'opinion de Sestini sur la légende BLBAN, et nous avons vu qu'elle était peu vraisemblable.

M. Grotefend (N° 120) cite cette légende, d'après Sestini, mais sans en donner de traduction.

LÉGENDE 115.

La légende 115 se rencontre sur les monnaies suivantes :

AR. Tête ; Lég. 35. — ℟ Cavalier la lance en arrêt ; Lég. 115. (Cabinet du roi.)

MB. Tête, poisson ; Lég. 35. — ℟ Cavalier la lance en arrêt ; Lég. 115. (Cab. de M. Rollin et de feu M. Varnier.)

PB. Tête ; initiale de la Lég. 35. — ℟ Cheval libre, ... ; Lég. 116. (Cabinet de M. Rollin.)

Sestini cite un PB. qui diffère des précédents en ce qu'il porte au revers un cheval ailé, mais sans les globules monétaires.

Ces types ne sont pas ceux que l'on rencontre d'ordinaire chez les peuples établis sur les bords de l'Ebre et de la Sègre ; c'est donc dans une autre région que nous devons chercher la ville à laquelle appartiennent les monnaies qui les portent. Remarquons toutefois que la présence des indices monétaires italiques nous ramène forcément vers le nord de l'Espagne, tandis que le type du cheval ailé ne se rencontre que sur les monnaies classées à Orisia des Oretans. Voyons maintenant comment se transcrit la légende 115.

Le premier signe, à en juger par l'homophonie que nous révèle l'examen des variantes, est l'équivalent de la lettre H ; il a donc la valeur de l'Eta grec ; le second est un Lambda semblable à ceux qui se rencontrent dans les légendes de Bilbilis ; le troisième n'a, jusqu'ici, reçu d'autre valeur que celle du Σ ; le qua-

trième est nouveau pour nous ; le cinquième enfin est l'N ordinaire.

Remarquons d'abord que le quatrième signe étant identique avec la lettre A des plus anciens alphabets italiques, nous avons en définitive un mot ELSAN qui peut aussi se lire ELMAN, si l'on attribue à la troisième lettre la valeur de notre M, ce qui me semble permis puisque, dans l'alphabet grec, le Sigma et le Mu majuscules ne diffèrent pas de forme, mais seulement de position. Il y a, je le sens parfaitement, un inconvénient très-grand à donner au même caractère celtibérien deux valeurs aussi différentes que celles d'une M ou d'une S, et pourtant il n'est guère possible de faire autrement. En effet, le mot Ηλσαν ne s'appliquerait à aucun nom de ville de l'antique Espagne, tandis que le mot Ηλμαν, que les Latins ont du écrire *Helman*, représente évidemment le nom national de la ville que Tite-Live et Polybe appellent Helmantica et que le premier place chez les Vaccéens. On croit généralement que c'est la même ville que Ptolémée appelle Salmantica et qu'il indique chez les Vettons, peuplade établie à l'extrémité nord de la Lusitanique ; celle-ci est la Salamanque moderne située sur le Tormes, l'un des affluents du Douro ; mais cette identité des deux villes reste encore à démontrer.

Maintenant cette explication est-elle la véritable? c'est ce que je n'oserais affirmer, malgré l'accord unanime des auteurs qui jusqu'ici se sont occupés de la même légende.

Quant aux types ils conviennent bien à la position d'Helmantica, que ce soit ou non Salamanque, puisque ces types sont exactement ceux des Callaïques Bracares,

et qu'Helmantica devait être située entre les Bracares et les Celtibères proprement dits.

Velasquez est le premier qui ait donné cette explication de la légende 115 ; il lisait ELMAN, comme je le lis moi-même.

Après lui Sestini se méprenant (du moins à mon avis) sur le premier signe de la légende, l'a confondu avec l'X ordinaire et en a conclu qu'il fallait lire CHELMAN, mais en reconnaissant toujours dans ce mot le nom de Salamanque.

Enfin M. Grotefend (Nos 60, 61 et 62) a donné, sans explication, trois variantes de la même légende.

Nous avons vu que du côté de la tête se présentait le plus souvent la légende 35, qui se compose des deux caractères HN ou ÈN ; c'est précisément cette légende qui m'a prouvé que le premier signe de la légende 115 était bien l'équivalent de la lettre celtibérienne H, c'est-à-dire de l'Eta grec.

Cette même syllabe ÈN se rencontre sur plusieurs autres monnaies celtibériennes, soit isolée, soit en composition évidente. Malheureusement aucune des pièces qui la présentent, n'est d'une attribution bien précise, en sorte que l'on ne pourrait, sans s'exposer à commettre de graves erreurs, proposer une explication quelconque d'une légende aussi courte et par conséquent aussi vague.

Sestini suit, à propos de cette syllabe, sa méthode accoutnmée, et comme il la rencontre au revers des pièces qui ont la légende lue par lui CHELMAN, il prétend encore retrouver une abréviation de ce mot, résultant de la réunion de sa première et de sa dernière lettre.

M. Grotefend donne aussi (N° 63) cette légende, mais sans en déterminer le sens.

LÉGENDE 117.

La légende que nous allons actuellement analyser accompagne les types suivants :

GB. Tête, étoile et poisson. — ℞ Cavalier la lance en arrêt ; Lég. 117. (Cabinet du roi.)

MB. Tête, étoile. — ℞ Même type et même légende. (Cabinet de M. Rollin.)

Le MB. figuré par Sestini porte nne petite hache derrière la tête.

Ces types n'appartiennent pas au nord de l'Espagne, et cette présomption est en quelque sorte légitimée par la forme même des caractères qui composent la légende. En effet, le premier signe que nous voyons ici ne se rencontre habituellement que sur les monnaies de la Bétique, et sa valeur se trouve parfaitement déterminée dans la légende 14, que Velasquez a fait connaître en décrivant les monnaies d'Ilurco ; il n'y a donc pas de doute possible, ce premier signe est réellement un Upsilon qui se prononçait sensiblement comme notre I ; c'est en d'autres termes l'équivalent Bétique du caractère celtibérien I que nous avons déjà rencontré tant de fois. Tous les antres caractères nous sont bien connns, à l'exception, toutefois, dn second qui est le B ou P ordinaire des légendes celtibériennes ; mais si

nous nous laissons guider par l'homophonie que présente la variante donnée par Sestini, il devient évident que ce signe est bien une R renversée, et telle que nous l'avons déjà rencontrée dans une variante du mot 71; donc, au lieu de lire UBKEKN, nous devons lire URKEKN ou mieux URKEKEN.

Dès-lors il n'y a plus d'incertitude possible; la terminaison adjectivale KEN une fois supprimée, nous obtenons le mot radical URKE, qui n'est autre chose que le nom de la ville que Ptolémée appelle Οὐρκη et Pline Urci. Ce dernier la place sur la côte, dans le pays des Bastitans et tout près de Barea ou Baria.*.

Sestini traduit cette légende celtibérienne par URKEKAN et croit y retrouver le nom d'Urcesa, ville que Ptolémée mentionne chez les Celtibères proprement dits. Cette attribution ne me paraît pas mériter la même confiance que celle que je viens de proposer, et que les types et les légendes concourent à établir.

M. Grotefend (Nos 87 et 88) donne, sans explication, deux variantes de cette légende tirées de Mionnet et de Sestini.

* La Martinière (article Bastitani) dit qu'Urci est actuellement remplacée par Vera: ailleurs (article Barea), il place également Vera sur les ruines de Baria; cette seconde fois seulement il a raison. Le P. Hardouin affirme qu'Urci est aujourd'hui remplacé par Almacaren, et que les noms *Urci*, *Urgi*, *Virgi*, ne sont que des variantes du même nom.

LÉGENDE 118.

Nous avons étudié précédemment une légende dont les caractères affectaient une sorte d'étrangeté dénotant une origine méridionale ; celle que nous allons actuellement analyser se trouve dans le même cas, et l'on peut de prime-abord juger que les monnaies qui la portent appartiennent à une région plus voisine de la Bétique que des bords de l'Ebre. Voici les types qui accompagnent cette légende :

AR. Tête ; Lég. 35. — ℟ Cavalier la lance en arrêt ; Lég. 118. (Cabinet de M. Rollin.)

MB. Tête, poisson. — ℟ Cavalier la lance en arrêt, étoile ; Lég. 118. (Cabinets du roi et de M. Rollin.)

Sestini cite un MB. portant les deux mêmes inscriptions que les monnaies d'argent, mais offrant au revers un cheval ailé.

Enfin, le même auteur dans ses classes générales mentionne une pièce bilingue qui, d'un côté, offre la légende latine OSI, et au revers le mot dont nous allons nous occuper.

L'étude des variantes nous démontre immédiatement que le signe qui se répète trois fois est bien un Sigma ; dès-lors, le second seul demeure incertain. Mais comme la comparaison des légendes d'Illiberis et d'Astapa, que nous examinerons plus loin, démontre que ce signe n'est autre chose qu'un homophone du signe ⊬, usité dans la Bétique, nous avons la valeur exacte de la lé-

gende entière qui se transcrit immédiatement SESPRS ou SISPRS.

Ce mot n'offrant de l'analogie avec aucun nom connu, lorsque nous y rétablissons les voyelles brèves supprimées, il devient naturel de le considérer comme composé par moitié des premières lettres de deux noms différents; si donc nous le partageons en deux, nous obtenons les groupes SES ou SIS et PRS. Le second a une ressemblance frappante avec le nom Persa que nous avons déjà rencontré si souvent, et cependant faute de la dernière lettre, on ne peut affirmer qu'il s'agisse cette fois encore de la même localité. En effet il pourrait tout aussi bien être question de la Bursaba dont nous avons étudié les monnaies, et que j'ai regardée comme étant la même ville que la Βούρσαδα, mentionnée par Ptolémée.

Quoi qu'il en soit, cherchons maintenant quel nom peut représenter la syllable SES ou SIS. Il y avait chez les Oretans et sur les confins de la Bétique une ville nommée Sisapona par Ptolémée; je n'hésite pas à lui attribuer la légende en question*. Ces pièces auront donc été frappées à Sisapona, et auront porté le nom de Persa ou de Bursaba.

Je ne pense pas que l'on doive songer à chercher ici

* Nous trouvons dans l'Itinéraire d'Antonin une ville nommée Sisalo, placée sur la route d'Emerita (Merida) à Cæsaraugusta (Saragosse) par la Lusitanie. Il est bien probable que Sisalo est la même ville que Sisapona des Oretans. Du reste cette ville de Sisalo qui est à soixante-dix mille pas d'Emerita et à vingt-deux mille pas au-delà de Merobrica, se trouvait très-probablement située sur le bord de l'Anas (Guadiana). Quant à Merobrica, c'est évidemment la Merobriga que Ptolémée cite chez les Oretans.

la Sisapon de la Bétique; d'abord cette ville est un peu loin de Persa ou de Bursaba et d'Osicerda dont nous retrouvons aussi le nom latin; de plus il faudrait admettre que les pièces ont été frappées à Sisapon de la Bétique, et non à Persa ou à Bursaba dont nous connaissons les types et la fabrique, tandis que nous avons tout lieu de croire au contraire que les monnaies qui nous occupent ont été frappées dans une ville peu éloignée d'Urke, puisque l'emblème de l'étoile se présente aussi sur les monnaies de cette dernière ville*.

Quant à Sisaraca des Murboges, dont Sestini a prétendu retrouver le nom dans cette légende, elle ne peut non plus avoir aucun droit aux monnaies en question. Chez les Murboges en effet, les signes alphabétiques ne pouvaient affecter les formes que nous leur trouvons ici et qui sont exclusivement propres à la Bétique; donc, tout bien considéré, je propose de regarder ces monnaies comme des pièces d'alliance de Sisapona et de Persa, émises dans la première de ces deux villes, et sur lesquelles, plus tard, Osicerda fut admise en tiers.

Ainsi que je viens de le dire, Sestini classe à Sisaraca des Murboges, toutes ces pièces dont il lit la légende celtibérienne SESRDS pour Sisaradas. Il suppose

* Cet emblème se rencontre également sur les monnaies à la légende PRSE, et ce fait, bien que peu important, concourt à exclure Barcelonne et toute ville du nord de l'Espagne de la possession de cette légende. Il faut donc probablement revenir à voir Sagunte dans la Persa des Celtibériens. Remarquons en passant que la ville qui fabriquait une monnaie d'alliance se nommait ordinairement la première, comme nous l'avons reconnu à propos des pièces de Persa avec la légende 71, et d'Ilerda avec la légende 95.

sans hésiter que c'est là le nom national de la Sisaraca de Ptolémée.

M. Grotefend (N° 95) reproduit cette même légende, mais n'essaie pas de la déchiffrer.

LÉGENDE 119 ET 120.

Nous avons reconnu des monnaies aux types celtibériens, portant les noms d'Oningis, d'Onoba et d'Urson, villes situées au centre de la Bétique; ces monnaies ont vraisemblablement été frappées dans les derniers instans de la nationalité espagnole, à un moment où toutes les peuplades, animées du même esprit d'indépendance, devaient chercher à resserrer encore leurs liens naturels, en adoptant à la fois les mêmes idées, le même langage, les mêmes emblèmes. Très-probablement l'émission des monnaies aux types celtibériens, fabriquées dans des villes centrales de la Bétique, fut le dernier acte de leur autonomie expirante, et après ces monnaies nationales, parurent immédiatement les espèces municipales et coloniales latines, qui ne pouvaient être émises qu'en vertu de décrets émanant de l'autorité romaine. Nous allons voir maintenant d'autres monnaies de la Bétique qui doivent forcément rentrer dans la même classe que celles que j'ai citées plus haut, et qui par suite ont eu nécessairement une origine contemporaine.

Le cabinet du roi possède la pièce suivante :

MB. Tête, poisson ; Lég. 120. — ℟ Cavalier la lance en arrêt ; Lég. 119.

Cette pièce a été décrite par Mionnet (Suppl., IV, 63 et 64) avec des légendes légèrement variées, que je joins à celles que j'ai observées moi-même.

La transcription de ces légendes en caractères latins nous donne immédiatement BL et ORPAES ? Nous savons que le signe ᛏ comporte d'habitude une valeur très-rapprochée de notre O ; nous avons donc, en rétablissant les voyelles supprimées, BEL et ORIPOE. Il serait difficile de ne pas reconnaître immédiatement dans ce mot le nom d'Orippo, ville que Pline mentionne parmi les cités dépendantes de la convention juridique de Séville. L'Itinéraire d'Antonin place Orippo à neuf mille pas avant Hispalis (Séville), sur la route de Cadix à Cordoue. Orippo était située sur un des affluents du Betis (Guadalquivir), au point où se trouve aujourd'hui la localité nommée Dos Hermanos ; en effet, suivant les auteurs espagnols, les monnaies latines présentant la légende 3, se rencontrent fréquemment sur ce point.

Quant à la légende monosyllabique 120 qui se lit BEL, je n'hésite pas à la regarder comme offrant les initiales du nom de l'une des deux villes Belon ou Belippo.

Βαιλων de Ptolémée et de Marcien, Βελων de Strabon et d'Etienne de Byzance, Belon de Pline, est aujourd'hui Tariffa. Belippo n'est connue que par la citation de Pline qui nomme cette ville parmi celles qui sont attachées à la convention juridique de Cadix. Je pencherais assez volontiers pour Belippo qui devait être plus rapprochée

d'Orippo que Belon; mais j'avoue que cette raison est bien faible.

Ces deux légendes ont été reproduites d'après Mionnet par M. Grotefend (Nos 101 et 102); celui-ci traduit la seconde par GRMO... en ajoutant : *Cogitavi de Charmonid Ptolemei et Carmone Bœticæ;* il ne me paraît en aucune façon possible d'admettre cette interprétation.

LÉGENDE 121.

Cette légende se rencontre sur les monnaies suivantes :

MB. Tête, trois poissons. — R) Cavalier la lance en arrêt; Lég. 121. (Cabinet du roi.)

Tous les caractères qui composent ce mot étant parfaitement déterminés, il se transcrit immédiatement ERÈSI ou IRISI; voyons quelles sont les localités qui peuvent revendiquer ce nom.

Des monnaies latines nous offrent la légende C. I. IL. A. (Colonia Julia Ilici Augusta) de la ville que Pline appelle Illici, Pomponius Mela, Illicen, Ptolémée, Illicias, Diodore (guerre d'Amilcar), Elice et l'Itinéraire d'Antonin, Ilici; c'était une ville maritime des Contestans, placée à cinquante-deux mille pas de Carthagène et à quatre-vingt-dix-neuf mille pas de Valence; elle a été remplacée par la moderne Elche, bâtie vers l'embouchure de la Segura (Tader de Pline, Τερεβ de Ptolémée), mais un peu plus dans les terres que l'ancienne Ilici, entre Alicante et Orihuela. Malheureusement l'orthographe constante de

ce nom ne permet pas de le retrouver dans la légende celtibérienne IRISI, puisqu'il devait se prononcer nécessairement comme ILIKI.

Il se présente une seconde interprétation possible : Ptolémée mentionne chez les Edetans une ville qu'il appelle Arsi; cette ville pouvait par conséquent être située dans le voisinage de Bilbilis et sur le même affluent de l'Ebre; dès-lors la présence du cavalier la lance en arrêt et des poissons, deviendrait toute naturelle. Resterait à faire voir que le mot ERÈSI peut avoir donné naissance au nom Arsi rapporté par Ptolémée; mais ce serait, je crois, fort difficile à démontrer.

Il est vrai que le mot Èrèsi ou Irisi prononcé rapidement, présente une espèce d'analogie de consonnance avec le nom Arsi en question; je me hâte toutefois d'ajouter que cette attribution est condamnée à rester bien douteuse, et que je ne prétends en aucune façon la donner comme satisfaisante : dans tous les cas, elle est plus probable que celle de Sestini qui, lisant ÈQÈSI, attribue cette légende aux Equæses, peuplade callaïque mentionnée par Pline, parmi les nations dépendantes de la convention juridique de Bracara.

M. Grotefend (N° 25) rapporte cette légende et propose, mais dubitativement, d'y voir le mot TRTSI, nom de Tartessus.

LÉGENDE 122 ET 123.

Un précieux MB. du cabinet de M. Rollin présente les types suivants :

Tête ; derrière, un lion. — ℞. Cavalier tenant une palme ; Lég. 122.

D'un autre côté Sestini (page 202) décrit la pièce suivante :

MB. Tête ; derrière, un lion ; devant, un caducée. — ℞ Cavalier tenant une palme ; Lég. 123.

Cette seconde légende existe-t-elle réellement ? c'est ce que je n'oserais affirmer. Remarquons d'abord que le dernier signe, tel qu'il est transcrit, n'existant pas dans l'alphabet celtibérien, sa présence suffit pour faire soupçonner le mauvais état de conservation de la pièce analysée par Sestini *. Les deux avant-derniers caractères sont les mêmes dans les légendes 122 et 123 ; le cinquième seul diffère dans les deux légendes, en admettant que Sestini n'a pas pris un ᚦ pour un ᛗ, erreur possible à cause de la conformité de ces deux lettres, et de l'état probable de la pièce. Ces considérations me portent naturellement à penser que la légende que j'ai observée, n'est autre chose que celle de Sestini, que je regarde dès-lors comme mal lue. Quoi qu'il en soit, je ne puis, de prime-abord, taxer d'inexactitude un observateur comme Sestini ; je dois

* Si la pièce n'eût pas été fruste, pourquoi Sestini ne l'eût-il pas fait graver ? certes elle en valait la peine.

donc analyser la légende qu'il rapporte, sauf à ne le faire qu'avec une défiance entière.

Il est évident d'abord que les deux pièces, quelles que soient leurs légendes, ont été frappées dans la même localité; elles offrent toutes deux un type essentiellement propre au nord de l'Espagne, c'est-à-dire aux contrées situées en-deçà de l'Ebre; il y a donc lieu de croire qu'il s'agit d'une ville appartenant à ces contrées; toutefois ce moyen de reconnaissance n'est pas d'une application générale, puisque nous retrouvons le même type à Libizona chez les Oretans (près de Cuenca) et à Libora chez les Carpetans (vers Talavera, si ce n'est dans cette ville elle-même).

Voyons maintenant ce que nous donnent les deux légendes, en supposant la seconde bien copiée: nous avons les deux transcriptions immédiates ASEUBTLE et ASEUITLG. Evidemment ces deux légendes sont trop longues pour ne comprendre qu'un seul nom de ville, et si nous les partageons par moitié, nous avons

ASEU ou OSEU et BTLE.
ASEU ou OSEU et ITLG.

Avant d'étudier la légende de Sestini, occupons-nous de celle dont je puis garantir l'exactitude.

Le premier groupe de quatre lettres ne peut recevoir de voyelles; il doit se prononcer *oseu* ou mieux *osei;* ce peut donc être le commencement du nom d'Osicerda. Nous avons vu que dans cette ville même, son nom s'écrivait Osekert; mais dans une autre localité, l'orthographe pouvait varier avec la prononciation et devenir

Oseicerta; en effet Pline appelle cette ville Ossigerda, tandis que Ptolémée lui donne le nom d'Οσικερδα. Resterait à trouver la valeur du groupe final BTLE. Ici toutes les voyelles brèves manquent, il faut donc les suppléer et nous trouvons BETELÉ, BETILÉ ou BETULÉ.

Pomponius Mela cite la ville maritime de Betullo, que Ptolémée appelle Βαιτουλων et Pline Bætulo; cette ville appartenait aux Laletans ou Lætans, et son emplacement se retrouve sur la côte, à quelques lieues de Barcelonne, au lieu nommé actuellement Badalcna. Malheureusement les deux diphtongues αι et ου n'ont pu se retrancher comme des voyelles brèves, et cette attribution me semble bien hasardée.

Il existe dans la nouvelle Castille, entre Siguenza et Cuenca, vers les sources du Tage, un bourg qui porte encore de nos jours le nom de Betela; n'aurait-il pas remplacé la Betela de nos monnaies celtibériennes? c'est ce que des recherches faites sur place pourraient seules décider. Cette localité située dans l'intérieur des terres et loin d'un cours d'eau, ne pouvait prendre pour emblème un poisson comme l'eût fait nécessairement Bætulon, ville maritime. De plus, Betela est entre Libizona et l'Ebre; à Libizona, comme sur les rives de l'Ebre, on plaçait au revers des monnaies, un cavalier tenant une palme; donc, jusqu'à ce qu'on trouve une explication plus probable de la légende 122, je proposerai de la traduire par Osicerda et Betela, cité qui, par suite, devait appartenir aux Celtibères.

Pour en finir avec le premier mot, on pourrait peut-être y chercher les initiales du nom d'Asido (ville de

la Bétique, située près de Cadix), que l'on supposerait alors en alliance avec Betela; mais cette attribution ne me paraît pas probable. Enfin on pourrait encore être tenté d'y voir Asso, ville que Ptolémée place chez les Bastitans; je doute fort que cette interprétation puisse être soutenue.

Voyons maintenant la légende de Sestini. Le dernier mot, s'il est bien copié, nous donne le nom d'Italica, et par suite cette ville aurait été alliée avec celle que représente le nom Osei, comme elle l'était avec Bilbilis. S'il en était ainsi, les deux pièces auraient été frappées dans la localité représentée par la première moitié de la légende. Or ce ne peut être Osicerda, dont le nom national s'écrivait différemment sur place; ce ne peut être Asido où de pareils types ne pouvaient s'employer; resterait donc Asso, dont le nom ne saurait qu'à grand'peine être comparé avec le mot Osei.

De ces observations, il me semble résulter 1° que la légende donnée par Sestini est incorrecte; 2° qu'elle est la même que celle que j'ai copiée au cabinet du roi; 3° que les pièces en question ont été frappées dans une ville nommée Betela, située vraisemblablement vers la source du Tage, dans le pays des Celtibères, et non pas à Bætulon des Laletans; 4° enfin que cette ville a constaté, par l'émission de ces monnaies, une alliance avec Osicerda, ville des Edetans assez rapprochée de la Betela moderne.

Sestini transcrit cette légende TAMARIITHAD, et l'applique aux Tamarici, de Pline et de Pomponius Mela, peuplade établie vraisemblablement sur les bords du fleuve Tamara

que Ptolémée mentionne dans le pays des Callaïques Lucenses.

M. Grotefend (N° 129) reproduit d'après Sestini, la légende 123, mais sans en donner d'explication.

LÉGENDE 124.

La légende dont nous allons nous occuper accompagne les types suivants :

MB. Tête, avec un ou deux poissons. — ℞ Cavalier la lance en arrêt ; au-dessus, une étoile ; Lég. 124. (Cabinets du roi et de M. Rollin.)

GB. Tête, deux poissons. — ℞ Cavalier la lance en arrêt, un croissant au-dessous de l'étoile. Lég. 124. (Cabinet de M. Bohl.)

Ces monnaies appartiennent très-probablement à la région centrale de l'Espagne, et il s'agit de déterminer la localité dont elles offrent le nom.

Transcrite en caractères latins, la légende celtibérienne donne le mot SEGB, dans lequel le G comporte un son voisin de notre Z. Si nous plaçons entre les deux dernières consonnes une voyelle brève, nous obtenons le mot SEGEB ou SEGOB dans lequel il est impossible de ne pas reconnaître le nom de la Σεγουβία de Ptolémée, Segobia de Pline, Secovia de l'Itinéraire d'Antonin (édit. des Aldes), route d'Emerita à Cæsaraugusta. Cette ville

appartenait aux Arevaques et dépendait de la convention juridique de Clunia *.

Le P. Hardouin observe avec raison, ce me semble, que la Segovia de Pline, et par conséquent celle des monnaies, n'est pas la Ségovie de nos jours, placée sur l'Atayada, affluent du Douro, mais bien le bourg de ce nom, situé vers la source même du Douro, près de Soria (Numance). Cette opinion est d'accord avec l'indication donnée par Ptolémée qui place effectivement Σεγουβια un peu au nord de Numance **.

Quoi qu'il en soit, la légende 124 se rapporte certainement à la Segobia des Arevaques, et je propose formellement de la lui rendre; les types d'ailleurs sont complètement d'accord avec cette attribution.

On connaît des autonomes latines de Segovia, offrant les mêmes types principaux, mais sans addition d'emblèmes accessoires du côté de la tête: ce fait se reproduit exactement sur les monnaies de Bilbilis, qui ne présentent d'emblèmes accessoires qu'avec la légende celtibérienne seulement.

Velasquez (Tab. xv, Fig. 4) ayant pris une mauvaise

* Clunia est mentionnée, dans l'Itinéraire d'Antonin, entre Rauda (Miranda de Duero) et Uxama (Osma), à vingt-six mille pas de la première et à trente-quatre mille pas de la seconde. L'édition des Aldes est extrêmement défectueuse en ce point. En voici le texte :

PINTIAM............ MP. (Sans chiffres.)
RAUDA CLUNIAM... MP. XXVI (*Randâ Cluniam.*)
VA-MAM........... MP. XXIIII. (*Uxamam.*)

** La Martinière (art. Segobia) essaie de réfuter l'opinion du P. Hardouin, en s'appuyant sur l'existence des monuments romains qu'on admire encore dans la moderne Ségovie. Il convient cependant qu'il est difficile d'admettre que cette ville ait jamais appartenu aux Arevaques.

copie de la légende en quesion, dans laquelle le premier et le troisième signe avaient la même forme, en conclut qu'il fallait lire SESR, et par suite classer la monnaie à Secerra de l'Itinéraire d'Antonin. Sestini relève cette erreur en en commettant une autre; il transcrit SEGR ou SEGB, et décide que les pièces appartiennent à Segobrica.

Enfin, M. Grotefend (Nos 98 et 99) reproduit la variante incorrecte de Velasquez et la légende exacte d'après Mionnet. Il ajoute ensuite : *fortè legendum* SEGR *ut sit Sigarræ Tarraconensis.*

LÉGENDE 125.

Nous voici arrivés à l'analyse d'une légende dans laquelle se présente un signe alphabétique nouveau, et pour la valeur duquel il devient impossible de rien conclure de positif, parce qu'il ne se rencontre que dans ce seul mot. Cette légende accompagne les types suivants :

MB. Tête, soc de charrue. — ℟ Cavalier la lance en arrêt; Lég. 125. (Cabinet du roi.)

Un deuxième exemplaire de cette monnaie offre au droit les deux premières lettres de la légende du revers. (Cabinet du roi.)

Sestini donne une figure de cette seconde monnaie sur laquelle la légende du revers contient une lettre de plus.

Ces types sont propres aux provinces centrales de

l'Espagne, c'est donc là qu'il faut chercher l'origine des monnaies qui en sont empreintes. Voyons ce que nous donne la légende: nous avons ERAOI ou ERAOIB, si la variante de Sestini est correcte. En effet, le troisième signe de ces légendes paraît identique avec l'A celtibérien ordinaire; mais comme il est immédiatement suivi de la lettre ⩚ qui est certainement un A ouvert, prononcé comme un O, il faudrait peut-être chercher pour le premier une valeur différente. En se laissant guider par la forme même du mot, on serait tenté de lire ERCAI ou ERCOI, et cela semblerait d'autant plus permis, que le signe en question n'est autre chose que la lettre < couchée. Une fois cette hypothèse adoptée, l'attribution de la légende n'offrirait plus de difficultés; elle appartiendrait à l'Εργαουικα de Ptolémée, l'Ergavica de Pline, l'Ercavica ou Ergavica des monnaies impériales latines d'Auguste, de Tibère et de Caligula. Ptolémée place cette ville chez les Celtibères et Pline la mentionne au nombre des cités attachées à la convention juridique de Saragosse.

Remarquons d'ailleurs que le mot ERAOIB a dû subir une modification pour passer dans la langue latine, et que cette modification a nécessairement consisté dans l'introduction d'une consonne, à la place de l'une des deux voyelles A ou O. Nous en verrons plus loin un autre exemple, à propos de Segisamo que les Celtibériens appelaient Seaisab. Ainsi donc, même en considérant la troisième lettre comme un A, nous sommes ramenés à Ergavica. Nous avons bien encore, il est vrai, Erga des Ilergètes et Ergavia des Bascons; mais le type que nous trouvons

ici, ne peut convenir à une ville des Ilergètes ou des Bascons, chez lesquels le cavalier tenant une palme paraît constamment; force est donc de s'en tenir à Ergavica. Cette ville était située près la rivière Guadiela, dans la localité qui porte aujourd'hui le nom de Santaver, car c'est là que les monnaies municipales latines d'Ergavica se découvrent toutes, au dire des antiquaires espagnols; certainement cette preuve d'identité en vaut bien une autre. Nous avons chez les Celtibères, auxquels appartenait Ergavica, la ville de Bursada ou mieux de Bursaba dont nous avons étudié les monnaies sans fixer sa position; j'ai dit alors que les espèces de cette ville offraient avec celles d'Ergavica un point de conformité qui devait faire supposer qu'elles avaient été frappées dans des localités voisines; il consiste dans l'emploi d'un emblème commun, le soc de charrue, dont la présence semble effectivement confirmer les deux attributions à Bursaba et à Ergavica, villes qui probablement étaient assez rapprochées l'une de l'autre.

Sestini laisse la monnaie que nous venons d'étudier parmi les incertaines.

Quant aux antiquaires espagnols qui lisent EDELETI, ils la classent à Etelesta des Carpetans; Sestini se contente d'observer qu'on doit lire plutôt EGELETIR ou EGELETIR.

M. Grotefend (N° 23) rapporte cette légende d'après Sestini et la transcrit ARGVIC, en y retrouvant comme moi, le nom d'Ergavica, mais par une autre analyse.

LÉGENDES 126 ET 128.

Une des légendes celtibériennes les plus difficiles à expliquer, est sans contredit celle dont nous allons nous occuper. Elle offre en effet plusieurs lettres liées entre elles, pour former un monogramme dont la décomposition n'est ni simple ni évidente. Cette légende ne se rencontre que sur les monnaies suivantes, auxquelles je joins une pièce latine de Sagunte dont les types présentent, avec ceux des Celtibériennes, une identité telle que l'on peut affirmer à l'avance que ces monnaies sont ou de la même ville ou de deux villes très-voisines et dépendant pour ainsi dire l'une de l'autre :

PB. Dauphin, ...; Lég. 126. — ℟ Coquille. (Cabinets du roi et de M. Rollin.)

PB. Dauphin, ...; Lég. 128. — ℟ Coquille. (Cabinet du roi.)

PB. Dauphin, MO. — ℟ Coquille. (Cabinet du roi.)

PB. Dauphin, SAGV. — ℟ Coquille. (Cabinet du roi.)

PB. Dauphin, étoile, croissant, ...; — ℟ Coquille. (Sestini.)

PB. Dauphin, croissant, ▷, ...; — ℟ Coquille. (Sestini.) — Une pièce d'argent de la collection de feu M. Gorcy, présente ce même type, avec deux globules seulement; mais cette pièce m'est plus que suspecte précisément à cause de son métal.

PB. Dauphin, croissant, ▷, étoile. — ℟ Coquille. (Sestini.)

PB. Dauphin ; dessus, M ; dessous, ᚲ. — R/ Coquille. (Sestini.)

Nous avons la certitnde que quelques-unes de ces monnaies appartiennent à Sagunte, c'est donc à cette même ville ou tout au moins à quelque ville bien voisine, que doivent se classer les autres. Or, si nous décomposons le monogramme de la légende 126, nous ne pouvons en tirer que les lettres ᛌ, ᚻ, M, ᚹ, ᛏ, qui, ajoutées aux deux lettres I ᛋ finales, ne sauraient se combiner de façon à fournir un nom semblable à celui de Sagunte ; il faut donc chercher une autre attribution, en suivant rigoureusement l'ordre dans lequel les lettres sont liées au monogramme. En procédant ainsi à partir de la lettre qui forme le sommet de la ligature, et en continuant la décomposition de celle-ci de gauche à droite, on trouve l'assemblage suivant : ᛌ ᚹ ᛏ ᚻ M I ᛋ qui se transcrit immédiatement EBAISSUS ou EBOISSIS. (Je double l'S qui doit représenter le signe M, parce que nous avons reconnu que ce signe avait la valeur d'une S fortement accentuée.)

Il serait difficile de ne pas reconnaître dans cette légende le nom de la métropole des Iles Pytiuses, Πιτυουσαι, Ἔβουσος de Ptolémée, Ebusus de Pline, Ebusitano, Ebusitanu (sous-entendu municipium) des monnaies latines qui offrent au droit une tête barbue et au revers une ancre entre deux dauphins ; c'est la moderne Iviça ou Ibissa. Nous avons déjà vu le nom d'Iliturgi écrit Iloiturgense (municipium) sur des médailles latines ; il n'y a donc rien d'étonnant à retrouver ici Eboisus pour Ebisus, car la prononciation moderne du nom Ibiça

semble bien prouver que la prononciation ancienne était réellement Ebis ou Ebissus.

Nous avons tenu compte dans le monogramme de la lettre M formée par la jonction du Lambda et de l'A celtibérien, parce que cette jonction constante des deux lettres n'a pu être opérée sans motif; mais si l'on fait abstraction de ce caractère, il nous reste simplement [illegible], c'est-à-dire IBOUS ou IBOIS, nom qui devient alors identique avec celui que Ptolémée nous a transmis; je préfère ce second mode de décomposition. Au demeurant, de quelque façon que l'on opère, on voit qu'il faut toujours retomber sur le nom d'Ebusus. Je propose donc formellement, et avec confiance cette fois, de classer ces jolies monnaies à la métropole des Pytiuses. Ebusus était une ville essentiellement maritime, voisine de Sagunte la fidèle alliée des Romains, dont elle devait naturellement adopter les types. Dans tous les cas, les indices monétaires italiques qui se retrouvent sur ces curieuses monnaies, prouvent suffisamment que la ville qui les a frappées, avait de fréquentes relations avec les Latins; de là vient probablement qu'Ebusus fut, au dire de Pline, une *civitas fœderata* des Romains.

Tout ceci admis, la jolie pièce offrant la légende 128 s'explique d'elle-même. Nous y trouvons les lettres P et PI qui me paraissent évidemment les initiales du nom de la Persa indéterminée dont nous avons déjà parlé tant de fois, et du nom générique Pytiusa de l'île dans laquelle était située Ebusus. Sur les autres pièces où la lettre P se trouve isolée, il n'est guère possible de décider lequel des deux noms précités elle représente.

Enfin, la lettre M que portent également quelques exemplaires de ces monnaies, est peut-être l'initiale du nom Saguntum, si toutefois c'est bien un caractère celtibérien.

On pourrait objecter ici que la cinquième variante du monogramme (Lég. 126), n'offre pas explicitement, comme les quatre premières, le caractère celtibérien équivalent de P ou B; mais ce serait une erreur: ce caractère, dans la Bétique, ou mieux dans tout le midi de l'Espagne, se rencontre presque toujours sous la forme simple ᛈ qui est évidemment comprise dans la ligature en question.

Erro copiant une légende vicieuse publiée par Velasquez (Lég. 127), la lit SAGVNS, pour Sagunte. Velasquez lui-même y trouvait en lisant de droite à gauche SIAX, pour Siaxanthos, nom primitif de Sagunte suivant lui.

Sestini rejette la lecture de Velasquez et pense qu'il faut lire de gauche à droite. Il reconnaît d'abord la ligature SAG, puis les lettres TIS ou THS, en prenant cette fois la lettre celtibérienne I pour une aspiration; il obtient ainsi SAGTIS ou SAGTHS qu'il propose de lire Sagotis ou Saguths, mot qu'il regarde comme le nom barbare de Sagunte.

M. Grotefend (Nos 42, 43 et 44), reproduit sans commentaires, les légendes données par Sestini, Mionnet et Velasquez.

LÉGENDES 129 ET 130.

La légende 129 est malheureusement de lecture un peu douteuse, à cause du mauvais état de conservation de la pièce qui la présente et dont voici les types :

MB. Tête, M. — ℞ Cavalier la lance en arrêt; Leg. 129. (Cabinet de M. Rollin.)

Je crois néanmoins ne pas m'exposer à de très-grandes chances d'erreur, en considérant les deux caractères qui terminent la légende comme formant la syllabe HN ou ÈN, que nous avons déjà rencontrée sur les pièces d'Helmantica, d'Iba, et de Sisapona en société avec Persa ou avec Bursaba. Cette même syllabe se trouve encore à la fin de la légende 130 dont la comparaison avec celle qui nous occupe n'est réellement pas sans intérêt. Celle-ci accompagne les types suivants :

AR. Tête nue. — ℞ Cavalier la lance en arrêt; Leg. 130. (Cabinets du roi et de feu M. Varnier.)

Il est évident que la forme de ces deux légendes est identique. Chacune doit se décomposer d'abord en deux groupes dont le dernier qui leur est commun, donne la syllabe ÈN; restent alors deux groupes de six caractères dont le premier offre cinq consonnes et le second six; ces deux mots doivent donc être scindés à leur tour, parce qu'ils formeraient des noms trop grands par le rétablissement des voyelles brèves. En les partageant par moitié, nous avons en définitive les deux légendes suivantes :

SEG — SBN — ÈN.
PRS — BKS — ÈN.

La première légende trilittérale peut s'appliquer à tant de localités qu'il est bien difficile de choisir entre elles. Ainsi nous avons Segobia des Arevaques ; mais nous connaissons déjà les monnaies autonomes de cette ville, dont les types particuliers ne se retrouvent plus ici. Segobia une fois exclue, il nous reste encore : Segisamo de Pline, Segisama de Florus, ville des Vardules, remplacée de nos jours par Veyzama qui est située dans le Guipuscoa ; Σεγισαμα Ιουλια, Segisama Julia, ville des Vaccéens citée par Ptolémée et par Pline * ; Segisamonculum de Ptolémée et de l'Itinéraire d'Antonin, chez les Autrigons ; Sigarra de Ptolémée, chez les Edetans ; Segisa de Ptolémée, patrie des Segienses ou plus correctement des Segisenses de Pline, chez les Bastitans ; Segontia Paramica de Ptolémée, chez les Vardules ; Saguntia de Pline, Seguntia celtiberûm de Tite-Live, Segontia de l'Itinéraire d'Antonin, Siguenza de nos jours ; et enfin Σεγηδη d'Appien, Σεγιδη d'Etienne de Bysance, ville des Celtibères (Πολις Κελτιβηρων) dont Strabon nomme les habitants Σεγιδηται.

Il y a bien encore, suivant Pline, une ville de la Bétique nommée Segida, mais sa situation la met tout d'abord hors de question.

Le type du cavalier la lance en arrêt convient à la plupart de ces villes ; néanmoins la présence de la syllabe indéterminée ΕΝ doit naturellement nous conduire à

* Pline cite, les Segisamonenses et les Segisams Julienses, parmi les peuplades de la race des Turmodigi. Ce dernier nom ne se trouve que là, et le P. Hardouin propose de le remplacer par Murbogi, Μουρβογοι de Ptolémée, voisins des Vaccéens et des Pelendons.

donner la préférence à une localité rapprochée d'Helmantica et d'Iba. Dès-lors la Segisa des Bastitans semble trop éloignée, ainsi que Segisamo, Segisama-Julia, Segisamunculum, Segontia Paramica et Sigarra; resteraient donc Segida ou Seguntia des Celtibères, à qui ces monnaies pourraient convenir.

Quant à la seconde syllabe, elle ne peut s'appliquer qu'à Sebendunum des Castellans ou à Sepontia Paramica des Vaccéens.

Il faut convenir qu'il est assez singulier de retrouver dans cette légende les noms réunis de deux villes, Segontia et Sepontia, qui portaient seules le surnom de *Paramica*. Je ne sais si l'on pourrait admettre que cette épithète fût l'indice d'une étroite alliance conclue de toute ancienneté entre les deux villes et dont les Latins eux-mêmes auraient eu soin de constater l'existence, en leur donnant le surnom de Paramica. S'il en était ainsi, je serais bien tenté de retrouver dans la légende 129 les deux noms de Segontia des Vardules et de Sepontia des Vaccéens. Les Vaccéens étaient fort proches voisins d'Helmantica, et avec cette hypothèse, les types ne présenteraient rien d'extraordinaire; je laisse à de plus habiles, le soin de décider ce que vaut cette explication. Si au contraire, il s'agissait de Segida ou de Seguntia des Celtibères, nous aurions dès-lors une monnaie d'alliance frappée dans l'une de ces deux villes, avec le nom de Sepontia des Vaccéens, ou peut-être de Sebendunum des Castellans.

Passons actuellement à la légende 130. Nous lisons PRS — BKS — ÈN. Nombre de fois déjà, nous avons

rencontré la première légende trilittérale qui peut s'appliquer, soit à Persa (probablement Sagunte), soit à Bursada ou mieux Bursaba des Celtibères. La seconde n'est pas moins fréquente, et nous l'avons, sauf meilleur avis, appliquée à Bucasis des Accetans. Il est remarquable que la légende 130, si conforme à celle qui nous a occupé ci-dessus, semble désigner encore une ville des Celtibères comme lieu de fabrication de la monnaie qui la porte.

Par suite de cette analogie, je suis bien tenté de voir dans les deux monnaies en question, des pièces frappées chez les Celtibères, à Segida on à Seguntia et à Bursaba, en commémoration des alliances respectives de ces villes avec Sebendunum des Castellans et avec Bucasis des Accetans.

Quant à la syllabe EN, j'ignore tout-à-fait sa valeur; peut-être pourrait-on à la rigueur y retrouver la première syllabe du nom des Indigètes de Pline, Ενδιγεται de Ptolémée, Ενδικηται de Strabon; mais cette explication est plus que hasardée.

Sestini ne s'est occupé d'aucune de ces deux légendes.

M. Grotefend reproduit la dernière (N° 56 de son tableau) d'après Mionnet.

LÉGENDE 131.

La légende que nous allons analyser accompagne les différents types suivants :

GB. Tête, poisson ; Lég. 132. — ℞ Cavalier tenant une palme ; Lég. 131. (Cabinets du roi et de M. Rollin.)

MB. Tête ; Lég. 132. — ℞ Cavalier la lance en arrêt ; Lég. 131. (Cabinet du roi.)

MB. Tête, trois poissons. — ℞ Cavalier la lance en arrêt ; Lég. 131. (Cabinets du roi et de M. Rollin.)

MB. (Belle fabrique.) Tête ; derrière, un chien. — ℞ Cheval libre ; Lég. 131. (Cabinet du roi.)

PB. Tête, Σ. — ℞ Cheval bridé ; Lég. 131. (Cabinet du roi.)

PB. Tête. — ℞ Cheval libre ; Lég. 131. (Cabinet de M. Rollin.)

Sestini cite un MB. au cavalier tenant une palme et sur lequel on voit un lion derrière la tête.

Tous ces types se rencontrent à Savia, chez les Pelendons, à Kissâ, chez les Accetans, c'est-à-dire dans le nord de l'Espagne ; de plus le cavalier armé d'une lance ou tenant une palme paraît indifféremment à Lybia, chez les Berons, et à Savia, chez les Pelendons, comme cela se retrouve ici ; donc la localité qu'il s'agit de déterminer peut à l'avance être considérée comme située dans la même contrée que Lybia et Savia.

Notre légende transcrite en caractères latins, donne le mot SEAISB, et en introduisant une voyelle entre l'S et le B nous obtenons SEAISAB ou SEAISEB. Supposons main-

tenant à ce mot barbare pour les Romains, une des voyelles finales A ou O, qu'ils appliquaient d'ordinaire aux noms celtibériens adoucis suivant l'esprit de la langue latine, et nous aurons enfin le mot SEAISABA, SEAISABO.

Je ne pense pas que dès-lors il y ait grande difficulté à supposer que ce nom celtibérien n'est autre chose que celui que Pline écrit Segisamo, Florus Segisama, Ptolémée Σεγισαμα. Il est clair que les trois voyelles successives E, A, I, n'ont pu, sans modification, demeurer dans un nom latin, et cette modification dut être nécessairement la substitution d'une consonne douce à la voyelle médiane. Quant au B final, chacun sait de reste que le B ou l'M, lorsqu'ils sont prononcés négligemment, ont entre eux une très-grande affinité. Que des Grecs et des Romains, à qui la langue ibérique était totalement étrangère, aient estropié à leur façon des noms qu'ils qualifiaient de barbares, et dont les consonnances rebutaient leur oreille délicate, il n'y a rien là que de très-naturel *.

Maintenant nous avons à choisir entre deux villes de même nom, voisines l'une de l'autre : c'est à savoir Segisamo de Pline, Segisama de Florus, et Segisama Julia

* Pline ne craint pas de témoigner hautement et fréquemment le dédain le plus impertinent pour les peuplades espagnoles. Ainsi, en parlant des cités de la Bétique, il dit : *ex his digna memoratu, aut latiali sermone dictu facilia*, etc., etc. S'agit-il de la convention de Lugo, il annonce que vingt-six peuples en dépendent, mais qu'ils sont, deux d'entre eux exceptés, *ignobiles ac barbaræ appellationis*. Plus loin, parmi les vingt-quatre peuplades de race bracare, sept seulement lui semblent mériter la peine qu'en les cite, *citrà fastidium nominentur*. On peut d'après cela juger si les Romains et les Grecs étaient gens à respecter les dénominations nationales.

de Pline, Σεγισαμα Ιουλια de Ptolémée. La première a été remplacée à ce qu'il paraît par Veyzama, ville du Guipuscoa, tandis que Segisama Julia se trouvant parmi les villes des Vaccéens, devait être un peu plus bas vers le midi. Or, comme celle-ci était nécessairement voisine de Savia et de Lybia, je lui donne la préférence et je propose de lui attribuer les pièces en question. Du reste, cette ville devait être située sur un affluent du Douro.

Les antiquaires espagnols, dont Sestini adopte l'opinion, classent ces monnaies à un peuple qu'ils nomment les Meanenses, en se fondant sur le mot MANENS que contient une inscription antique recueillie en Espagne.

Toutefois Sestini lisant MEAISB préfère supposer que l'on a mis dans cette légende, suivant la prétendue coutume des graveurs monétaires de la Celtibérie, le commencement et la fin du nom de ce peuple qu'il reconstruit en conséquence de la manière suivante MEAIneuSeB. Hypothèse pour hypothèse, j'aime encore mieux la mienne.

M. Grotefend (Nos 14, 15 et 16) donne, d'après Sestini et Mionnet, trois variantes de cette légende qu'il attribue à Segisamo, en lisant directement SAGISM; je les regarde toutes trois comme peu correctes.

La méthode dont je me suis servi pour lire la légende SEAISB devrait, comme on le voit, être analogue à celle qu'il faudrait suivre pour se rendre compte de la légende EAIS examinée plus haut, et laissée sans explication probable; celle-ci pourrait donc se lire EGIS; mais cette version ne nous donne aucun nom connu, le seul qui s'en rapproche étant celui d'Egosa, ville des Castellans, voisine de Sebendunum.

LÉGENDE 133.

Un beau GB. inédit de la collection rassemblée jadis en Espagne, par feu M. Gorcy, présente les types suivants :

Tête, deux poissons, ┌'. — ℞ Cavalier la lance en arrêt ; Lég. 133.

Cette légende, transcrite en caractères latins, nous fournit le mot NEREBS qui, par l'introduction de la voyelle supprimée, devient NEREBAS ou NEREBES. Il serait bien difficile de nier l'identité de ce mot avec le nom de la peuplade bracare que Ptolémée appelle les Narbases, et qu'il indique entre le Douro et le Minho. Suivant le même auteur, leur métropole se nommait Forum Narbasorum.

Le type du cavalier la lance en arrêt se retrouve chez les peuples environnants ; donc il est bien à sa place. Quant à déterminer, d'une manière précise, la position du petit pays des Narbases, j'y renonce prudemment et je dois me borner à faire remarquer que les poissons placés du côté de la tête, indiquent que cette peuplade était établie sur les bords d'une rivière. Ptolémée mentionne les Narbases immédiatement après les Κουακερνοι et les Λυ6αινοι ; l'Itinéraire place la station, nommée Aquæ Quarquernorum, à cinquante-trois mille pas de Bracara ; les Lubæni sont probablement les Leuni de Pline, qui étaient établis sur les bords du Minho ; donc il en était vraisemblablement de même des Narbases.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, cette légende est complètement inédite.

LÉGENDE 134.

Sestini (Tab. ult., Fig. 2) donne une belle pièce celtibérienne dont voici la description :

GB. Tête, M. — ℞ Cavalier tenant une palme ; Leg. 134.

Cette monnaie doit certainement appartenir au nord de l'Espagne et aux bords de l'Ebre, comme toutes les pièces qui présentent les mêmes types. Elle nous offre une légende nouvelle, si toutefois elle a été bien copiée, ce dont je doute fort ; nous avons ici ALBGRIGS qui, par la restitution des voyelles supprimées, pourrait devenir ALBOGORIGES, et semblerait alors désigner Elbocoris, ville de la Lusitanique, Ελλοβοκορις ou mieux Ελβοκορις de Ptolémée, patrie des Elbocorii de Pline. Je n'hésite pas à déclarer toutefois que je repousse cette attribution de toutes mes forces, parce qu'elle est en contradiction flagrante avec les types. D'ailleurs j'ai dit tout à l'heure que je doutais fortement de la correction de cette légende, et il ne me sera pas difficile de faire partager mes doutes en observant que cette pièce n'a jamais été vue par Sestini, qui n'en a rencontré qu'un dessin envoyé d'Espagne au comte de Wiczay ; c'est d'après ce seul dessin qu'il a publié la monnaie en question. A voir les gravures des ouvrages de Velasquez, de Florez et d'Erro, on m'accordera, j'espère, qu'il est permis d'avoir de la défiance pour les dessins monétaires qui viennent des antiquaires espagnols. Du reste ceux-ci lisent la légende en question ALBERDIRIM et attribuent par suite la monnaie qui la porte

à la station qui, dans l'édition de Wesseling de l'Itinéraire d'Antonin, porte le nom Alberterim, tandis que l'édition des Aldes, mentionne cette localité sous le nom Ab-Elteri. A soixante mille pas de Saragosse (*à Liminio Cæsar-augustam*), l'Itinéraire d'Antonin place une autre ville nommée Albonica, située entre la source de l'Anas et Saragosse; d'un autre côté, Ptolémée mentionne Albocela chez les Vaccéens, Alaba chez les Celtibères, Alba chez les Vardules et Alavona chez les Bascons; toutes ces villes, surtont Albocela, me paraissent avoir plus de droits pour revendiquer la monnaie en question, que Elbocoris ou Alberterim de la Lusitanique.

Malheureusement il n'est pas possible de discuter la valeur d'nne légende qu'il y a tout lieu de considérer comme incorrecte, et le plus sage est d'attendre qu'il soit possible d'en étudier un exemplaire qui ne présente plus d'incertitude de lecture.

LÉGENDES CELTIBÉRIENNES

APPARTENANT PROBABLEMENT A LA TARRACONAISE

ET

LAISSÉES SANS EXPLICATION.

En lisant le résumé des notions géographiques qui nous ont été transmises par Pline et par Ptolémée, on a pu facilement prévoir que, faute de noms à comparer, certaines légendes celtibériennes resteraient sans explication possible, parce que nous ignorons et que nous ignorerons probablement toujours le nom des localités qui les ont émises ; c'est ce qui arrive en effet ; mais il faut savoir se résigner à cette fâcheuse nécessité, et l'on doit se consoler d'ailleurs en pensant que le nombre de ces légendes indéterminées demeure actuellement fort restreint.

Je vais donner la description succincte des monnaies que je laisse sans attribution, et sur lesquelles j'appelle de tous mes vœux l'attention des numismatistes ; puissent-ils être plus heureux que moi et voir couronner du

succès les efforts qu'ils feront pour vaincre les difficultés que je n'ai pu surmonter.

Toutes les pièces dont les descriptions vont suivre me paraissent appartenir à la Tarraconaise, et après avoir terminé leur examen, je passerai à l'étude des monnaies frappées dans la Bétique, et sur lesquelles nous rencontrerons des caractères alphabétiques particuliers, dont l'appréciation est, sans contredit, tout aussi importante que celle des caractères celtibériens.

LÉGENDE 136.

MB. Tête, poisson; Lég. 135. — ℞ Cavalier la lance en arrêt; Lég. 136.

Sestini donne la figure de cette monnaie (Tab. ult., Fig. 7); il lit sa légende TMRSTS ou TAMARISITS, et voit dans ce mot le nom des Tamarici de Pline et de Mela, peuple qui habitait probablement les bords de la rivière Tamara, dans le pays des Callaïques Lucenses.

M. Grotefend reproduit sans explication cette légende sous le N° 130 de son tableau.

Le mot en question se transcrit ASBEAS ou AMBEAS, et je ne vois point de localité connue à laquelle ce nom puisse s'appliquer avec probabilité. Nous avons bien Aspavia; mais cette ville était au centre de la Bétique, et par suite les types et la fabrique que nous trouvons ici la mettent hors de question; reste alors Ambisna, ville

que Ptolémée place chez les Murboges ; néanmoins les deux noms ne se ressemblent pas assez pour que j'ose proposer cette explication.

LÉGENDES 137 ET 138.

MB. Tête. — ℞ Cavalier tenant une palme ; Lég. 138. (Sestini, Tab. ult., Fig. 3.)

MB. Tête. — ℞ Cavalier la lance en arrêt ; Lég. 137. (Cabinet de M. Rollin.)

Cette légende se transcrit UIELÈ ou VIELI.

Les deux types que nous trouvons concurremment sur les monnaies de la ville dont le nom est représenté par cette légende, nous prouvent qu'elle était dans le voisinage de Savia et de Lybia où le même fait se reproduit. Nous avons étudié les monnaies de la ville des Caristes nommée Velia ; donc celles-ci ne sauraient appartenir à cette même ville ; peut-être alors pourrait-on les donner à la Βιλσια que Ptolémée place chez les Edetans, non loin de Saragosse. Les habitants de cette cité, qui a été remplacée par la moderne Belchite, sont nommés par Pline Belitani, et mentionnés avec les Celsenses, comme jouissant des droits de citoyens romains.

Sestini rappelle, sans l'adopter, l'opinion plus que bizarre des antiquaires qui admettent que cette légende doit se lire HRAE ou HIRAE, pour Ηρα, nom grec de Junon ; de sorte que la monnaie qui la porte, pourrait se classer

à une ville imaginaire qui aurait existé au Promontoire sacré (*capo Santa Maria*) dans la Bétique, parce qu'il s'y trouvait un temple de Junon. Une pareille attribution n'a pas besoin d'être réfutée.

M. Grotefend donne (N° 122) une copie incorrecte de cette légende, d'après Velasquez.

LÉGENDES 92, 93 ET 94.

Ces différentes légendes sont associées aux types suivants :

MB. Tête casquée, Lég. 88. — ℟ Taureau cornupète ; Lég. 92. (Cabinets du roi et de feu M. Gorcy.)

Tête casquée ; Lég. 88. — ℟ Taureau cornupète ou passant, croissant ; Lég. 93. (Cabinet du roi.)

PB. Tête casquée ; Lég. 88. — ℟ Cheval marin ; Lég. 94.

Nous avons classé ces différentes monnaies aux Anenses ou Onenses de Pline, à cause de la légende 88 qu'elles présentent toutes. Quant aux légendes indéterminées qui paraissent au revers, je ne sais quel sens leur donner ; la première semble devoir se lire ORTR, la seconde ARSB ou OBSB, et enfin la troisième ATRTR.

Les deux légendes 139, rapportées par Florez et Erro, paraissent, au premier abord, avoir quelque analogie avec celles qui nous occupent ; mais en les supposant bien copiées, elles n'ont qu'une analogie apparente. On

pourrait peut-être voir dans les légendes 92 et 94, le nom des Artabres des Latins, Αροτρεβας ou Αρροτρεβας des Grecs; il faudrait, pour cela, compléter la première, en introduisant un O entre l'R et le T, ce qui donnerait OROTR. En faisant la même restitution dans la seconde, on aurait ATROTR, et dès-lors ces deux mots présenteraient effectivement quelque ressemblance avec les noms si différents, que les auteurs grecs et latins ont appliqués au peuple artabre.

Je ne m'arrêterai pas aux variantes tirées de Florez et d'Erro, parce que je n'ai aucune raison de les croire correctes. La légende 93 est de forme tout-à-fait douteuse, à cause du mauvais état de la monnaie qui la présente; il serait donc également superflu de chercher à l'expliquer.

Erro traduit la légende 94 de la manière suivante: « ERBEBBE, Erbe Erbea, pais muy basso o pais maritimo. »

M. Grotefend (Nos 109, 110, 111) donne les légendes de Florez, sans essayer de les interpréter.

LÉGENDE 96.

Une pièce, malheureusement peu lisible, présente les types suivants:

AR. Tête casquée. — ℟ Taureau; au-dessus, Lég. 96, deuxième partie; au dessous, Lég. 96, première partie. (Cabinet du roi.)

La deuxième partie de la légende 96 me paraît une variante, mais tronquée, de la légende 71; la première

est nouvelle et comprend évidemment plusieurs noms différents, à cause de sa longueur. Il est bien fâcheux qu'elle soit de forme douteuse, car son appréciation eût certainement fixé la valeur de quelques noms, que nous ne retrouvons que dans des légendes composées; il est probable du reste qu'il manque un douzième signe, et qu'elle devait se partager en quatre groupes trilittéraux. Comme le second signe, si différent du premier, doit être un R, nous obtenons la transcription BRS – BKS – BES – BB? Or la seconde portion de légende nous donne déjà un nom BBSE, il est donc certain que le nom analogue, placé au commencement de la première, ne désigne plus la même localité. Nous avons vraisemblablement ainsi sur la même pièce les deux noms de Persa et de Bursaba. Peut-être pourrait-on voir ensuite les noms de Bucasis des Accetans et de Beseda des Castellans, villes citées par Ptolémée.

Si le dernier signe était un ᛏ, nous aurions le nom entier de la Besippo que Pline mentionne dans la Bétique; mais dans le doute, je donne la préférence à Beseda.

Tout ceci est plus qu'hypothétique, et les explications que j'ai hasardées, ne sauraient être admises que si l'étude d'un exemplaire bien lisible venait les confirmer.

LÉGENDE 140 ET 132.

Ces légendes accompagnent les types suivants :

MB. Tête, poisson ; Lég. 132. — ℟ Cavalier la lance en arrêt ; Lég. 140. (Cabinet du roi.)

MB. Tête, poisson, ⟨symbole⟩. — ℟ Cavalier la lance en arrêt ; Lég. 140. (Cabinets du roi et de M. Rollin.)

Sestini lit EDPOGOPRIS, mot qu'il trouve très-voisin d'ELBOGORIS, et en conséquence il classe ces monnaies à Elbocoris de la Lusitanique. Cette étrange attribution doit être rejetée, à cause des types qui ne permettent pas de chercher l'origine des pièces qui les portent, loin de la Celtibérie proprement dite.

La légende 140 est évidemment composée du groupe terminal BKS que nous avons déjà rencontré tant de fois et que nous avons, mais avec toute réserve, appliqué à Bucasis des Accetans. Quant au premier groupe qui se lit ERBL, il est à peu près l'équivalent du mot ERBR et conviendrait par conséquent à un nom qui serait de la forme Arobrica, nom d'une ville que Ptolémée place dans la Lusitanique. Le même Ptolémée mentionne chez les Celtibères proprement dits, une cité qu'il nomme ainsi que Pline, Arcobriga ; et qui, par suite de sa situation, devait être voisine de Segobrica. Pourrait-on voir cette fois dans la légende 132 la syllabe initiale du nom de Segobrica, et dans la légende 140 les noms associés d'Arcobrica et de Bucasis ? j'avoue que mes doutes, sur cette dernière attribution, sont beaucoup plus forts encore que lorsqu'il s'agissait des précédentes.

Nous avons aussi dans la même convention juridique les Arocelitani de Pline, habitants de l'Araceles ou Arocelis de l'Itinéraire d'Antonin; mais ce nom ne ressemble pas mieux à celui de la légende celtibérienne; il est donc plus sage de déclarer franchement que je ne connais point d'attribution que je puisse, avec quelque probabilité, proposer pour la légende en question.

M. Grotefend (N° 89) reproduit cette légende d'après Mionnet.

LÉGENDE 141.

Je suis tout aussi peu en mesure d'expliquer la légende 141 qui se rencontre sur les pièces suivantes:

MB. Tête, trois poissons; derrière ✕. — ℞ Cavalier la lance en arrêt; Lég. 141. (Cabinet du roi.)

Ces monnaies appartiennent évidemment aux provinces centrales de la Celtibérie; mais la légende KEBNIA ne peut s'appliquer à aucun des noms de peuple ou de ville, de cette contrée, transmis par les géographes anciens.

Sestini transcrit cette légende de la manière suivante: ΧΡΟΠΝΙΟΤ, et ajoute en parlant de ce mot: « È correlativo con piccola varietà alla legenda latina di CLOUNIOQ » in altre medaglie, ondè poscia si fece CLOUNIO e CBUNIA. » Certes une semblable explication est amenée de bien loin, toute naturelle qu'elle semble à son inventeur.

M. Grotefend (N° 121) donne cette légende d'après Sestini.

LÉGENDE 142.

Cette nouvelle légende se rencontre sur les pièce suivantes :

MB. Tête, ΨΙ. — ℟ Cavalier la lance en arrêt; Légende 142. (Cabinets du roi et de M. Rollin.)

MB. Tête, ΨM. — ℟ Cavalier la lance en arrêt; Légende 142. (Cabinet de M. Rollin.)

Sestini (Tab. III, Fig. 12) donne un exemplaire de la seconde variété, sur lequel le cheval du revers porte à l'encolure la contre-marque 143.

Ces pièces appartiennent incontestablement aux provinces centrales de l'Espagne, et peut-être à la Celtibérie même. Néanmoins Percz Bayer ayant imaginé de lire la légende 142 PSIPSIPODUM, l'attribuait à Sisapo de la Bétique. Sestini ne pouvant trouver mieux, admire cette explication qu'il adopte pleinement; je ne la déclare pas moins inadmissible, pour ne pas dire plus.

La contre-marque 143 me paraît démontrer que la légende 142 est composée de deux groupes; l'un de trois lettres, qui nous est déjà bien connu, et fournit le mot BKS, qui peut-être signifie Bucasis; l'autre EE qui désigne vraisemblablement une ville alliée, chez laquelle ces monnaies auront été frappées, ainsi que l'application de la même légende, en contre-marque, semble le prouver. Quant à trouver le nom de cette ville, je n'ai nullement la prétention d'y parvenir et j'y renonce prudemment.

La légende 144 qui se lit ES, pourrait peut-être faire

présumer qu'il s'agit soit de Iaspis des Contestans, soit d'Istonium des Celtibères, soit de Iespus des Accetans, soit de Visontium des Pelendons, soit enfin de Vesperies des Vardules; *fiat lux!*

Erro lit URZUM ou IURZUM et traduit ces mots par « 1° Pueblo situado en un valle o profundidad abundante » de juncos; 2° Pueblo situado en un valle abundante » de juncos y agua. »

M. Grótefend donne cette légende sous le N° 86, et signale énergiquement, sans dire un seul mot, l'absurdité de la version proposée par Sestini.

LÉGENDE 145.

Un précieux PB. du cabinet du roi offre les types suivants:

Tête; Lég. 145. — ℞ ....; Cheval bridé au galop.

Il s'agit très-probablement d'une ville du nord de l'Espagne, et dans laquelle des relations avec les Latins avaient été depuis long-temps établies, puisque le système monétaire italique s'y était impatronisé, comme le témoigne suffisamment ce triens. La légende se lit EES ou IIS, syllabe que les Latins ont dû prononcer à l'aide d'une consonne. Or, nous avons chez les Pelendons une ville nommée Visontium, qui pourrait revendiquer la pièce en question; en effet Visontium était placée entre Kissa et Setisacum, cités dans lesquelles les types que présente cette pièce se reproduisent avec une identité parfaite.

LÉGENDES 30 ET 32.

Ces deux légendes se présentent sur les pièces que j'ai décrites plus haut, à propos des légendes 29 et 31, qui m'ont paru désigner le peuple arevaque.

Le type qui les accompagne est constamment, ainsi que je l'ai dit alors, le cavalier avec la lance en arrêt; ces pièces appartiennent donc bien à la Celtibérie. Les deux légendes transcrites en caractères latins, nous donnent les mots GNTUGÉ et GNTABL. Que peuvent signifier ces légendes? c'est ce que j'ignore. En se désistant du mode naturel de décomposition, on pourrait trouver les groupes KEN ou GEN, TUKÉ et TRBL. Or, suivant Ptolémée, nous avons chez les Arevaques, une ville nommée Tucris, Tugia de Pline, placée à la source même du Betis, et selon l'Itinéraire d'Antonin (ed. des Aldes), à trente-cinq mille pas de Castulon, sur la route de Malaca; voilà pour le mot TUKÉ; nous avons ensuite chez les Bastitans, Turbula qui pourrait être désignée par le groupe TRBL; quant au groupe GEN, peut-être désignerait-il les Cantabri.

Je me hâte de quitter le terrain des hypothèses; il est en effet trop commode à exploiter, pour que je ne me montre pas sobre d'y tenter des excursions.

Sestini n'explique aucune de ces légendes qu'il abandonne, comme je le fais, aux recherches de philologues plus exercés; toutefois il transcrit BINTHIBIS la légende 30.

M. Grotefend (Nos 54 et 55) donne ces deux légendes et les laisse sans explication.

Un rare MB. de la collection de M. Bohl, de Coblentz, présente de plus les types suivants :

Tête, poisson ; ♀ ↾. — ℞ Cavalier tenant nne palme ; Lég. 32, dernière variante.

Les types semblent démontrer que cette monnaie appartient au nord de l'Espagne, ce qui exclut nécessairement Tucris ou Tugia.

LÉGENDE 146.

Cette légende se rencontre sur la pièce suivante :

MB. Tête, poissons. — ℞ Cavalier la lance en arrêt ; Lég. 146. (Cabinet de M. Rollin.)

Transcrite en lettres latines, elle nous donne le mot EEDBINAE que je renonce complètement à interpréter.

Sestini lit SEDPINTIS et pense retrouver le nom national de Sepontia ville des Vaccéens ; mais cette lecture ne peut être adoptée, car nous savons, à n'en pouvoir douter, que le premier et le dernier signe sont des homophones de l'E ordinaire des Celtibériens. En tout cas, si l'on pouvait admettre que ce caractère eût la valeur d'une S, la légende devenant SEDBINAS, s'appliquerait mieux à Setubia des Arevaques qu'à Sepontia. En définitive ces deux attributions différentes se valent, c'est-à-dire que toutes deux doivent être rejetées.

M. Grotefend donne cette légende sous le N° 108 de son tableau.

LÉGENDE 147.

Voici la description de la monnaie sur laquelle se présente cette légende :

MB. Tête. — ℟ Cavalier la lance en arrêt ; Lég. 147. (Cabinet du roi.)

Je n'oserais affirmer que cette légende, d'ailleurs incomplète, soit correcte ; le dernier signe me paraît en effet bien douteux. Quoi qu'il en soit, les trois premiers ne donnent pas moins la syllabe EST ou IST, qui peut désigner Istonium, ville que Ptolémée mentionne chez les Celtibères proprement dits. Peut-être le dernier caractère est-il réellement une N mal formée ; s'il en était ainsi, l'attribution à Istonium deviendrait indubitable.

M. Grotefend donne cette légende, d'après Mionnet (N° 96).

LÉGENDES 148 ET 149.

Sestini (Tab. VI, Fig. 6) donne la figure de la monnaie suivante :

MB. Tête ; Lég. 148. — ℟ Cavalier la lance en arrêt ; Lég. 149.

La transcription de ces deux légendes nous fournit les mots LBAS et SAKEBS. Si ces légendes sont correctes, ce dont je n'oserais répondre, je ne devine pas ce qu'elles peuvent représenter. J'ignore si la seconde est composée ou

simple ; dans le premier cas, les trois premières lettres représenteraient probablement Segobrica, et les trois dernières un autre nom tel que Ebusus ou Episibrium, par exemple.

Velasquez lit le premier mot GBLIS, et y retrouve le nom de Gebala, ville des Vardules mentionnée par Ptolémée.

Sestini n'adopte pas cette version et lit LBAS, d'où il conclut qu'il s'agit de Lybia dont nous avons étudié les monnaies autonomes. Ce qui lui suggère cette attribution, c'est la légende 149 qu'il transcrit MYRSBS, mot qui lui semble désigner les Murboges auxquels il suppose en outre que Lybia pouvait appartenir ; cette double interprétation est très-certainement mauvaise de tout point. D'ailleurs, cette pièce a-t-elle bien été vue en nature par Sestini ? j'en doute, et si elle a été copiée par cet auteur d'après la figure de Velasquez, il y a plus encore sujet de suspecter la correction des légendes.

M. Grotefend (Nos 106 et 30) donne ces deux légendes, d'après Sestini. Il lit la seconde SATEBS, et l'attribue à Setabis, mais en exprimant les doutes qu'il conserve.

Les légendes suivantes que je n'ai trouvées que dans les différents recueils imprimés, ne m'inspirent pas assez de confiance pour que je croie devoir les analyser avec soin. Très-certainement en le faisant je m'exposerais à des mécomptes que la vue des monnaies elles-mêmes me ferait subir tôt ou tard.

LÉGENDE 150.

Sestini décrit un **PB.** du cabinet royal d'Espagne sur lequel se voit cette légende. Il porte au droit une tête, et au revers la légende 150 avec le cavalier la lance en arrêt.

Ce mot qui se transcrit EDE, désigne probablement Edeta, métropole des Edetans, suivant Ptolémée.

Sestini lit RDS pour Rhodas, et classe en conséquence la monnaie à Rhoda. La légende serait bien déchiffrée, que les types suffiraient pour faire rejeter cette attribution.

LÉGENDE 151.

Sestini décrit la pièce suivante qu'il classe à Rhoda :

AR. Tête avec des pendants d'oreilles, quatre poissons (type des monnaies d'Emporiæ). — R/ Cheval ailé; Lég. 151.

Sestini lit RDS, et fait de cette légende l'équivalente de la légende 150. Il est de toute évidence que ces deux attributions ne peuvent exister simultanément; je serais tenté de lire de mon côté RGS, pour Rigusa des Carpetans, si j'avais la certitude que cette légende existât réellement.

LÉGENDE 152.

Cette légende que Sestini prétend avoir observée sur une pièce celtibérienne de la galerie royale de Florence, se transcrit OLBI—SGÉ; malheureusement le savant abbé ne fait pas connaître les types qui l'accompagnent. Si cette légende était correctement copiée, on pourrait y retrouver les noms de l'Oliba de Ptolémée, Olbia d'Etienne de Byzance, ville appartenant aux Murboges; quant au deuxième groupe, il pourrait alors désigner Segeda ou Segida, ville des Arevaques, mentionnée par Strabon.

Sestini lit OLBI ou OLIBI et MRS pour Μυρς; en conséquence il retrouve ici les noms Oliba ou Olbia et Murbogi.

Nous avons déjà vu qu'il y avait lieu de croire que la

Lybia de l'Itinéraire et des monnaies celtibériennes, était la même ville qu'Oliba ou Olbia des auteurs. Si pourtant la légende 152 était exacte, il faudrait probablement établir une distinction entre ces deux localités.

LÉGENDE 153.

Cette légende est rapportée par M. Grotefend (N° 103), d'après Mionnet; le premier lit CAST, qu'il interprète Castulo, mais avec un point de doute. Notre alphabet nous donnerait GESK, CASG ou CASK, pour Cascantum des médailles latines, ville des Cascantenses de Pline et Κασκαντον des Bascons, de Ptolémée. Dans l'Itinéraire d'Antonin, Cascantum se trouve sur la ronte de Cæsar-augusta à Calagurris, à cinquante mille pas de la première de ces deux villes; c'est aujourd'hui Cascante, ville de la Navarre, située au sud et à pen de distance de l'Ebre.

N'ayant pas vu cette légende je ne puis insister sur son explication.

LÉGENDES 154, 155 ET 156.

Parmi ces différentes légendes, celles qui sont extraites de Velasquez, de Florez, d'Erro et de Sestini, sont de forme trop peu certaine pour que je croie devoir m'y arrêter. Pour les analyser, il faudrait, avant tout, être sûr de leur correction, et comme cette correction n'est rien moins que prouvée, il est prudent de renoncer à des recherches qui probablement ne mèneraient à aucun résultat plausible.

Erro traduit la légende 154 de la manière suivante : ILIGOR, ILIGORA, et regarde ce mot comme le nom d'une cité inconnue.

La légende 155 se lit KINIR ou KUNIR.

Enfin la légende 156, partagée par moitié, donne les deux mots BRAI — BIKS qui pourraient désigner Baria et Bucasis.

LÉGENDES 157 A 165.

Je m'abstiens également de toute réflexion sur les légendes 157 à 165, parce que je ne les ai vues qu'une seule fois et sur des pièces assez mal conservées pour que je ne puisse en aucune façon garantir l'exactitude de mes transcriptions. Je dois me borner à appeler sur ces légendes et sur les monnaies qui les portent, l'attention des numismatistes qui rencontreront des exemplaires plus intacts et plus lisibles.

Quant aux types des monnaies, ils sont les suivants :

AR. Tête, ⊙. — ℞ Cavalier la lance en arrêt; Lég. 157. (Cabinet du roi.)

Cette monnaie est en tout point semblable aux pièces d'argent des Bracares.

MB. Tête, poisson; Lég. 158. — ℞ Cavalier la lance en arrêt; Lég. 159. (Cabinet du roi.)

Sestini qui donne la figure d'un exemplaire de cette curieuse monnaie avec des légendes plus entières, lit la seconde IECPINIRIS ; mais il ne propose aucune explication de ce mot. Il ajoute seulement que quelques antiquaires espagnols lisent IEKPVR et appliquent ce nom à Iespus des Laeetans. Si le quatrième signe était bien un P au lieu d'une R, je serais plutôt tenté de lire IKSPINGE; il pourrait alors s'agir d'Ispinum des Carpetans.

Quant à la légende 158 qui se lirait KNKAE, je ne sais qu'en faire.

MB. Tête, poissons. — ℞ Cavalier la lance en arrêt; Lég. 160. (Cabinet de M. Rollin.)

PB. Tête, javelot, A. — ℞ Cheval, couronne; Lég. 161. (Cabinet du roi.)

Sestini décrit parmi les incertaines, le MB. précédent qu'il lit LIMIACH; il présume en conséquence qu'il appartient à Limia, ville mentionnée dans l'Itinéraire d'Antonin, et que Ptolémée appelle Φορον Λιμικων. Les Limiques étaient une peuplade bracare que Pline nomme parmi les nations attachées à la convention juridique de Bracara.

Un exemplaire bien conservé et bien lisible de la monnaie en question pourra seul éclaircir les doutes qui doivent continuer à envelopper sa véritable origine.

MB. Tête, deux poissons. — ℞ Cavalier la lance en arrêt; Lég. 162. (Cabinet de M. Rollin.)

GB. Tête, M. — ℞ Cavalier la lance en arrêt; Lég. 163. (Cabinet de M. Rollin.)

MB. Tête, légende effacée. — ℞ Taureau; Lég. 164. (Cabinet de M. Rollin.)

MB. Tête, animal méconnaissable. — ℞ Cavalier tenant une palme; Lég. 165. (Cabinet de M. Bohl.)

Les quatre pièces précédentes ne pourront également recevoir une attribution que lorsque leurs légendes ne seront plus de forme douteuse.

Telles sont toutes les légendes celtibériennes, complètes ou non, qu'il m'a été permis d'étudier jusqu'ici dans les cabinets numismatiques; je ne doute pas que des recherches suivies ne me mettent à même d'augmenter plus tard le nombre des attributions que je viens de proposer.

Il me reste actuellement à parler des légendes qui se rencontrent sur les monnaies de la Bétique, et que je me suis réservé d'analyser à part, vu que les caractères qui les composent diffèrent sensiblement de ceux que nous venons d'étudier sur les monnaies de la Tarraconaise.

LÉGENDE 166.

Cette légende se présente avec les types suivants :

GB. Tête nue. — ℞ Sphinx ; Lég. 166. (Cabinets du roi, de M. Rollin et de feu M. Gorcy.)

GB. Tête casquée, palme. — ℞ Sphinx ; Lég. 166. (Cabinet du roi.)

GB. Tête, ASTA. — ℞ Sphinx ; Lég. 166. (Cabinet du roi.)

Sestini décrit de plus les types suivants appartenant à la même localité.

PB. Tête casquée. — ℞ Victoire ; Lég. 167.

GB. Tête casquée. — ℞ Tête de face, trinacria ; Lég. 166.

MB. Mêmes types, sauf que le droit offre une palme devant la tête.

MB. Tête barbue laurée, ✕ ; Lég. 167. — ℞ Tête de face et trinacria ; Lég. 166.

Sestini commence par nier l'existence des monnaies d'alliance frappées pour Ipagro et Asta Regia ; il prétend que Florez, qui le premier a publié les pièces offrant les noms de ces deux villes, a mal lu la légende du droit, et que celle-ci n'est que la simple répétition du nom d'Ipagro ; Sestini est dans l'erreur : le cabinet du roi renferme deux exemplaires bien lisibles de cette curieuse monnaie, qui doit prendre rang, d'une manière définitive, dans les catalogues des monuments numismatiques de l'Espagne.

Ipagro est une ville dont l'existence a long-temps été révoquée en doute par les antiquaires espagnols eux-mêmes ; il a fallu qu'une inscription rapportée par Muratori (p. 1052, N° 3) présentât les expressions *Ipagrenses pii* relatives à des personnages originaires de cette ville, pour que l'on se décidât à la réintégrer parmi les anciennes cités de la Bétique.

Florez a le premier publié le PB. au type de la victoire, et fondant son attribution sur l'inscription précieuse recueillie par Muratori, il n'a pas hésité à classer cette rare monnaie à Ipagro. Le seul Itinéraire d'Antonin fait mention de cette ville qu'il place à dix mille pas d'Ulia, sur la route de Cadix à Cordoue ; dans l'édition des Aldes, le nom de cette station est écrit Inpagro. De plus, Florez a montré que la moderne Aguilar avait, suivant toute probabilité, remplacé l'antique Ipagro.

Plus tard Sestini a donné beaucoup d'extension au domaine numismatique de cette ville, en l'enrichissant de toutes les monnaies que j'ai décrites plus haut. Leur attribution me paraît incontestable ; mais je n'hésite pas à réclamer une correction dans la forme du nom de cette ville : en effet, toutes les légendes que j'ai observées se lisent indubitablement et invariablement IPAREO ; je pense donc que ce nom fut véritablement le nom national primitif de la cité qui, plus tard, reçut des Romains le nom d'Ipagro.

Ainsi que je l'ai annoncé, il suffit de jeter un coup-d'œil sur les diverses variantes de la légende 166, pour reconnaître qu'elle comporte des caractères complètement nouveaux et dont les homophones, employés par les

peuplades de la Tarraconaise, diffèrent d'une manière très-sensible.

Ipagro était une ville des Turdules, et nous pouvons admettre hardiment que les nouveaux caractères alphabétiques que nous venons d'observer appartenaient à cette nation; nous les retrouverons en effet, sur la plupart des monnaies frappées, comme celles-ci, dans la Bétique turdule, et que nous allons successivement passer en revue; en conséquence, j'ai pensé devoir rédiger un alphabet particulier aux monnaies qui appartiennent incontestablement à la Bétique. Quant à Asta, elle se trouve mentionnée par Strabon, Ptolémée et Pline, qui lui donnent le surnom de *Regia;* ses ruînes portent encore aujourd'hui le nom de Mesa d'Asta et se voient près de Xerès de la Frontera, sur les bords du Guadalète.

Sestini transcrit sans hésitation la légende turdulique de ces monnaies et y retrouve IPAGRO, lettre pour lettre; je ne saurais admettre cette lecture qui est très-certainement vicieuse.

M. Grotefend (N° 182) reproduit, d'après Sestini, la seule légende 167, qu'il regarde avec raison comme une légende latine. J'aurais dû naturellement en faire usage dès les premiers pas que j'ai tentés dans la détermination de l'alphabet celtibérien; mais n'ayant jamais vu cette légende en nature, j'ai cru ne pouvoir tirer aucune conclusion formelle de son existence, qui pour moi n'est que possible.

Nous voyons paraître pour la première fois à Ipagro le type du Sphinx que nous rencontrerons encore sur beaucoup d'autres monnaies des Turdules.

LÉGENDES 168 ET 169.

Aucune légende ne présente autant de variantes bien distinctes que celle dont nous allons nous occuper, et qui accompagne constamment les types suivants :

AR. Tête. — ℟ Cavalier armé d'un bouclier rond, et conduisant deux chevaux ; Lég. 169. (Cabinets du roi et de M. Rollin.)

GB. Tête, poisson. — ℟ Cavalier la lance en arrêt, et portant au bras un bouclier rond ; Lég. 169. (Cabinet du roi.)

MB. Tête, poisson. — ℟ Cavalier la lance en arrêt, et portant au bras un bouclier rond ; Lég. 169. (Cabinet du roi.)

MB. Tête, poisson. — ℟ Cavalier la lance en arrêt, et portant au bras un bouclier rond ; Lég. 168. (Cabinets du roi et de M. Rollin.)

Ce même type du cavalier armé d'un bouclier rond, se rencontre sur des monnaies latines d'Obulco, d'Ilipla et de Carissa ; donc le peuple dont nous avons à retrouver le nom devait être peu éloigné de ces trois villes ; toutes trois sont de la Bétique ; donc c'est aussi dans la Bétique que se trouve également située la cité en question. Quels mots nous offrent les différentes variantes de ces légendes ? nous avons, à n'en pouvoir douter, pour la légende 168 ILBRS, et pour la légende 169 les variantes ILBREKN, ILBERNEN ou ILBRNEKN. N'est-il pas évident, dès-lors, que nous obtenons dans le premier cas, le nom Iliberis de la ville, et dans le second les noms variés du peuple de

cette ville, Ilibereken ou Iliberineken? Ici il n'y a pas de discussion possible, il s'agit de l'Ιλλιβερις de Ptolémée, ville des Iliberi ou Liberini de Pline; en un mot, nous retrouvons les monnaies autonomes d'une antique cité, voisine de la Grenade moderne, et qui occupait la colline qui porte encore de nos jours le nom de Sierra de Elvira.

Remarquons maintenant que les types sont d'accord avec cette explication, et qu'ensuite la synonymie donnée par Pline « Iliberi, quod Liberini (*aliàs:* Eliberi, quod Eliberini) » nous rend admirablement compte des deux variantes de la légende nationale. Je doute que jamais attribution numismatique ait pu réunir plus de preuves en sa faveur.

Sestini lit ILEGOEKEN ou ILEGONEKEN, et voici les singuliers raisonnements qu'il fait sur ces deux légendes: « Ove si vede mancante in alcune la prima lettera N e in » tutte il Rho, e ciò forse verisimilmente, perchè questa » lettera avanti il gamma non era ad essi di facile o dolce » pronunzia. Dalla parola Ilegoeken o Ilegoneken, i Latini » fecero Ilercavonia, ch'è il nome delle medaglie, e Giulio » Cesare chiamò Illurgavonenses i suoi popoli. » Pour faire crouler tout cet édifice, il suffit d'observer qu'Ilercavonia, métropole des Ilercaons, était à l'embouchure de l'Ebre, au point où se trouve actuellement Amposta, et que par conséquent les monnaies en question ne sauraient, en aucune façon, se classer à cette localité.

M. Grotefend (Nos 11 et 12) donne les deux variantes de la légende 169 et n'en transcrit que trois lettres, les deux premières et la quatrième (*sic:* IL.R...).

La légende douteuse 170 que j'ai recueillie sur un GB. mal conservé, du cabinet du roi, me paraît appartenir à la même cité, parce qu'elle accompagne les mêmes types.

LÉGENDE 171.

Nous voici arrivés à l'analyse d'une légende qui se rencontre sur une foule de monnaies de fabrique évidemment bétique et dont l'interprétation doit nécessairement offrir beaucoup d'intérêt.

Jusqu'ici j'ai observé cette légende sur les pièces suivantes :

PB. Tête. — ℞ Porc et astre ; Lég. 171, directe. (Cabinet du roi.)

MB. et **PB.** Tête laurée, CN. VOC. ST. F. — ℞ Porc, CN. FVL. CN. F ; Lég. 171. (Cab. du roi et de M. Rollin.)

GB. Tête. — ℞ Sphinx ; à l'exergue, légende 171, directe ou rétrograde. Sur quelques exemplaires l'exergue porte L. AP. DEC. (Cabinet de M. Rollin.)

GB. Tête, L. AP. DEC. Q. — ℞ Sphinx, VRSONE ; à l'exergue, légende 171. (Cabinet de M. Rollin.)

MB. et **PB.** Tête. — ℞ Taureau, croissant ; à l'exergue, légende 171, directe ou rétrograde. (Cabinet du roi.)

PB. et **MB.** Tête, OBVL. NIG. — ℞ Taureau, croissant ; Lég. 171. (Cabinet du roi.)

MB. ASIDO, tête. — ℞ Taureau, croissant ; Lég. 171. (Cabinet du roi.)

Cette légende se présente sur les monnaies que je viens de décrire, soit directe, soit rétrograde; cherchons-en la valeur. Les trois dernières lettres nous sont bien connues et donnent TPE; la première se trouve, dans une des variantes, homophone de la lettre celtibérienne Λ, et la deuxième ressemble trop à l'S forte de l'alphabet celtibérien, pour qu'il y ait la moindre difficulté à reconnaître ici le mot ASTPE, dont l'explication ne saurait présenter d'incertitude; il s'agit évidemment de la ville que Tite-Live et Appien nomment Ἄσταπα, et Pline Ostippo. Dans l'Itinéraire d'Antonin, Ostippo est placée entre Ispalis (Séville) et Anticaria (Antequera), à soixante-seize mille pas de la première de ces deux villes, et à quarante-quatre mille pas de la seconde. Cette ville a conservé de nos jours un nom bien peu différent de son nom antique; car elle s'appelle encore Estepa; elle se rencontre à trois lieues environ d'Ecija, sur le territoire d'Osuna.

Les légendes latines des monnaies bilingues décrites plus haut, concernent trois personnages romains inconnus dans l'histoire: ce sont *Cneius Voconius Stalilii filius, Cneius Fulvius Cneii filius*, et enfin *Lucius Appuleius Decimus*; ce dernier prend le titre de *quæstor*. On connaît un *Lucius Appuleius Saturninus Lucii filius, Publii nepos* qui se trouve mentionné parmi les questeurs provinciaux, l'an de Rome 587; c'est peut-être de celui-ci, ou mieux de son fils, qu'il s'agit dans les légendes en question.

Nous lisons sur les monnaies d'Astapa les noms de trois villes alliées, savoir: Urson, Obulco et Asido: Obulco est au nord, Urson et Asido sont au sud d'Astapa, donc

cette dernière ville était placée au milieu de ses alliées, et du reste à d'assez petites distances.

Quant à la légitimité de ma lecture, elle est pleinement confirmée par l'inspection des nombreuses variantes que j'ài rapportées sous le numéro 171.

Cette légende ne pouvait manquer d'exercer la sagacité des antiquaires espagnols. D'abord Velasquez transcrivit la légende turdulique en question de la manière suivante AMPHATS, et en conséquence il pensa qu'elle désignait Amba, ville de la Bétique qui n'est mentionnée nulle part, et dont néanmoins l'existence paraît probable, à en juger par quelques médailles latines décrites par Sestini.

Celui-ci semble avoir adopté l'explication de Velasquez, puisqu'il n'en a pas cherché d'autre.

Erro transcrit ainsi qu'il suit la légende 171 :. ILIMBELZA, ILIMBAS, ILIMBERITANOS, et l'applique à Lumbier ville de la Navarre.

Enfin M. Grotefend (Nos 137 à 142) donne une série de variantes, plus ou moins correctes, de la légende d'Astapa, qu'il laisse d'ailleurs sans explication.

LÉGENDE 172.

Nous allons actuellement étudier l'origine et les légendes d'une nombreuse série de monnaies que l'on a jusqu'ici classées pêle-mêle à Obulco, parce qu'elles présentent au droit le nom latin de cette ville. Ces monnaies offrent une suite de légendes turduliques dont l'appréciation ne peut manquer de faire inscrire plusieurs localités sur la carte numismatique de l'Espagne; essayons donc de parvenir à cette appréciation.

Remarquons d'abord que la fabrique et les types de toutes ces monnaies ont une identité si parfaite, qu'il est certain à l'avance que toutes ont été frappées dans une seule et même ville, c'est-à-dire à Obulco, en commémoration des alliances de cette ville avec d'autres cités espagnoles; c'est là un fait indubitable.

Le mot 172 se rencontre sur les monnaies suivantes:

GB. Tête de Cerès. — ℟ Une charrue et un épi; entre eux, la légende 172. (Cabinet de M. Rollin.)

GB. Tête de Cerès, OBVLCO. — ℟ Une charrue et un épi; entre eux, la légende 172. (Cabinets du roi et de M. Rollin.)

Je n'oserais affirmer que le nom latin d'Obulco n'a pas disparu, par le frai, de la première pièce que je viens de citer.

La légende turdulique, qui est évidemment rétrograde, se transcrit immédiatement ISPL, parce que chacun des caractères qui la composent nous est déjà connu, ou bien offre une très-grande analogie avec son homophone

pris dans l'alphabet celtibérien. Quant à l'application de ce mot, elle est facile, et l'on reconnaît au premier abord le véritable nom national de l'Ispalis de Ptolémée et de Pomponius Mela, Colonia Hispalis, *Cognonime Romulensis* de Pline, Colonia Julia Romula des Romains, Hispalis de l'Itinéraire, Ichbilia des Arabes, et enfin Séville de nos jours. Il y a tout lieu de supposer que les Turdules prononçaient ce mot *Ispel* ou *Ispil*, et qu'à cette prononciation locale est due la forme du nom arabe et du nom actuel de cette ville; quoi qu'il en soit je ne pense pas que l'on puisse conserver le moindre doute sur la valeur de la légende 172, qui doit incontestablement s'appliquer à Ispalis.

Erro transcrit ainsi cette légende : « Neila, y en otras » neilan : lugar situado en un repecho ó subida de un » monte. »

Sestini se contente de dire de cette légende ; *Epigraphe Hispaniensis*, ce qui n'était pas difficile à trouver.

Enfin M. Grotefend (N[os] 143 à 146) en donne quatre variantes très-peu correctes, d'après les auteurs qu'il a consultés.

LÉGENDES 173 ET 174.

Cette légende se rencontre sur la monnaie suivante:

GB. Tête de Cerès, OBVLCO. — ℞ Charrue et épi; entre eux, une inscription turdulique rétrograde et de deux lignes, dont la supérieure offre la légende 173 et l'inférieure la légende 174. (Cabinet du roi.)

La première de ces lignes se transcrit immédiatement ILIPA ou ILIPO, et nous donne dans son intégrité, le nom d'Ilipa, ville des Turditans, attachée à la convention d'Hispalis, et que Strabon place sur le Betis; Pline la cite également avec le surnom Ilia. Une inscription rapportée par Grüter contient la mention suivante: *Immunes Ilienses Iliponenses;* donc il y avait incertitude dans la prononciation du nom de cette ville, puisque les Romains ont indifféremment rendu ce nom par Ilipa et Ilipo. Cette remarque est importante, parce qu'elle confirme, une fois de plus, l'affinité du signe ᛏ avec notre O, dans toutes les anciennes écritures espagnoles. Ilipa est évidemment la ville que Ptolémée désigne sous le nom de Λαιπα μεγαλη. Suivant le P. Hardouin, elle a été remplacée de nos jours par Penaflor, ville située au bord du Guadalquivir, entre Cordoue et Séville. L'Itinéraire d'Antonin (éd. des Aldes), place Ilipa sur la route de Cadix à Cordoue, entre Hispalis et Anticaria, à soixante-deux mille pas de la première de ces deux villes et à cinquante-huit mille pas de la seconde: cette indication est d'accord avec celle qui se déduit du texte de Pline.

Cette légende n'avait point encore été publiée par les différents auteurs qui se sont occupés de la numismatique autonome de l'Espagne.

Je passe actuellement à la seconde ligne, c'est-à-dire à la légende 174. En tenant compte des homophonies manifestées par les diverses variantes de cette légende, il faut la transcrire de la manière suivante : ÆTETBOE ou ÆTITBAE. Dès-lors je ne pense pas qu'il y ait de difficulté à reconnaître ici une désignation de la cité que Pline mentionne parmi les villes ou peuplades attachées à la convention juridique d'Astigi, sous le nom d'Attubi, nom évidemment adouci suivant le génie de la langue latine. Les auteurs ne sont pas d'accord sur l'emplacement d'Attubi : Mariana croit le retrouver à Espejo, et le P. Hardouin à Olivera ; dans tous les cas, d'après le texte de Pline, il est clair que cette ville devait être au sud de Cordoue et dans le voisinage d'Osuna.

Personne, avant Erro, n'avait tenté d'expliquer cette légende qu'il transcrit ainsi : GOIBELZ — BELZ — ZUMA, et qu'il traduit : « Pueblo situado en una subida que tiene » en lo alto un profundissimo pozo lleno de agua. » Cette interprétation est en vérité quelque peu burlesque.

M. Grotefend (Nos 154, 156 et 160) donne, sans explication, trois variantes de cette légende.

LÉGENDE 175.

D'antres monnaies de même fabrique que celles examinées tout à l'heure, offrent les types suivants :

GB. Tête de Cerès, OBVLCO. — ℟ Charrue et épi ; entre eux, une inscription en deux lignes, dont la supérieure présente la légende 175 et l'inférieure la légende 174, que j'ai pensé devoir appliquer à Attubi.

Occupons-nous actuellement de la légende 175. En examinant ses diverses variantes, on reconnaît qu'il est impossible de la transcrire autrement que URAIPA ou URAIPO, en donnant au premier et au deuxième signe la valeur que nous leur avons reconnue sur les monnaies d'Ilurco et d'Urke ; le troisième est identique avec l'A constant de la légende Astapa, et ne saurait être ici un Lambda, parce qu'alors nous aurions un mot URLIPO, dont la structure est en opposition directe avec toutes les règles établies par Guillaume de Humboldt, et sous l'influence desquelles tous les noms de l'ancienne Espagne ont été formés, sans exception.

Une fois cette transcription adoptée, l'application du mot obtenu ne présente plus d'incertitude, et il devient évident qu'il désigne la ville d'Orippo, que Pline mentionne parmi les cités dépendantes de la convention juridique d'Hispalis. Nous voyons dans l'Itinéraire d'Antonin (éd. des Aldes), sur la route de Cadix à Cordoue, Orippo placée à neuf mille pas en-deçà de Séville ; cette position correspond avec la localité qui porte aujourd'hui le nom

de *villa de dos Hermanos*, et Rodrigo Caro, antiquaire espagnol, atteste, ainsi que l'observe Sestini, qu'on déterre fréquemment en ce point des monnaies à la légende latine ORIPPO.

Il existe d'autres monnaies latines beaucoup plus communes, sur lesquelles on lit le nom IRIPPO, et qui, au dire de Florez, se trouvent constamment aussi dans l'Andalousie; cet auteur prétend faire d'Irippo, une ville différente d'Orippo, bien que la première ne soit mentionnée dans aucun des géographes anciens.

Sestini soupçonne, et avec raison, ce me semble, qu'Orippo et Irippo sont une seule et même cité dont nous venons de reconnaître le véritable nom national.

Erro lit ce mot URGONEILI et le traduit: *Ciudad de Neili o Neilia.*

Sestini ne cherche point à l'expliquer, non plus que M. Grotefend qui en donne des variantes sous les mêmes numéros que pour la légende 174.

Les autres monnaies classées en masse à Obulco, présentent encore d'autres légendes dont l'interprétation reste malheureusement douteuse, et sur lesquelles je dois me borner à appeler l'attention des philologues et des numismatistes. Il est bien quelques-unes de ces légendes qui se prêtent à des explications en apparence assez naturelles; mais ces explications peuvent sembler

trop hypothétiques ; je me contenterai donc de les mentionner en énumérant les monnaies qui réclament un nouvel examen.

GB. Tête de Cerès, OBVLCO. — ℞ Charrue et épi ; entre eux, une inscription en deux lignes, dont la supérieure présente le mot 176 et l'inférieure le mot 175, dans lequel nous avons reconnu le nom d'Orippo. (Cabinet du roi.)

Cette légende 176 se rencontre sous différentes formes qui permettent de supposer que les initiales variables M et ᛏ, ne sont pas inhérentes au mot lui-même qui d'ailleurs se montre plus fréquemment encore, sans l'une de ces deux initiales. En la négligeant, je crois devoir lire IASPAI ou mieux IOSPAI.

Je ne connais que deux villes espagnoles avec le nom desquelles le mot en question présente quelqu'analogie ; ce sont Iespus des Accetans et Iaspis des Contestans. Iespus me paraît devoir être exclue à cause de son grand éloignement ; reste alors Iaspis qui fut peut-être admise dans une alliance avec Obulco.

GB. Mêmes types que sur la pièce précédente, sauf qu'au revers l'inscription bilinéaire est celle du N° 177. (Cabinet de M. Rollin.)

Cette légende doit-elle être considérée comme composée d'un ou de deux noms ? c'est ce que je n'oserais

décider. Si elle ne contient qu'un nom qu'il faut lire ILAIKTIS, il semble qu'elle s'applique assez bien à Illici des Contestans. Cette ville se trouve citée sous divers noms dans les auteurs ; Ptolémée l'appelle Illicias, Pline colonia immunis Illici, P. Mela Ilicen, Diodore (guerre d'Amilcar) Elice ; c'est aujourd'hui Elche, dans le golfe d'Alicante. Si la légende en question était partagée en deux, aucun des mots obtenus ne présenterait de sens.

En résumé, Illici est des Contestans comme Iaspis, et si la légende qui semble concerner cette ville, était bien expliquée, il en résulterait réellement quelque probabilité pour la lecture de celle-ci.

Erro lit cette légende GAN — GANEAN — IZBEZUM, qu'il traduit : *Pueblo que tien en mas alto de el un pozo muy profundo*. Du reste il donne deux variantes qui semblent établir l'homophonie des deux signes ⋏ et ⋈.

GB. Tête de Cerès, OBVLCO. — ℞ Charrue et épi ; entre eux, une inscription bilinéaire dont la première ligne offre le mot 178 et la seconde le mot 179. (Cabinet du roi.)

Un MB. aux mêmes types fait partie de la collection de M. Bohl.

La légende 178 présente d'abord une palme que suivent trois lettres, dont les deux premières sont ET ; la troisième est semblable au T celtibérien ordinaire ; mais la présence du T turditan qui la précède, semble devoir

exiger une autre valeur : peut-être est-ce un Hτα comme cela a lieu dans quelques alphabets italiques ; toutefois j'en doute. J'aimerais mieux voir dans les deux caractères consécutifs, un T plus ou moins rudement prononcé ; s'il en était ainsi, on pourrait reconnaître le mot EDT, par exemple, et ce serait alors Edeta, métropole des Edetans, que l'on devrait regarder comme alliée d'Obulco.

Quant à la légende 179, elle se transcrit STBGS, à l'aide des valeurs que nous connaissons déjà ; peut-être alors faut-il retrouver ici la terminaison GES que nous avons observée déjà dans la légende de Velia des Caristes, et par suite lire SETABIGES, pour Sætabis de Ptolémée et des monnaies latines, Setabis de Strabon. Or Setabis est encore une ville des Contestans, et, l'on doit en convenir, il y a une coïncidence bien singulière dans la présence, sur les monnaies d'Obulco, de trois mots qui ressemblent si fortement à des noms de villes des Contestans. J'avoue que ce fait seul me déciderait à regarder comme probables, les trois attributions que je viens de proposer successivement.

Erro lit cette double légende IZBELZ — IZBELZUMA, et répète encore son étrange traduction : *Ciudad que tiene un pozo profundissimo.*

GB. Tête de Cerès, OBVLCO. — ℞ Charrue et épi ; entre eux, une inscription dont la ligne supérieure est la légende 180, et la ligne inférieure la légende 176, que j'ai attribuée à Iaspis. (Cabinets du roi et de M. Bohl.)

J'ignore complètement ce que peut signifier la ligne supérieure, sur la correction de laquelle je ne suis pas fixé, faute d'exemplaires suffisants à comparer.

GB. Mêmes types, et au revers la légende 181. (Cabinets du roi et de M. Bohl.)

J'ignore également la valeur de cette double légende, dont je laisse à de plus habiles le soin de débrouiller le sens.

Il en est exactement de même des GB. du cabinet du roi, dont les types sont encore identiques, mais accompagnés, cette fois, des doubles légendes 182 et 183.

Sestini donne de plus une légende tronquée 184, qu'il a copiée sur une monnaie d'Obulco, et dans laquelle on pourrait retrouver, soit le mot OSKAÈTS pour Osca des Turditans, soit ASELETS pour Asyla des mêmes Turditans. Avant tout, il faudrait être sûr de la teneur de cette légende, et rien n'est moins certain, suivant moi.

Il me reste maintenant à prouver que toutes les monnaies que je viens de passer en revue, ont été fabriquées à Obulco, et vraisemblablement à une époque très-voisine de la domination romaine; cela résulte de l'existence de pièces parfaitement identiques de fabrique et de types, sur lesquelles l'inscription turditane du revers est remplacée par la légende suivante L. AIMIL. M. IVNI. AID, c'est-à-dire, *Lucius Æmilius, Marcus Junius, ædiles;* ces dernières pièces sont donc postérieures à la guerre de Numance, mais probablement de bien peu d'années. On voit que les indices d'alliances nationales ont fait place, sur ces monnaies, aux noms des magistrats romains qui venaient d'être substitués aux autorités espagnoles. Havercamp qui donne une figure, d'ailleurs assez mauvaise, de cette monnaie, suppose qu'il faut la rapporter au siècle d'Auguste: « Ad tempora autem Augusti revocare » forsitan licebit, quibus in Hispaniâ quoque agnoscitur » quidam M. Æmilius. » Il est dans l'erreur, je crois, et d'ailleurs, Marcus Æmilius n'est pas Lucius Æmilius; la conclusion d'Havercamp est donc au moins singulière.

Le nom de Lucius est extrêmement commun dans la famille Æmilia; ainsi, par exemple, l'on connaît L. Æmilius Buca, père et fils, L. Æmilius Bassus, L. Æmilius Scaurus, etc. Il est donc très-probablement fait mention sur la monnaie d'Obulco, d'un L. Æmilius, contemporain de la guerre de Numance.

Quant au second édile de la monnaie, c'est-à-dire M. Junius, il est difficile de préciser, parmi les membres de la famille Junia qui ont porté le surnom de Marcus, surnom affectionné dans cette famille, celui qui peut re-

vendiquer la légende en question. Ainsi, pour ne citer que les deux plus anciens, on connait un M. Junius Brutus qui fut *quæstor provincialis*, l'an de Rome 552, et consul l'an de Rome 575; un second personnage du même nom, également *quæstor provincialis*, l'an de Rome 595, devint ensuite tribun du peuple et édile. Je suis convaincu que c'est de celui-ci même qu'il s'agit sur la monnaie latine d'Obulco, puisque seize ans après l'an de Rome 595, eut lieu la réduction de l'Espagne en province romaine.

Quant aux légendes 185 à 189, elles appartiennent toutes à des monnaies d'origine évidemment bétique; on y reconnait bien, sauf toutefois dans les premières, quelques légères analogies avec les alphabets celtibérien, turdulique et turditan, mais ces analogies sont trop peu saillantes pour qu'il soit possible de risquer une explication de ces légendes.

Ici se termine la tâche que je m'étais imposée. Si je n'ai pas assez bonne opinion de mes forces, pour croire que mes explications paraîtront toujours admissibles, je conserve du moins l'espoir d'avoir éclairci quelque peu plusieurs des questions si embrouillées que présentait encore la numismatique de l'Espagne.

FIN.

Pl. I.

DE ESPAÑA

R DON JUAN BAUTISTA DE ERRO Y ASPIROZ,
LA CIUDAD Y PROVINCIA DE SORIA.

ue se ven en los monumentos
gares.

pure invention.)

VARIACIONES POSTERIORMENTE INTRODUCIDAS.
И.Δ.A.Ͻ<.A. . . . .
Ϙ.⊙.⊗.◈.⊜.⊜.Φ.B.◇◇.Ⅲ . . . .
Г.Г.Ͻ.Λ. . . . .
. . . .
H.Ⅲ.H.H.A. . . . .
<.Ϩ.✓.\.X.X.≪.A.⋈.X. . . . .
◇.◇.T.O. . . . .
T.Y.Y.Ч.Ψ.Ψ.Ψ.ᛉ.ᛉ . . . .
K. . . . .
Y.<.Λ.Λ. . . . .
M . . . .
Ϻ.Λ.Λ.Λ. . . . .
P.P.P.D.Ϙ.Ϙ. . . . .
Ϩ.Ϩ. . . . .
Ч.I.Y.Ч. . . . .
. . . .

cia de su valor en letras vulgares.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
⋇ X ⋇. . . . .



ALPHABET DE SESTINI.

A................	Λ Λ̇ Λ Λ............................
B, P.............	Γ.Ṗ.∇.Ɒ.ɋ........................
C (dur) K..........	K<O.O◊.◊ ....
Ci, Ki...........	< ....
D................	Ṗ∇̇.◊.ɋ Ẋ Ẋ.X.◊.↑.△̇.△............
É................	Ƒ.ƑƑ.H.✱.✱.✱........................
È................	HƑƑ.Λ Λ̇..........................
G................	O◊.◊.Γ↿Ƨ..........................
I................	IƑƑHN..........................
L................	Λ̇.Γ.Λ.Ƭ..........................
M................	M............................
N................	Ƴ............................
O................	□.⊙.◊.◊O........................
Ô................	Ω.Ω̇.Ω̈........................
R................	Ƴ◊.Ψ.ɋɋ.ƤẊẊẊ ɑϘ.Ƴ R.Я.........
S................	Ψ.Ƨ.M.Ƴ.ξ........................
T................	↑............................
Th...............	◈............................
U................	Ƴ............................
V................	Γ.Ṗ.∇̇.Ɒ.Λ........................
X (Xi)...........	✱.X........................
Y................	Ʌ............................
Z................	↿............................
Æ, OI............	IO.Ϙ.I........................



Nota. Les signes précédés d'un astérisque n'existent pas et sont de pure invention.

ENDES C

ARIANTES.

Les Légendes précédées d'un asté

Légendes.	ndes.
ΡΜΨΡΜ. ΧΡΜΨΡΜ. ΧΡΜΨΡΜ	
ΡΜΨΡΡ. (*Erro*)	X4 (*Velasquez*) ΧΕΕΧ4 (*Erro*)
MOΡES IMOΡES.	MΡΡΨ. MΡΡΨ.
HOΡES. (*Erro*)	(ou MΡΡΨ R7 SAETABI.)
OMOΡES. IOMOΡEZ. IO	
OMOΡES. IOMOΡES.	
ΡΜΡΗΨ. ΧΡΜΡΗΨ. Χ	
lasquez) Χ. ΧΡ.	
ΕMH. ' .ΡΕMH. R7 ΧΡ (	
MH.	
ЗHOPTN.	
4	
ENIPO.	ΣF. <ΣF.
IMAIIA.	
ΡΜΡ. ΕΡΡΜ.	
ASDHS. DASDHS. DASD	ΨΕΣΕΜ.
AZDHS. DASPHS.	ΜΥ<ΣΕΜ.
4ΣF. P4ΣΕ. D4ΣΕ.	ΜΥ<Σ<.
ΖΟΧΑΕΜ Φ ΜΑΑΑΦ	
ΡΧΧΑΣ.	
ΧΦΧΑΕΜ.	
ΨΧΟΧΑVM. (*Erro*)	
ΖΦΧΑΕΜ ΧΑΑΑDΦ. (*Ses*	
4ΣΕΕΧ4. P4ΣΕΕΧ4. DOΣ	
4ΣNX4. P4ZΕΕΧP. D4ΣΡ	(*Sestini*)
ΦDΕΕΧP. (*Erro*)	?(*Probablement Leg 71*)

…e III.

Légendes.	
Λ.	
	ΛΜΟΓ?
ⅮΜΜΛΥ.	ⴼΛ‡.ΛΜΟΓ‡.
Υ.	ΛΜΟΜ.
Ϟ (*Sestini*)	
ΨΡϞ (*Sestini*)	
Υ (*Sestini*)	
(*Sestini*)	… ΜΛ1ΦΧΘΛ…
Μ. ΜΣΥ (*Sestini*)	Λ1ΦΧΘ.
Σ (*Mionnet*)	
ⅮOR. (*Florez*) ˙ΓΑΨΙΟΥ (*Sestini*)	
ⅮOΥ (*Sestini*) ˙ΛΙPORΔ (*Erro*)	Λ44.ΛΛΛΛ4Ι…
ΙΜΜΟ (*Velasquez*)	
ΜΓΜXΜ (*Erro*)	Λ↑…. 1ΜΛΛΛ
↑V?	
X↑Ш? ˙ΣΜXΛΜ (*Sestini*)	
Μ Σ Y? ˙ΜϾPΜΣΥ (*Sestini*)	
ΛX? ˙ΛΜΜΛX. (*Sestini*)	ΓΦΙΙΙ
ΜΛX	9>Ι≶Λ.
ΣΥ?	
? PΣΜ?	
V?	
	ΛΛΛΛ.
…, ΛΨΨΟ.ΜΛΨΗΟ ΜΛΨΗΨ ΗΓΛΨΗΛΧR.	
ΨΗΨ.ΗΓΛΨΗΨ.ΗΓΛΨΗΘ) (*Sestini*)	
RO (*Sestini*)	
3.ΗΛΓΟ≶	
Ⅾ‡ΚΜ. ΜΛΡ… ….ΛΡΟ‡Κ … PΟ‡Κ.	
Μ.ΜΛΓΟ‡ΚΜ. ΜΛΓΟΜ‡Μ ΜΛΓΟΜ..	
‡ΙΚΜ. ΜΛΓΟΜ‡ΚΜ. ΜΛΡΟΜ‡Κ.	
ⅮΜ‡ΚΜ ΜΛPΟΜΚΜ. ΜΛΓΟΜΚ.	
ⅮΜ‡ΚΜ. ΜΛΓΟΜ‡Κ. ΜΛΓΟΜ‡ΚΜ.	ΛⅮΚ.

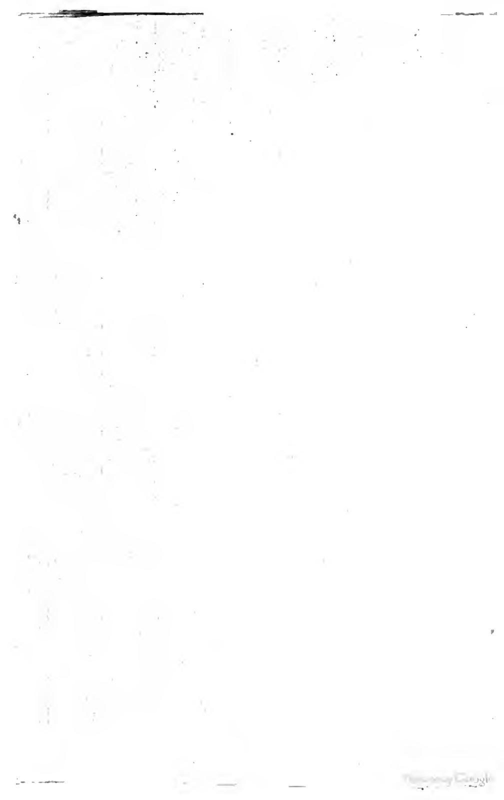
PREMIER ALPHABET CELTIBÉRIEN.

VALEURS.	SIGNES BIEN DÉTERMINÉS.	SIGNES DOUTEUX.
A ouvert voisin de O.	ᐱ................	ⴡ..........
B et P............	ᒥ.ᒥ.ᒥ.ᒥ.ᕴ.ᒥ.ᐅ......	....
C dur ou K.........	ᐸ.ᐸ.ᐸ.ᐸ.K.........	....
E aigu voisin de I...	ᚼ.ᚽ.Ɛ.Ψ.Υ.Ψ.Υ....	....
G dur aspiré........	ⵅ...............	ϛ..........
L.................	Λ.ᒥ.............	....
N.................	ᛗ...............	....
O.................	⊙...............	....
R.................	◇.◇.◇........... (peut se remplacer par ▲)	....
S.................	Ϛ.Ƨ.Μ...........	....
T.................	↑...............	....
U (Υψιλὸν)..........	Ч...............	....
Y, I..............	ᛗ.ᛗ.ᛗ?..........	....
Z, G doux (Ζῆτα)....	ᒍ...............	....
Ė (Ἦτα)...........	Η...............	....
Kh aspiré (Χῖ)......	Χ...............	....

DEUXIÈME ALPHABET CELTIBÉRIEN,

Formé du premier avec addition des homophones.

VALEURS.	CARACTÈRES CELTIBÉRIENS.
A ouvert voisin de O.	ᚣ. Λ. ᛎ. ?........................
B et P.............	ᚠ.ᚠ.ᚠ.ᚠ.ᚠ.ᚠ.ᚠ.ᚠ.ᚠ.D.ᚹ.ᚹ..............
C dur ou K........	ᚲ.ᚲ.ᚲ.ᚲ.ᚲ.ᚲ.K.K.ᚲ.....................
E aigu voisin de I...	ᚨ.ᚨ.ᚨ.ᚨ.ᚨ.ᚨ.ᚨ.ᚨ.ᚨ.ᚨ.ᚨ.ᚨ.ᚨ.ᚨ.ᚨ.ᚨ.ᚨ.ᚨ.ᚨ. ᚨ.ᚨ.Ψ.Ш.Ψ.Ψ.Ш.Ш.................
G dur aspiré........	Ӿ.ᛊ.?.............................
L.................	Λ.ᚣ.ᚴ................................
N.................	ᚴ....................................
O.................	⊙....................................
R.................	◊.◊.◊.Q.O.Q.Φ.O.ᛩ.ᛩ.O.d.P.P. (Remplacé quelquefois par △ ▲)
S.................	ϟ.ϟ.ϟ.ϟ.ϟ.ϟ.ϟ.M.........................
T.................	↑....................................
U (Υψιλόν)..........	ч....................................
Y ou Ï.............	ᛗ.ᛗ.ᛗ.ᛗ.ᛗ.I ....
Z, G doux (Ζῆτα)....	ᛇ....................................
Ė (Ἦτα)............	H....................................
Kh aspiré (Χῖ)......	X.✱..................................



IEN.

	SIGNES PROPRES À LA BÉTIQUE.
A?	[illegible]
P.P)	[illegible]
P	[illegible]

